





BIBLIOTHÈQUE

RELIGIEUSE, MORALE, LITTÉRAIRE,

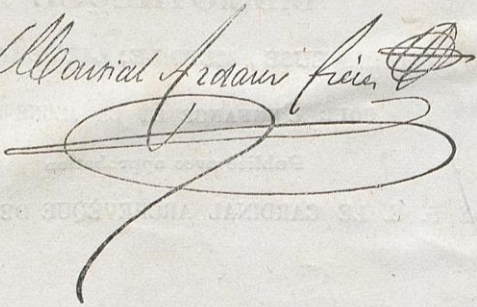
POUR L'ENFANCE ET LA JEUNESSE,

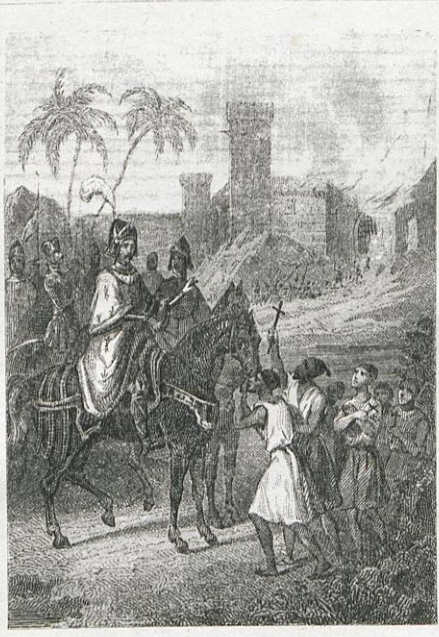
Publiée avec approbation

DE S. E. LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX.

Propriété des Éditeurs.

Maurice Armand fils





972-9-5
DEN

LA FAMILLE

DE

MARTEL LE PLANTEUR

ÉPISODE

DE LA RÉVOLUTION DE SAINT-DOMINGUE.

PAR V. DENANCÉ.



LIMOGES,
MARTIAL ARDANT FRÈRES, ÉDITEURS,
Rue de la Terrasse.

FA

ex

Ru



LA FAMILLE

MARTEL DE PLANTERON

EPISODE

DE LA REVOLUTION DE 1793

PAN DE SERRA

MARTEL ARMAND F. 1793-1871

1871-1871

LA FAMILLE DE MARTEL LE PLANTEUR.

CHAPITRE PREMIER.

La famille du Planteur à Saint-Domingue,

LA où la plaine commence à s'élever, où les contre-forts des montagnes se dessinent encore mollement sous leurs dômes de verdure, au-dessus desquels apparaissent les crêtes pelées de hautes montagnes, superposées les unes sur les autres, et dont les pitons les plus élevés semblent se perdre dans une atmosphère d'une admirable limpidité, entourés de bosquets de palmiers, de cocotiers, de tamariniers, d'orangers, et de tous les arbres qui s'élèvent avec vigueur à des hauteurs différentes sur un sol riche en détritns, échauffé par les feux d'un soleil resplendissant, on découvre de vastes bâtiments, et çà et là, disposées comme les tentes d'un peuple pasteur, des cases rondes perdues dans des flots de verdure et de fleurs. C'est ce qu'on nomme, à *Santo-Domingo*, une plantation. Près de la première enceinte, les touffes élégantes du bambou se balancent avec grâce sur l'épine de Jérusalem aux variétés bizarres, sur d'odorants buissons de roses d'Afrique, sur des sébestions aux fleurs écarlates, sem-

blables à des oiseaux du paradis ; des touffes de jasmin percent à travers les rameaux des vignes de Grenade, font contraste avec les lilas aux grappes si délicates, si parfumées, aux feuilles soyeuses du portlandia qui brillent comme des feuilles d'argent pur ; à droite, se déroule un magnifique tapis onduleux, parsemé de fleurs aussi resplendissantes que la pourpre de Tyr, qui s'élancent au milieu d'un feuillage à l'émail au vert brillant. C'est une plantation des cannes dont le tronc recèle la douce liqueur que l'industrie de l'homme transforme en sucre et que des navires transportent dans toutes les parties du monde. Vers la gauche le sol s'abaisse ; une magnifique coulée de verdure d'une luxuriante variété, permet aux regards de plonger dans l'horizon lointain, sur une mer unie, étincelante des rayons du soleil ; elle paraît endormie et semble inviter la barque à sillonner ses eaux, si transparentes qu'on découvre les merveilles recélées dans ses profondeurs.

La journée touchait à sa fin, et les rayons obliques du soleil tombant sur cette surface plane des eaux en étaient reflétés en gerbes de flammes qui éblouissaient les yeux. Déjà mille oiseaux, au plumage aussi riche que varié, sortaient des abris de verdure et faisaient entendre leurs cris divers, car les oiseaux au chant mélodieux semblent n'être le partage que des contrées tempérées. A travers les massifs de verdure on découvrait des nègres qui vaquaient aux travaux de la plantation. Ils riaient, chantaient, ils paraissaient heureux, et ils l'étaient en effet : le propriétaire de cette riche plantation, monsieur Adolphe Martel, ne voyait point en eux un bétail noir, mais des créatures faites comme lui à l'image de Dieu. La couleur de la peau ne les lui faisait pas confondre avec les bêtes.

Il était, à cet instant de la journée, placé sur une élévation d'où ses regards embrassaient le magnifique spectacle que lui offrait la nature au coucher du soleil. Sous l'immense chapeau de paille qui ombrageait son visage, sa belle et noble figure semblait rêveuse et mélan-

colique. C'est qu'il pressentait les calamités qui allaient s'abattre sur cette belle colonie. « Dieu a tout fait pour l'homme, murmurait-il; il n'a pas laissé un de ses sens sans satisfaction, et l'homme, loin de jouir de son bonheur, se plaît à le troubler, à le détruire. Hélas! peut-être cette riche et luxuriante contrée va-t-elle bientôt se changer en un champ de carnage; l'incendie roulera sur ces plantations où la nature étale toute sa pompe, et là où sont mes habitations, peut-être ne restera-t-il que des ruines noircies par le feu! » Il jeta encore un regard chargé de tristesse sur le paysage, puis, mettant sous son bras le long fusil appuyé contre le tronc d'un tamarinier, il descendit d'un air rêveur dans le large sentier qui se dirigeait vers les habitations. Les noirs qu'il rencontrait sur son passage le saluaient avec un respect affectueux et continuaient leur route en chantant. Rien dans cette plantation n'annonçait le rude et abrutissant esclavage. Les nègres étaient là des serviteurs zélés et dévoués.

Adolphe Martel s'arrêta devant son habitation de maître; un spectacle aussi doux que touchant s'offrait à ses yeux. Dans une véranda qui dominait l'entrée de l'habitation, à travers les rameaux capricieux des lianes, des vignes de Virginie, derrière des fleurs aux couleurs éclatantes, se tenait une jeune femme, mise avec autant de simplicité que d'élégance. Une petite table d'acajou, placée devant elle, se trouvait couverte d'étoffes bariolées, aux couleurs tranchantes, et assis près d'elle un jeune homme, dont les cheveux blonds rappelaient l'origine normande, avait un livre à la main et semblait faire la lecture à cette jeune femme, qui était sa mère, l'épouse de monsieur Martel. De temps en temps celle-ci suspendait son travail pour arrêter ses regards sur deux jolies petits enfants, qui s'amusaient dans la véranda, et passaient leurs mains à travers le treillage en baguettes de bambous pour saisir une fleur, puis se la disputer : ces petites contradictions entre le frère et la sœur étaient aussitôt calmées par la jeune négresse qui les surveillait. Elle leur

présentait une autre fleur et la paix était faite; madame Martel souriait dans son orgueil de mère, car ces deux petites créatures étaient pleines de gentillesse, et leurs éphémères contestations se terminaient toujours par des caresses réciproques. Elle reprenait son travail, qui devait faire des heureux. Ces foulards éclatants, ces étoffes bizarrement bariolées étaient destinées à des nègres de la plantation, dont elle récompensait le zèle; le frère aîné, Auguste Martel, suspendait aussi sa lecture à laquelle sa mère ne prêtait plus une oreille attentive, et souriait aux amusements des deux jeunes enfants.

C'est ce tableau qui fixait l'attention d'Adolphe Martel; il eût dû rasséréner son visage, cependant ses yeux exprimaient une tristesse qui annonçait les tristes préoccupations de son esprit.

— Papa! papa! cria le petit Eugène en passant la main à travers les baguettes légères du bambou, maman, papa est venu!

Adolphe Martel leur fit un signe amical, se hâta de traverser la cour et parut au milieu de sa famille, heureuse de son retour.

— Bon ami, lui dit madame Martel, nous ne t'attendions que demain, pourquoi t'es-tu mis en route pendant la chaleur du jour? Hélas! t'est-il arrivé quelque fâcheux accident? Je te trouve triste, ton visage est pâle.

— Il ne m'est rien arrivé de fâcheux, chère Hélène, répondit monsieur Martel en enlevant ses deux jeunes enfants dans ses bras, et leur donnant le bon et doux baiser du père; rien, je t'assure. Mais quelle lecture vous faisait monsieur Auguste?

— Tenez, père, lui répondit Auguste en lui montrant l'Évangile.

— C'est bien, mon ami, j'aime cette lecture. Elle console, et peut-être...

— Ah! dit vivement madame Martel, je vois que tu as appris de mauvaises nouvelles. Est-il arrivé un navire de la France?

— Oui, ma chère Héléne, mais j'ignore encore les nouvelles qu'il a apportées, je n'ai fait que le voir entrant dans le port à l'instant où je m'éloignais du Cap Français. Demain, ou le jour suivant, nous aurons connaissance de ces nouvelles, car plusieurs planteurs de mes amis m'ont annoncé qu'ils viendraient à la plantation pour s'entretenir des affaires publiques, qui bouleversent toutes les têtes. Le Cap n'a plus sa physionomie ordinaire ; on dirait d'une ruche en préparatifs d'émigration. C'est avec peine que j'ai pu terminer mes affaires, mes commettants sont tous en l'air et ne se préoccupent plus du commerce. Cependant j'ai vendu mes sucres et mes autres denrées, et j'en rapporte le prix. Mais songeons au souper, Héléne, j'ai fait une longue course ; mon pauvre cheval est resté chez le mulâtre Ogée, sur la limite de la plantation. Il m'a paru moins fatigant de faire le reste de la route à pied.

La salle à manger, située au rez-de-chaussée, ayant vue sur la campagne, offrait une grande apparence de luxe, mais ce n'était point ce luxe prodigué sans goût, sans harmonie, que l'on remarquait chez tous les autres riches planteurs plus désireux de faire un étalage d'opulence que de goût. Madame Martel, élevée à Paris, en avait rapporté ce qui manquait à la plupart des femmes des autres planteurs : une grande simplicité, un goût du beau, et de l'éloignement pour tout ce qui n'était qu'un étalage de vanité sans discernement. L'appartement était meublé avec une riche simplicité.

Il serait difficile, en Europe, de charger une table de plus de mets variés et substantiels, de fruits plus appétissants et plus délicieux que ceux qui couvraient la table de la famille Martel. L'étendue de sa plantation, les différentes expositions qu'elle offrait à un horticulteur aussi entendu que l'était monsieur Martel, lui permettaient de cultiver les produits de tous les climats ; les profondes forêts qui couvraient la moyenne région des mornes étaient peuplées de gibier à poil et à plume ; enfin la petite crique qui s'enfonçait jusque dans ses terres et que



des poissons de toute espèce hantaient, fournissait à ses nègres pêcheurs une proie aussi délicate et aussi variée que celle que ses nègres chasseurs rapportaient des forêts des mornes. Malgré cette abondance du dehors, la basse-cour de l'habitation regorgeait de volatiles domestiques, qui servaient de suppléments aux jours de la saison pluvieuse, lorsque la chasse et la pêche n'apportaient rien au logis. Entouré de sa famille qu'il voyait heureuse, monsieur Martel oubliait ses préoccupations d'esprit et se livrait à ce bonheur si doux et si paisible que procure l'intérieur de la famille quand elle est au-dessus des besoins et peut jouir de tous les produits d'une riche et inépuisable nature.

Le soleil s'était abaissé à l'horizon de l'Amérique, et la lune s'élevait à l'orient, épandant une douce et paisible clarté sur la verdure assombrie des forêts, sur les campagnes couvertes du voile transparent de la nuit. Rien ne saurait donner une idée du charme que répand la nuit dans les contrées intertropicales, quand la lune, en son plein, verse une lumière si pure, si calme à travers une atmosphère plus transparente que le plus pur cristal. L'immense miroir de la mer, jusqu'alors sans mouvement, commençait à ressentir l'influence de la marée. Ses légères et lentes ondulations brillaient comme des rubans d'argent, et reflétaient à leur surface des traînées phosphorescentes, qui offraient un spectacle aussi mobile que grandiose.

La famille Martel, assise dans la véranda, se livrait au bonheur de jouir de la fraîcheur du soir et du spectacle qui s'étalait pompeusement sous ses yeux.

En-dehors de l'enceinte des habitations, des lumières brillaient çà et là dans les cases des nègres, qui formaient un demi-cercle et comme un avant-poste. On pouvait entendre leurs chants, les sons de leurs conques et de leurs autres instruments nationaux. Ils se préparaient à la danse. Le nègre n'est jamais fatigué quand il s'agit de danser.

Dans cet instant le commandeur (on donne ce nom à la personne chargée de la surveillance des esclaves), le commandeur entra sous la véranda. Il venait faire son rapport à monsieur Martel.

Hélène profita de leur entretien pour s'éloigner, et peu après deux noirs chargés de grands paniers traversaient la cour, et se rendaient aux cases. Ils allaient distribuer aux vieillards, aux malades et aux convalescents, la desserte du repas de la famille Martel. C'était la tâche que deux nègres de confiance avaient à remplir chaque soir. La population noire était nombreuse sur la plantation Martel. Jamais un esclave n'avait été vendu dès que l'âge ou la faiblesse ne le rendait plus propre aux rudes travaux des champs. Sur cent soixante esclaves, un tiers au moins avait atteint l'âge où la nature refuse des forces pour un pénible travail, et, malgré la douceur de leur existence, comme esclaves, les noirs de la plantation n'en étaient pas moins sujets aux maladies et aux accidents fâcheux. Adolphe Martel abandonnait cette partie de la surveillance à Hélène, et les noirs n'étaient jamais ni oubliés ni négligés.

La surveillance sur les esclaves est ordinairement confiée, dans les plantations, à des hommes qui ont quitté l'Europe pour tenter fortune dans les colonies; ces hommes et ceux qui se livrent à quelque industrie sont désignés sous le nom de petits blancs; les contrées à esclaves sont rigides pour établir des distinctions. Cela doit être dans une population où la richesse, l'autocratie sont au haut de l'échelle sociale, et l'esclavage au bas. Entre la richesse et l'esclavage, il y a place aux nuances.

Monsieur Martel ne s'était point conformé à l'habitude presque générale dans le choix des surveillants d'esclaves. Possesseur de la plantation depuis près de vingt ans, et succédant à un père qui avait traité ses esclaves avec bonté, il marcha sur sa trace, façonna deux noirs intelligents et leur donna la surveillance des autres noirs, en même temps qu'il les émancipait : il était reconnu que les

planteurs qui avaient donné cette supériorité à des noirs n'avaient fait qu'aggraver le sort de leurs esclaves, et que ceux-ci préféreraient toujours l'autorité d'un blanc à celle d'un frère par la peau. Il n'en fut point ainsi sur la plantation Martel : ses deux surveillants se montrèrent bons et compatissants pour des hommes dont ils avaient subi l'infortune. Le rotin et le fouet du commandement disparurent ; l'obéissance ne fut point altérée, et une plus grande somme de produits fut obtenue.

Cette manière de diriger sa plantation n'obtint pas l'approbation des autres planteurs.

— Martel, dirent-ils d'abord, va voir tous ses esclaves mécontents s'enfuir dans les mornes et ne sera pas secondé dans ses poursuites pour le reprendre.

L'habitation Martel ne vit pas un seul de ses esclaves passer à l'état de marron. Les critiques prirent une autre route.

— Ce n'est pas moi, disait un planteur, qui voudrais acheter un seul esclave de la plantation Martel ; m'en donnât-il un, que je le refuserais : il propagerait l'insubordination parmi mes autres esclaves, et, ne trouvant plus une condition voisine de la liberté, il s'enfuirait dans les mornes, ou peut-être ferait-il pis. Car il faut tenir le noir sous un joug de fer ; c'est une brute à figure d'homme.

Ils n'eurent, Messieurs les planteurs, ni à refuser d'acheter un esclave de la plantation Martel, ni à parer à l'insubordination. Adolphe Martel n'en vendit pas un, n'en acheta pas un, et cependant, de cent quinze, leur nombre s'éleva à cent soixante, non compris une douzaine de vieillards invalides.

Les cultures de la plantation Martel devinrent non-seulement plus abondantes, mais encore plus recherchées par les négociants ; ils leur trouvaient une qualité supérieure. Déjà, depuis quelques années, les planteurs négligeaient la culture du cotonnier, ses produits leur paraissaient inférieurs à ceux du sucre, du tabac, du café, et

des autres produits de cette riche colonie. Adolphe Martel ne se laissa point entraîner à cet abandon et obtint des récoltes de coton magnifiques. Les champs de cannes sont souvent ravagés par des incendies, et entièrement détruits si l'activité du planteur ne fait pas promptement la part au feu. Deux fois l'incendie s'était déclaré dans les champs de cannes de la plantation Martel, et deux fois la surveillance et l'activité des noirs l'arrêtèrent dès son début.

Cette prospérité excita l'envie et la jalousie : loin de suivre son exemple, les autres planteurs continuèrent leurs critiques et allèrent même jusqu'à représenter Adolphe Martel comme un homme dangereux pour la colonie. A cette époque, monsieur Barbé-Marbois était gouverneur de la colonie de Saint-Domingue. Administrateur intègre, actif, étendant sa surveillance sur tout, d'une probité et d'une justice quelquefois sévère, monsieur Barbé-Marbois rendit en toute occasion pleine et entière justice à monsieur Martel, le cita comme un modèle aux planteurs envieux, et envenima, sans le vouloir, les haines de ces derniers. Ce ne fut plus à l'intendant Barbé-Marbois que s'adressèrent les plaintes, mais au vicomte du Chilleau, qui vivait en mauvaise intelligence avec l'intendant. Adolphe Martel se trouva accusé de donner un asile aux nègres fugitifs, de propager des doctrines qui portaient les esclaves à la révolte, en un mot de tendre à bouleverser la colonie. Les événements qui se préparaient et que les nouvelles venues de la France allaient hâter, tout en donnant gain de cause à monsieur Martel, n'en rendaient pas sa position moins critique. Il était revenu de la ville du Cap sous l'influence de ces préoccupations, et il songeait aux moyens à prendre pour se tenir à l'écart des passions ardentes qui bouillonnaient déjà dans les esprits des divers partis qui divisaient alors la belle et riche colonie de Saint-Domingue.

Adolphe Martel était revenu de la ville du Cap vers la fin d'octobre 1789, le jour même où un navire de Nantes

entraîna dans le port. Ce navire apportait la nouvelle de la prise de la Bastille par les Parisiens. C'en fut assez pour lâcher la bride aux passions ardentes jusqu'alors à peine contenues. La cocarde tricolore fut arborée avec enthousiasme. Malheur à ceux qui n'en décorèrent pas leurs têtes, ils furent accablés de mauvais traitements, quand on ne les massacrait pas. On établit dans toutes les villes des comités populaires, et les passions se donnèrent carrière. Dans leur aveuglement, les habitants de Saint-Domingue proclamaient la liberté, l'égalité des hommes en présence de leurs esclaves, comme s'ils les eussent regardés non comme des hommes capables de réfléchir, mais comme des brutes inintelligentes. Ils parlaient de liberté et d'égalité en repoussant les hommes de couleur comme indignes d'être leurs égaux, indignes de la liberté.

Un homme de couleur fit une pétition pour réclamer, en faveur de sa caste, les droits de l'homme. Les colons qui s'en montraient si enthousiastes le firent pendre dans la ville du Cap. Ferrand de Bandières, vieillard respectable et jusqu'alors respecté, s'étant prêté à rédiger une pétition par laquelle les hommes de couleur réclamaient le droit de nommer des députés à l'assemblée électorale de la province de l'ouest, eut la tête tranchée sur la place publique. La rage s'acharna sur son corps et sa tête fut promenée au bout d'une pique.

En se jetant avec ardeur dans une révolution qui proclamait la liberté et l'égalité, les planteurs n'entendaient pas ces droits comme la France. Ils voulaient bien la liberté et l'égalité pour eux, mais ils les refusaient aux noirs soit esclaves, soit affranchis, et aux hommes de couleur. Ils voulaient plus, ils voulaient leur indépendance de la métropole, une oligarchie qui les rendit maîtres de l'autorité civile et militaire. Ce qu'ils voulaient, s'ils l'avaient obtenu, eût ressemblé beaucoup plus à la féodalité qu'à toute autre forme de gouvernement. Les droits de la métropole se trouvaient déjà attaqués.

Adolphe Martel, bien supérieur aux autres colons, et

par une éducation plus élevée et par un esprit plus fixe, plus pénétrant, comprit les calamités qui allaient s'abattre sur la colonie, et songea à soustraire sa famille aux vengeances que l'ardeur des passions ne manquerait pas d'exercer. La situation de sa plantation entre les mornes et la plaine lui inspirait les plus vives inquiétudes, il était évident pour lui que les partis allaient se réunir et entrer en lutte ouverte. Les esclaves marrons, déjà très nombreux, s'augmenteraient encore en nombre, profiteraient des divisions des blancs, des hommes de couleur et des noirs libres; les partis vaincus ne manqueraient pas de se réfugier dans les abris des forêts qui couvraient les mornes, et de prendre les noirs marrons pour auxiliaires. Déjà les villes et les centres de populations ne reconnaissaient plus l'autorité de la métropole. Chaque lieu voulait se gouverner à sa guise, ou, pour mieux dire, ne savait ce qu'il voulait; c'était un véritable cahos au milieu duquel bouillonnaient les plus ardentes passions de parti à parti, d'individu à individu. Comment pourrait-il échapper à la conflagration générale, lui et sa famille? L'idée que les esclaves pourraient se révolter l'épouvantait; s'ils étaient inférieurs par l'intelligence et par les moyens d'attaque, ils étaient tellement supérieurs par le nombre, que les blancs devaient succomber : à défaut d'armes de guerre et de munitions ils avaient l'incendie et les massacres de nuit ou par surprise. Pour ne pas effrayer Hélène, il lui cachait ses inquiétudes, mais son visage le trahissait, et cette épouse, cette mère tremblait pour l'avenir de sa famille; peut-être Adolphe Martel eût agi plus sagement s'il lui avait fait part de ses préoccupations. La pauvre femme revenait un soir de visiter un de ses noirs malades lorsqu'elle crut apercevoir des noirs qui cherchaient à éviter ses regards. Elle fit part de ce fait à son mari, qu'elle trouva en conférence avec ses deux surveillants de la plantation.

— Chère Hélène, lui dit-il, il faut que la vérité te soit connue; ne t'alarme point trop, nous avons besoin de sang-froid et de prudence.

Alors il lui apprit que, dans un des comités populaires du Cap, plusieurs voix s'étaient élevées pour l'accuser ; qu'il craignait une attaque de la part de ces forcenés, et qu'il se mettait en mesure de la repousser.

— Osée et Abraham (nom des deux surveillants) me garantissent la fidélité de nos noirs ; j'ai donc l'espoir que, si nous sommes attaqués, nous pourrons repousser les assaillants. Retire-toi, chère Hélène, auprès de tes enfants, nous veillerons sur vous.

Quand elle se fut éloignée, Adolphe Martel, s'adressant aux deux surveillants, leur demanda s'ils s'étaient entretenus avec les esclaves marrons descendus dans la plantation, et ce qu'ils en avaient appris.

— Maître, répondit Osée, ils sont au nombre de huit ; Jeannot, à qui vous avez deux fois permis de donner un asile, est leur chef. Il est venu pour vous prévenir qu'on machinait contre vous une mauvaise affaire et vous proposer de faire descendre ses frères réfugiés sur les mornes, pour défendre la plantation.

Adolphe Martel réfléchit quelque temps. Ce secours imprévu pouvait, en cas d'attaque, le sauver temporairement, mais il justifierait les accusations antérieures qui lui faisaient un crime de ne pas arrêter les esclaves marrons, conformément au code noir, et de leur donner un asile.

— Je suis reconnaissant de leurs offres, Osée, mais je ne dois pas les accepter ; je déchaînerais contre ma famille la rage de tous les planteurs. Je ne sais, en vérité ; quel parti prendre dans ces temps malheureux.

— Maître, dit Abraham, vous avez dit la vérité, mais vous pourriez profiter de l'appui de nos frères des mornes sans vous exposer aux vengeances des colons. Jeannot étendra sa surveillance aux alentours de la plantation : il fera attaquer ceux qui viendraient contre vous, et comme cette attaque se ferait au-delà de la plantation, on ne pourra vous en accuser.

— On veut me perdre, dit Adolphe Martel avec tris-

tesse, et l'on tournera contre moi tout ce que l'on pourra inventer pour justifier cette perte, si même on cherche à la justifier. La caverne qui sert de retraite aux marrons que je secours est-elle bien cachée, et pourrai-je, dans un cas de nécessité, y faire retirer ma femme et mes enfants ?

— Maître, répondit Osée, les blancs ne sauraient y parvenir, elle est creusée dans le rocher à plus de trente pieds au-dessus du sol ; on ne peut y monter qu'au moyen d'une échelle de lianes. Elle a en outre un réduit supérieur qui n'est connu que d'Abraham et de moi.

— Elle est habitable pour des esclaves fugitifs, mais non pour bonne maîtresse et pour ses enfants.

— Elle peut l'être sous peu, dit l'autre surveillant ; dès cette nuit nous allons nous en occuper, maître.

A cet instant le son de la trompe d'alarme retentit, et un noir accourut en toute hâte.

— Maître ! maître ! s'écria-t-il, le feu est partout.

Ils se précipitèrent au dehors et virent dans le lointain plusieurs colonnes de flammes qui s'élevaient dans l'atmosphère paisible.

— Les incendies dévorent les champs de cannes de la plantation Valbrun, dit Osée. Voyez, entre nous et l'incendie, les hautes tiges des palmiers et des cocotiers qui bornent cette propriété.

Monsieur Martel reconnut la justesse de cette remarque, mais il ne pouvait s'expliquer qu'on eût incendié les cannes de son voisin Valbrun, chef du comité populaire le plus influent du Cap.

— On ne manquera pas de m'accuser d'avoir sinon allumé ces incendies, mais du moins de les avoir conseillés ; c'est le planteur Valbrun qui a porté contre moi les accusations les plus venimeuses ! Abraham et Osée, courez rassembler nos noirs et volez au secours de monsieur Valbrun !

— Que maître y réfléchisse, dit Osée. Monsieur Valbrun est son plus dangereux ennemi.

— Je le sais, répondit Adolphe Martel, mais je dois lui envoyer des secours. Connaissons-nous les mains qui ont allumé ces incendies ?

Maitre veut-il laisser la plantation sans défense ? demanda froidement Abraham ; bonne maîtresse et petits blancs ne sont pas en sûreté.

— Ils ont raison, se dit Adolphe Martel en portant ses regards inquiets sur son habitation.

Cependant les flammes s'étendaient avec rapidité, des nuages de fumée chargés de cette vapeur âcre qui s'élève dans la combustion des cannes, arrivaient lentement vers eux, et à travers les airs parvenaient des clameurs immenses.

— Osée et Abraham, allez prévenir votre maîtresse de se préparer à vous suivre. Envoyez-moi mon fils aîné : songez au salut de ma femme et de mes enfants.

Tandis que les deux noirs s'éloignaient, monsieur Martel contemplait avec effroi les flammes qui s'étendaient avec une rapidité effrayante. Tout-à-coup il se lance vers les cases, fait retentir la trompe d'alarme et voit accourir autour de lui tous les esclaves de la plantation.

— Enfants ! leur cria-t-il, le feu vole vers nous ; suivez-moi.

Cent cinquante hommes armés de faux se mirent à sa suite ; ils allaient atteindre la lisière de la plantation, quand une troupe de noirs sortit d'une petite forêt de cocotiers et de palmiers, et leur barra le chemin. Jeannot était à leur tête.

— Bon blanc, dit-il à monsieur Martel, laissez faire la justice des noirs. Aujourd'hui le planteur Valbrun a fait pendre deux de nos frères, plusieurs autres sont dans les fers ; laissez faire la justice des noirs.

— Je dois secours aux blancs, dit Adolphe Martel avec animation.

— On nous avait chargés d'incendier vos champs de cannes, répondit Jeannot. Aimeriez-vous mieux que nous eussions obéi ?

— Qui vous avait donné cet ordre ? demanda Adolphe Martel.

— Le club des hommes libres, que préside le planteur Valbrun, nous a envoyé un de ses noirs pour nous porter à cette action. Nous avons tous dit : le blanc Martel est un bon maître, nous trouvons souvent la nourriture et l'asile sur sa plantation ; le colon Valbrun a fait assassiner un homme de couleur qui réclamait la liberté pour ses frères et pour nous. Faisons-lui ce qu'il nous conseille de faire à notre protecteur. Voyez ! voyez ! s'écria-t-il avec un rire strident et sauvage, l'incendie nous venge !

— Mais il arrive à ma plantation, dit Adolphe Martel !

— Non, non, dit Jeannot, mes frères ont nettoyé la limite. Le feu s'y arrêtera faute d'aliments !

Monsieur Martel savait qu'il serait dangereux de mettre obstacle à la vengeance des noirs marrons ; il se tut, rassembla ses esclaves et se porta au-devant de l'incendie.

Jeannot lui avait dit la vérité. La flamme s'abattit non loin des cocotiers et des palmiers de la plantation.

Il découvrit alors, à la lueur affaiblie de l'incendie, une troupe de nègres, en désordre, poussant des clameurs, et faisant le semblant d'arrêter les flammes qui se repliaient à droite et à gauche ; un blanc, armé d'un fouet, augmentait leur désordre en faisant siffler sa longue lanière, et en frappant les moins actifs des esclaves.

A cette vue, Adolphe Martel ne put résister à l'élan de de son cœur.

— Enfants, cria-t-il à ses noirs, faites la part au feu. Il va gagner les buissons et les bâtiments dont vous découvrez les toits !

Ses noirs, en bon ordre, le suivirent et commencèrent à faucher les arbrisseaux que la flamme allait bientôt atteindre : le commandeur de la plantation Valbrun, remarquant la rapidité avec laquelle les noirs d'Adolphe Martel exécutaient ses ordres, s'approcha de lui et lui dit :

— Voyez, monsieur Martel, quelles brutes j'ai à diriger : si vos esclaves s'étaient mis à l'œuvre au début

de l'incendie, nous aurions sauvé la moitié du champ de cannes.

— Ce n'est pas faute de coups de fouet, si vos esclaves n'opposent que des efforts désordonnés aux progrès du feu, répondit-il avec amertume. Mais savez-vous qui a mis le feu, monsieur Moreau ?

— Qui l'ignore, répondit celui-ci, quand les forêts des mornes regorgent d'esclaves marrons, et, qu'au mépris des articles du code noir, il se trouve des planteurs assez insensés pour ne pas les arrêter quand ils paraissent sur leurs plantations ? L'accusation était directe, Adolphe Martel la comprit, il en fut indigné, mais il sut se contenir. Ce n'était pas avec un pareil homme qu'il voulait se compromettre ; il lui tourna le dos avec mépris.

— Va, va, fauteur de rébellion, grommela le commandeur Moreau, ton tour viendra ; il y a au Cap des gens qui savent se faire justice. Et, dans sa mauvaise humeur, il frappa deux de ses esclaves qui s'offrirent à la portée de son fouet.

A peine les coups avaient-ils sifflé sur les épaules nues des esclaves, qu'un nègre de grande taille bondit comme un tigre sur Moreau, le saisit à la gorge et le renversa. C'était le marron Jeannot. Saisissant le fouet du commandeur, il le fit siffler rapidement et eut le temps de lui infliger le châtement qu'il infligeait lui-même si largement aux noirs.

Loin de le secourir, les esclaves de la plantation Valbrun se tinrent à l'écart : leurs grands yeux noirs lançaient des éclairs de satisfaction et de vengeance. Chaque fois que Moreau cherchait à se relever, le marron, d'un vigoureux coup de pied ou de poing, le renversait sur le sol et jouait activement du terrible fouet. Aux cris de rage et de douleur que poussait le patient, monsieur Martel accourut. A sa vue, Jeannot lança le fouet loin de lui, bondit et disparut comme une ombre.

Le visage, le cou, les mains de Moreau étaient meurtris, sanglants, ses vêtements en lambeaux. Adolphe Martel le

releva, commanda aux noirs de l'emporter ; mais ceux-ci ne lui obéirent pas et se reculèrent, disparaissant l'un après l'autre dans la nuit.

— Comment, demanda Adolphe Martel, les esclaves soumis à vos ordres, ont-ils osé se livrer à un pareil acte de rébellion ?

— Vous me le demandez, répondit Moreau d'un air sombre, si comme vous ignoriez que Jeannot le marron, Jeannot le chef des brigands des mornes est descendu dans la plaine !

— Jeannot, répéta d'un air pensif monsieur Martel. Et se souvenant de la révélation que Jeannot venait de lui faire, il ajouta, en fixant Moreau : — Mais j'ai été prévenu qu'on avait envoyé un esclave pour engager les marrons à porter l'incendie sur ma plantation.

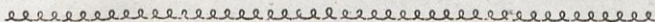
Moreau parut interdit ; mais l'ardeur de sa rage éclata presque aussitôt.

— C'est faux ! s'écria-t-il, il n'y a pas au Cap un homme assez insensé pour solliciter les marrons à détruire les récoltes de leur protecteur et ami !

— Monsieur, dit Adolphe Martel en l'écrasant d'un regard de mépris, je ne me repens pas de vous avoir secouru, mais je rougis d'avoir daigné m'entretenir avec vous.

Il s'éloigna, et alla encourager ses noirs à terminer promptement leur œuvre.

En revenant à son domicile, il fit de bien tristes et de bien amères réflexions. Le langage haineux du subordonné, qui n'était que l'écho de celui du maître, lui révélait la haine ardente dont il était l'objet, en même temps que les dangers qui menaçaient sa famille et sa personne.



CHAPITRE II.

Symptômes de la révolution. — Inquiétudes et précautions.

QUAND Adolphe Martel rentra à son habitation, il trouva Hélène occupée à faire le choix de leurs objets les plus précieux et les moins embarrassants ; deux jeunes négresses de confiance l'aidaient dans ce travail, les enfants dormaient sur le sofa. Adolphe fut étonné du calme de son épouse dans une circonstance si critique.

— Chère Hélène, lui dit-il, je suis heureux du calme de ton esprit ; cependant tu sais, à peu près, la vérité.

— Adolphe, lui répondit-elle, j'ai éprouvé d'abord un grand trouble, et lorsque je voyais nos enfants jouer paisiblement autour de moi, je me figurais aussitôt les malheurs qui pouvaient s'abattre sur notre famille, et le sort qui attendait nos chers enfants, encore si jeunes et si faibles. Mon âme s'est élevée vers Dieu, je l'ai prié de me donner la force et le courage, et je me suis trouvée plus calme et plus résolue après cette prière du cœur. Le marron Jeannot m'est apparu tout-à-coup à la fenêtre.

— Bonne blanche, m'a-t-il dit précipitamment, de grands malheurs menacent votre maison. Nous, que vous avez secourus, nous veillerons de tout notre pouvoir sur vous. Mais l'orage est déchaîné de tous côtés et nous ne sommes que de pauvres esclaves fugitifs. Tâchez de trouver un asile, l'orage ne dure pas toujours, laissez-le éclater,

mais cherchez un asile, nous veillerons avec vos esclaves sur votre plantation.

Il s'est échappé aussitôt, et je me suis trouvée, durant quelques instants, comme étourdie de ce que je venais d'entendre. Osée et Abraham affirment qu'ils connaissent une retraite où nous pourrions attendre en sûreté de meilleurs jours; ils sont partis pour la mettre en état de nous recevoir. Je me prépare, comme tu le vois, cher Adolphe, à rendre nos malheurs moins terribles, et surtout à soustraire nos enfants aux dangers, car le bruit s'est répandu que les massacres et les incendies se propagent de tous côtés.

Sa voix venait de réveiller les enfants.

— Maman, dit la jeune fille en lui tendant les bras, irons-nous demain sous les cocotiers, mon grand frère nous en a apporté tantôt deux beaux cocos : le jus en est bien doux et bien rafraichissant. Auguste dit qu'il y en a encore beaucoup sur les arbres.

Hélène jeta un regard douloureux sur son mari, puis allant à ses enfants, elle les embrassa avec effusion, et les yeux baignés de larmes.

— Maman, tu pleures, dit le petit Eugène, cependant nous n'avons pas été méchants !

— Les méchants ne sont pas sous notre toit, mon ami, mais il y en a beaucoup autour de nous. Il faut les fuir, mon enfant, ils veulent nous faire du mal.

— Papa, dit l'enfant d'un ton résolu, n'as-tu pas ton fusil, nos noirs ne sont-ils pas forts ?

— Ils ont des faux et des fourches; et Auguste donc, ne tue-t-il pas un oiseau de bien loin, et les noirs marrons descendront des montagnes, quand ils apprendront que des méchants veulent nous tuer, dit la petite fille. Nous avons vu hier au soir un marron qui nous l'a promis.

— Mes enfants, dit monsieur Martel, ne vous effrayez point, nous veillerons sur vous.

— Et Dieu aussi veillera sur vous, mes enfants chéris !

répétez votre prière du soir, tandis que nous achevons notre travail, dit Hélène.

Les deux petits se mirent à genoux.

— Mon bon Dieu, dirent-ils, protège nos chers parents; que deviendrions-nous sans leurs caresses et sans leur appui ?

Et le petit garçon ajouta :

— Mon bon Dieu, rends-moi grand et fort comme mon frère, afin que je puisse repousser les attaques des méchants, et combattre pour mes chers parents.

Monsieur et madame Martel se détournèrent pour cacher leurs larmes. La jeune négresse Nina se jeta à genoux, et s'écria en sanglottant :

— Bon Dieu ! bon Dieu ! protége les pauvres petits blancs.

A l'instant le fils aîné de la famille entra.

— Les noirs que j'avais envoyés sur tous les points de la plantation, ainsi que vous me l'aviez commandé, mon père, viennent de rentrer. Tout paraît tranquille. Les hommes de Jeannot sont en surveillance vers la plantation Valbrun. Nous pouvons nous reposer en toute sécurité.

Quoique Auguste Martel ne fût âgé que de quatorze ans, il était déjà grand et fort, la jeunesse se développe vite dans les climats chauds. Elevé par un père d'une haute intelligence, l'esprit du jeune Auguste était réfléchi et résolu; sa mère, d'une véritable piété, l'avait pénétré de ses principes religieux. Auguste Martel, sous le rapport moral et intellectuel, était supérieur à la plupart des planteurs. Son père le traitait comme un homme fait et hâtait ainsi doucement la maturité de son esprit.

Dès qu'il connut le but des préparatifs qu'il voyait faire, il en parut contristé; il dit à son père qu'ils pourraient repousser toute agression avec ses fidèles noirs.

— Aussi resterons-nous sur la plantation, mon ami, lui dit son père, mais il faut que les faibles soient à l'abri. Nous serons plus tranquilles sur leur sort et plus libres pour repousser une agression dans le cas où la malveillance la tenterait.

Monsieur Martel était fort riche et possédait des sommes considérables en or et en pierreries. Elles furent renfermées dans deux coffres et transportées, la nuit même, dans la retraite préparée par Abraham et Osée. Une grande quantité d'autres objets furent enfouis dans les jardins, et les portes refermées. Mais que pouvait cette dernière précaution contre l'incendie?

Dès qu'il fit jour, les noirs reprirent leurs travaux, mais monsieur Martel avait eu le soin de leur donner des armes, de les diviser par escouades, auxquelles il désigna des chefs. On convint de signaux, le bruit des trompes était trop éclatant, pour rallier les escouades vers les points qui pourraient être menacés. Ces précautions prises, Adolphe Martel se rendit sur un point élevé d'où la vue s'étendait fort loin du côté de la ville du Cap, où il avait envoyé Osée, dont l'intelligence lui était bien connue, pour qu'il pût voir par lui-même ce qui se passait et se préparait dans cette malheureuse ville où les partis étaient en lutte, et, en attendant le moment de se massacrer, se livraient à de sanglantes escarmouches.

Du côté de l'orient s'élevaient encore quelques flocons de nuages, au-dessus des champs de la plantation Valbrun : une large nappe s'offrait sombre et tranchant sur la verdure des arbres environnants. C'était la plaine, où hier encore se balançaient les cannes aux panaches éclatants. A l'extrémité les toitures des bâtiments étincelaient sous les rayons du soleil levant ; Adolphe Martel braqua sa lunette vers ce point, où aboutissaient plusieurs routes qui du Cap conduisaient dans l'intérieur des terres en passant auprès de la plantation Valbrun. Il ne découvrit rien d'inquiétant d'abord. Il voyait les allées et les venues des esclaves ; si ces mouvements ne se faisaient pas à cette heure de la journée sur les plantations, il les attribua aux événements de la nuit précédente et n'en conçut aucune inquiétude ; il dirigea ses regards sur la mer : sa surface plane et calme faisait jaillir des étincelles de flammes sous les rayons encore obliques du soleil. Ça

et là, dans le lointain, des points noirs et mouvants semblaient glisser sur la surface des eaux. Vers le promontoire, qu'il fallait doubler pour entrer dans le port, un grand navire, toutes voiles dehors, profitait du peu de souffle de l'air pour doubler la pointe du Cap, aux dangereux écueils. Sa vue resta longtemps fixée sur ces objets, enfin il la reporta sur l'habitation Valbrun.

— Qu'est cela, se dit-il ? des hommes armés ; de la cavalerie !

Il fixa sa lunette et acquit la conviction qu'une longue file de gens armés, les uns à pied, les autres à cheval, arrivaient à l'habitation Valbrun. Il ne put se tromper ; cette troupe était composée d'hommes blancs, mais ce qui l'étonnait c'était de voir les chapeaux décorés de longs panaches. Les troupes de la colonie n'en portaient point ; quelles étaient donc ces troupes ?

Il retourna en hâte à son habitation, chargea Osée et Abraham de conduire sa femme et ses enfants à leur retraite, et prévint ses noirs d'accourir aux bâtiments aux premiers son de la cloche.

— Adolphe, dit Hélène en le quittant, n'expose point ta vie pour des biens périssables : fais ce que la prudence te conseillera de faire, et rappelle-toi que ton existence nous est plus chère, plus nécessaire que tout ce que des méchants pourraient nous enlever.

Elle s'éloigna en hâte pour cacher son émotion. Ses deux enfants, encore endormis, étaient portés sur les bras des nègres Osée et Abraham. La jeune négresse Nina se tenait auprès de sa maîtresse, et le fils d'Osée, déjà grand et vigoureux, marchait en avant pour écarter les obstacles d'une route qu'il traçait sous des abris entrelacés et couverts de plantes grimpantes. Le sol s'éleva tout-à-coup, et une muraille de rochers nus et noircis par le soleil apparut à travers les éclaircies de la verdure des rameaux. C'était là que commençaient les véritables mornes, protégés par cette ceinture de rochers abruptes qui ne laissait aucun sentier praticable. Au-dessus, apparaissaient

les hautes cîmes des forêts qui rendaient ces retraites inaccessibles à d'autres qu'à des nègres fugitifs. Ils arrivèrent sur le bord d'une vallée étroite et profonde, ne présentant à l'œil que des masses de verdure tellement serrées qu'en aucun endroit le sol n'apparaissait. Malgré la verdure si agréable aux yeux, malgré les fleurs éblouissantes des lianes et d'une foule d'autres arbrisseaux grimpants, Hélène ne put sonder cet abîme sans éprouver un tressaillement nerveux. C'est que tout ce qui ne peut être calculé, ni vu, laisse une inquiétude semblable à celle que l'on éprouve sur les bords d'un abîme sans fond.

Le jeune noir disparut, comme s'il se fût abîmé dans ces masses verdoyantes : ils firent halte quelques instants. Les escarpements des rochers se montraient à deux cents pas, de l'autre côté de cette vallée.

— Que maîtresse regarde là-bas, dit Osée en étendant la main vers les hauts et arides contreforts des mornes, l'enfant est arrivé, et va bientôt revenir.

Hélène aperçut effectivement le jeune noir ; il grimpa le long d'un câble de lianes avec l'agilité du singe, et disparut bientôt dans une fente des rochers. Elle le revit presque aussitôt ; il laissait glisser une échelle qu'il assujétissait à l'entrée de la crevasse. Il redescendit lestement, fixa le pied de l'échelle sur une pointe de rocher, puis se laissant glisser le long du câble, il disparut dans les masses de verdure de la vallée.

Abraham descendit le premier avec précaution, il portait le jeune Martel, attaché sur son dos ; Osée le suivit chargé de la petite fille, et Hélène, s'appuyant sur sa négresse, descendit après eux.

La verdure était si serrée, qu'elle se trouva après quelques pas plongée dans une véritable obscurité, ne sachant où poser le pied, que des arbrisseaux embarrassaient à chaque instant. Un petit bruit, comme le gazouillement d'un ruisseau, arriva à son oreille, le sol devint humide et la fraîcheur pénétrante. La voix du jeune nègre se fit

entendre, il indiquait à son père le passage praticable. Ils se trouvaient alors sur le bord d'un ruisseau qui tombait en petites cascades et formait le long de la vallée des nappes d'eau profondes. Un tronc d'arbre était couché d'un bord à l'autre; des cordes de lianes, tendues des deux côtés, en rendaient le passage facile. Enfin ils montèrent, l'épaisseur du feuillage diminua et la clarté reparut. Ils étaient aux pieds des rochers.

— Pourquoi Tadée n'est-il pas avec nous? demanda Hélène, qui ne voyait plus le jeune nègre.

— Maîtresse, il relève les arbrisseaux foulés qui pourraient indiquer la route que nous avons suivie.

— Mais, Osée, si monsieur Martel et mon fils se trouvent dans la nécessité de se réfugier dans cet asile, et que vous ne les accompagniez pas, ils ne pourront jamais venir jusqu'ici?

— Oh! maîtresse, il y a un autre chemin, praticable pour des hommes seulement. Tadée ira les rejoindre, s'informer de ce qui se passe à l'habitation, et leur servira de guide s'ils sont dans la nécessité de se réfugier ici.

A un demi-quart de lieue au-dessus se trouvait un espace plane, dénué de végétation; on y parvenait en s'écartant d'un sentier qui aboutissait à la route. Il paraissait impossible d'aller au-delà, une profonde crevasse était béante entre les rochers des mornes et cet espace. Mais les noirs marrons la franchissaient en glissant sur un câble tendu d'un bord à l'autre; c'était par cette voie que les deux noirs avaient approvisionné la caverne. Ils avaient préféré le passage plus long et moins dangereux par lequel ils venaient de conduire leur maîtresse et ses jeunes enfants, à cette traversée aérienne qui aurait pu les effrayer.

La caverne dans laquelle entra madame Martel et ses enfants était vaste, mais seulement éclairée par l'étroite issue qui lui servait d'entrée. Le fond disparaissait dans l'obscurité et semblait s'étendre fort avant sous les rochers. Hélène en témoigna de l'inquiétude.

— Que maîtresse se rassure, dit Osée, il n'y a ni crevasse, ni abîme.

Il alluma une torche, et madame Martel put remarquer l'étendue de sa retraite; mais elle n'y découvrit que la roche nue, pas un seul meuble d'absolue nécessité. Elle manifesta sa surprise de cette complète nudité.

Osée déposa sa torche, dressa une petite échelle vers une ouverture latérale, et introduisit sa maîtresse dans une autre caverne, moins vaste que la première, mais mieux éclairée et garnie de tous les meubles nécessaires à une femme et à des enfants.

— Si l'on découvrait la caverne inférieure, lui dit-il, on ne soupçonnerait jamais l'existence de celle-ci, dont vous pouvez fermer l'étroite ouverture, en roulant cette pierre qui la ferme hermétiquement. C'est le travail de deux esclaves fugitifs qui habitèrent cette retraite, il y a plus de vingt ans; nous la connaissons Abraham et moi dès ce temps, mais jamais nous ne l'avons indiquée aux marrons qui se sont réfugiés dans la caverne inférieure.

Les deux enfants paraissaient enchantés de la nouveauté de leur domicile, mais leur mère était bien éloignée de partager leur satisfaction. Elle comprenait que son mari trouvait les dangers bien grands puisqu'il avait pris le parti de la reléguer dans un asile aussi sauvage. Son imagination vint la tourmenter, et pour se distraire elle se mit à faire l'inventaire de tous les ballots entassés dans la caverne. Tout avait été prévu pour rendre son séjour supportable. Mais combien de temps serait-elle obligée d'y rester, et comment saurait-elle des nouvelles de son mari? Osée la rassura encore de ce côté.

— Bonne maîtresse, lui dit-il, vous voyez de cette ouverture cette éminence couronnée de palmiers, c'est celle à laquelle la sucrerie est adossée. Tant que le drapeau blanc que vous y voyez flotter y restera, c'est que maître et son fils seront en vie et libres; mais ne vous effrayez pas trop vite s'il vient à être enlevé, car l'habitation peut être ravagée, sans que maître et son fils soient ou tués ou

prisonniers. Attendez avec espérance, car, en cas d'échec, je les conduirais ici, où ils pourraient y attendre, auprès de vous, des temps plus heureux.

Le fidèle et dévoué Osée employait toute son éloquence pour rassurer sa maîtresse et lui donner des espérances qu'il n'avait point lui-même : envoyé dès le matin au Cap pour y apprendre les nouvelles et surtout connaître l'effet que l'incendie de la veille y avait produit ; à peine au-delà des limites de la plantation de monsieur Martel, il était tombé entre les mains de gens armés qui, sous le prétexte d'aller réprimer les symptômes de rébellion donnés, disaient-ils, par les esclaves du citoyen Valbrun, se proposaient de s'emparer d'Adolphe Martel, de l'emmener au Cap, où il aurait à s'expliquer sur les causes de cet incendie devant le comité populaire présidé par le planteur Valbrun. Osée comprit leurs intentions, leur échappa et vint faire part de ses craintes à l'instant où Adolphe Martel revenait de ses observations de la matinée. C'est ce qui fit décider l'éloignement précipité d'une partie de sa famille.

Dès que les deux noirs virent madame Martel en sûreté, ils se hâtèrent de courir à l'habitation, où ils trouvèrent leur maître dans une grande perplexité.

Il paraît que la cohue armée qui s'était rendue à la plantation Valbrun trouva qu'on avait fort exagéré les choses ; que les esclaves étant restés sur la plantation, n'avaient donné aucun signe de rébellion ; tout se bornait donc au refus qu'ils avaient fait de venir à l'aide du commandeur Moreau ; celui-ci, voulant insinuer que ce sinistre pouvait être imputé au mauvais vouloir de Martel, raconta les faits à peu près tels qu'ils s'étaient passés, mais il manqua son but, les esclaves affirmant que, sans l'aide des esclaves de ce dernier, l'incendie eût probablement envahi les bâtiments. Ce n'est pas ce résultat que Valbrun voulait obtenir de l'enquête, mais il eut l'adresse de dissimuler, et pour faire un exemple cependant, il fit enchaîner six des esclaves que Moreau

désigna : il devait les faire conduire à la ville afin qu'un châtement public intimidât les noirs, et, poussé par sa méchanceté, il chercha cependant à enlacer Martel dans cette affaire. Il proposa à ses compagnons d'expédition d'en appeler aux informations de son voisin Martel, de le faire comparaître devant le comité populaire, qui recevrait ses dépositions. Quand Osée arriva, monsieur Martel venait de recevoir de Valbrun et compagnie l'invitation de se rendre au Cap pour renseigner le comité populaire au sujet de l'incendie de la veille. Les deux délégués trouvèrent Adolphe Martel au lieu de réunion des esclaves de sa plantation, et entouré par eux.

Cinq hommes du camp, suivis d'une troupe assez nombreuse, qui fit halte à la première enceinte de la plantation, s'avancèrent vers monsieur Martel. Leur coiffure était surmontée de larges panaches ; des habits bizarres, mais tranchant du militaire, les couvraient, et un grand sabre traînait à leur côté, appendu à des ceinturons brodés et garnis de longs pistolets.

— Citoyen Martel, dit l'orateur de la troupe, nous requérons ta présence au Cap pour y déposer sur le sinistre qui, hier au soir, a dévasté la plantation voisine, et, en même temps, pour donner les renseignements que le comité populaire jugera à propos de te demander.

Les noirs comprirent parfaitement cette insolente injonction ; ils firent entendre un murmure menaçant.

Monsieur Martel étendit la main et leur imposa silence ; puis se tournant froidement vers les interpellateurs, il leur dit :

— Si vous réclamez ma présence au Cap, au nom des autorités légitimes instituées par la France, et régulièrement organisées et établies, je vous demande de produire vos pouvoirs ; ma vie est si retirée que voici la première fois que j'apprends l'existence d'un comité populaire. Exhibez-moi les pouvoirs que lui a confiés la métropole, et je vous suis.

Les délégués ne s'attendaient pas à cette réponse ; ils s'en irritèrent, car elle les mettait dans l'embarras.

— Ainsi tu refuses de nous suivre ? reprit l'orateur populaire en grossissant la voix.

— Je n'ai rien à ajouter à ma réponse, répondit froidement monsieur Martel.

Ils se consultèrent un instant ; la masse de noirs groupés autour de leur maître, et dont le dévouement était connu, les intimida probablement, car ils se retirèrent, en annonçant à monsieur Martel qu'ils lui feraient bientôt connaître les pouvoirs dont ils étaient revêtus. Ces paroles annonçaient l'orage, aussi Adolphe Martel se trouvait-il fort anxieux quand Osée vint lui rendre compte de sa mission heureusement remplie.

Adolphe Martel connaissait les excès auxquels peuvent se livrer les passions ardentes de ces climats brûlants : les vanités, les ambitions des planteurs, leurs habitudes despotiques et cruelles envers leurs esclaves l'avaient souvent indigné. Il n'y voyait plus de contre-poids, dès que l'autorité de la métropole était impuissante à se faire respecter ; le frein des lois était brisé. Mais ce qui augmentait ses inquiétudes était l'antagonisme, depuis longtemps déjà existant, entre les blancs et les hommes de couleur, auxquels les nègres libres ne manqueraient pas de s'unir, repoussés avec mépris qu'ils étaient par les blancs ; et sur le troisième plan, comme l'arrière-garde de la révolte, la masse grossière et rendue féroce par l'oppression de noirs esclaves. Au milieu de cette fournaise ardente, pas un homme capable de s'élever au-dessus de ces passions, de les dominer et d'en tempérer les résultats. Que pouvait-il, lui, avec une centaine de noirs, dévoués il est vrai, mais qui n'étaient pas à l'abri des entraînements, si les esclaves venaient à se révolter, comme on en faisait déjà courir le bruit ! Il songea à quitter Saint-Domingue, à se transporter ou dans l'île de Cuba ou en Amérique. Mais quitter sa propriété sur laquelle il était né, où ses enfants étaient venus à la vie, où son père et sa mère étaient morts, cette

pensée lui déchirait le cœur. Sa famille vivait dans l'opulence, elle se trouverait errante sur la terre étrangère; il faudrait y lutter pour se créer une position. Quoique d'un caractère ferme, énergique même, Adolphe Martel se sentait écrasé sous le poids de ces désolantes prévisions. Car son esprit clairvoyant sondait l'abîme avant qu'il fût ouvert, et présentait toutes les calamités qui en jailliraient. A peine s'était-il aperçu du retour de ses deux surveillants, et ceux-ci, habitués au respect du dévouement, se tenaient silencieux, comprenant la douleur de leur patron. Osée osa enfin lui adresser la parole.

— Maître, les enfants et bonne maîtresse sont en sûreté. Nous périrons tous avant qu'un cheveu de votre tête en tombe.

— Mes amis, leur répondit Adolphe Martel, Dieu seul sait ce qui peut survenir. Entretenez les hommes de la plantation dans leurs bonnes résolutions; veillez à ce que des noirs de la ville ne viennent pas propager parmi eux les principes subversifs que quelques-uns d'entre eux vont prêcher sur les plantations. La France, si je suis bien informé, a décrété l'affranchissement de tous les hommes, vous savez que je vous ai toujours traités comme des hommes. Il n'y a donc plus d'esclaves sur ma plantation. Votre travail sera rétribué; mais pourrai-je accomplir paisiblement ce projet? les autres planteurs peuvent expliquer autrement que moi la portée du décret d'affranchissement. Restons unis; éclairez vos frères sur leurs véritables intérêts et laissons passer la tourmente.

— Maître, dit Abraham, nous croyons pouvoir vous répondre de la fidélité de nos frères, vous assurer que les marrons des mornes accourront à notre secours si on nous attaque; mais nous n'avons pour armes que nos instruments de travail! Ne pourriez-vous envoyer la grande chaloupe de pêche acheter des armes et des munitions dans la partie espagnole de l'île?

— Croyez-vous, Abraham, que l'esprit de révolte n'y pénétrera pas? Il s'étend comme la contagion. Cependant

— votre idée me paraît bonne. Mais comment échapper aux corsaires anglais ?

Cette objection ne s'était pas présentée à l'esprit du bon Abraham, il regarda Osée d'un air de simplicité. Ce regard voulait dire : Ami, aide-moi à trouver un meilleur moyen.

Osée le comprit et dit :

— Pourquoi, maître, ne trouveriez-vous pas des armes au Cap ? Il paraît que tout le monde, grands et petits, y sont armés, et que la troupe en fait à sa guise, elle a embarqué ses chefs. Avec de l'argent on pourrait s'y procurer armes et munitions. Il y a plus de cinquante fusils sur la plantation, mais il nous en faudrait trois fois plus. J'ai déjà songé à cela. Maître, voulez-vous que je me rende au Cap avec quelques-uns de nos frères ?

Monsieur Martel réfléchit. Ces achats ne pourraient s'effectuer sans attirer l'attention, et l'orage fondrait sur la plantation dont le propriétaire chercherait à armer ses esclaves. Ce moyen ne lui parut pas acceptable. Il allait en dire les raisons, quand le marron Jeannot apparut à la porte d'entrée. Il s'avança rapidement et s'adressant à monsieur Martel, il lui dit :

— Les noirs de la plantation Valbrun, irrités de l'arrestation opérée ce matin, sont en pleine révolte. Ils tiennent le commandeur Moreau prisonnier et le menacent de le tuer s'il ne fait pas mettre en liberté leurs frères arrêtés et emmenés ce matin à la ville.

— Vous nous apportez une bien triste nouvelle, mon ami, dit monsieur Martel. Ce matin, les paroles, je devrais dire les menaces de ces hommes qui ont arrêté les noirs sur la plantation Valbrun, m'ont fait craindre une attaque de la part des hommes qui paraissent s'être emparés de l'autorité au Cap. La révolte des esclaves Valbrun va les amener en grand nombre, et ils joindront à leur prétendue victoire la honte de ruiner ma plantation, et peut-être mon assassinat.

— Que la bonne dame blanche et ses enfants se retirent

dans les mornes, et laissez venir nos tyrans. Ils refusent la liberté, que la France a proclamée, aux hommes sang mêlé et aux vrais noirs, comme si nous n'étions pas aussi des hommes. Nous leur montrerons que si nous avons été esclaves, c'est que nous ignorions nos droits, c'est que nous sommes abrutis par les souffrances. Mais les temps sont venus, et puisque la France nous rend libres, c'est à nous de nous montrer hommes, et nous le ferons, ajouta-t-il avec exaltation.

Monsieur Martel devint rêveur. Osée raconta alors qu'il venait de leur déclarer qu'il n'y avait plus d'esclaves sur sa plantation, mais qu'il craignait pour sa liberté, même pour sa vie.

— Vois-tu, Jeannot, nous n'avons pas d'armes pour le défendre, pas de munitions. Que pourrons-nous faire contre les balles avec nos instruments de travail ?

Les yeux de Jeannot étincelaient, en écoutant les paroles d'Osée ; une exaltation sauvage relevait sa tête, crispait ses narines.

— Des armes, dit-il, des munitions. Les Espagnols en ont envoyé dans nos retraites. Cinquante de mes compagnons vous apporteront cette nuit des fusils et de la poudre. Ils les déposeront dans le champ de maïs.

— Maître, dit-il par habitude contractée sous l'oppression des blancs, maître, ce que Jeannot dit, il le fait. Envoyez enlever les armes vers le milieu de la nuit dans le champ de maïs ; si les gens qui viendront à la plantation Valbrun se tournent contre vous, parce qu'il n'y aura plus d'esclaves sur la plantation, ils les trouveront avec nous sur leur passage. J'étais venu ici pour vous en prévenir. Le temps me presse, maître, Jeannot tient ce qu'il promet ; Jeannot est libre, la France l'a affranchi avec ses frères noirs.

Il sortit et disparut le long des ateliers.

CHAPITRE III.

Etat du Cap français. — Folles ambitions des colons. —
Résultats.

AVANT de revenir à la famille Martel et aux événements qui vont se passer sur leur plantation, il est nécessaire de raconter ce qui se passait au Cap français, et ce qui se répétait dans les autres villes de la colonie, dans tous les lieux où se trouvait un centre de population.

Les faits prouvèrent que l'accueil enthousiaste avec lequel les colons acceptèrent les idées venues de la France, n'avait pas le même but que dans la métropole. Depuis longtemps la zizanie régnait entre les autorités : les planteurs n'avaient pas toujours pris le parti de l'autorité, qui voulait l'ordre dans l'administration, une justice égale entre les colons, et la régularité dans les services publics. Monsieur Barbé-Marbois représentait cette autorité, et, malgré son administration si favorable à la colonie, il avait beaucoup d'ennemis, parce qu'il était juste et sévère. D'un autre côté, les planteurs blancs, qui entretenaient des agents à Paris, y faisaient décrier l'administration de ce magistrat intègre, et soutenaient son adversaire. Ces mêmes agents ne se hâtaient pas de faire connaître la manière dont les planteurs de Saint-Domingue comp- taient expliquer la déclaration des droits de l'homme et le décret d'affranchissement, qui ne comprenait aucune

exception. Les hommes de couleur, qui avaient aussi des agents à Paris, ainsi que les noirs, chaque parti pour y soutenir ses droits, forcèrent, par leurs réclamations, les agents des planteurs à s'expliquer nettement. Les correspondances arrivées à Saint-Domingue ne firent qu'allumer davantage les haines de parti à parti, et l'autorité de la métropole fut annihilée; elle ne passa en réalité à aucun parti; elle fut à celui qui eut la force ou l'adresse de s'en emparer, et les vengeances commencèrent leur cours.

Aussi l'autorité, s'il faut nommer autorité ce qui prétendait la représenter, fut entre les mains du parti qui dominait dans telle ville, tel hameau. Dès le début l'orgueil et l'aveuglement des blancs leur firent commettre une faute qui hâta leur perte, et amena la ruine de la colonie. Ils repoussèrent dédaigneusement les hommes de couleur presque partout, ne cédèrent rien des préjugés contre la peau, et se privèrent des auxiliaires qui leur eussent rendu de si grands services lors de la révolte des noirs. Ils firent, ce qui se fait dans tous les troubles civils, circuler des bruits alarmants; tantôt c'était un vaste complot ourdi contre les riches planteurs et contre tous les blancs; tantôt c'était la levée en masse de tous les esclaves, à l'instigation des noirs affranchis. Le lendemain, c'était un autre bruit alarmant. C'était donner aux partis le signal de s'organiser pour se défendre. Pour intimider les hommes de couleur et les noirs libres, les blancs eurent recours à des moyens puérils qui prouvaient la légèreté de leurs esprits. Chacun, de sa propre autorité, se donna un grade militaire, et en prit les insignes. On ne vit plus dans les villes et dans les hameaux que des épauettes et des sabres. Saint-Domingue eût pu fournir un contingent d'officiers à une armée entière, si l'habit faisait l'officier. Ces officiers de nouvelle création se mettaient à la tête d'autant de gens que leur influence et leurs richesses pouvaient en réunir. Mais des fanfaronnades on avait passé aux faits sanglants, et à l'instar de la métropole, les sociétés populaires s'arrogèrent

le droit d'accuser, de juger. Les bourreaux ne manquaient pas plus qu'en France. On pendait, on assassinait sur l'ordre du comité populaire, souvent on le prévenait, et des têtes sanglantes étaient promenées au bout d'une pique aux acclamations d'une multitude en démente. Mais nous n'écrivons qu'un épisode de la révolution à Saint-Domingue, et non le tableau historique de cette révolution. Pour expliquer ce qui va se passer sur la plantation Martel, nous rappellerons que le citoyen Oscar Valbrun était président du comité le plus intrigant du Cap français.

Lorsqu'il apprit la révolte de ses esclaves, il présidait son club populaire. Ses yeux s'injectèrent de sang, puis montant sur l'estrade qui servait de tribune aux orateurs, il fit avancer jusqu'au pied les deux pauvres esclaves qui avaient consenti, dans leur simplicité, à venir réclamer la liberté de leurs frères, en échange de celle du commandeur Moreau.

— Esclaves, leur commanda-t-il d'une voix tonnante, répétez l'audacieuse proposition qu'on a osé vous envoyer me faire. Répétez-la à haute et intelligible voix, afin que les citoyens libres puissent apprendre jusqu'où va votre démente.

Les deux pauvres noirs, intimidés, tremblant de tous leurs membres, balbutièrent en leur mauvais langage ce qu'ils avaient à répondre, et furent trop bien compris!

Une clameur de rage retentit.

— A la hart les insolents! cria-t-on de tous côtés.

Cela ne faisait pas le compte de Valbrun. Il eût perdu deux esclaves vigoureux, il les avait en son pouvoir, il voulait les conserver. D'un geste de président de club, il demanda le silence. Mais lui-même avait contribué à exalter ces têtes ardentes; il fut obligé de répéter plusieurs fois son injonction avant d'obtenir le silence.

— Vous le voyez, citoyens, s'écria-t-il, déjà les esclaves montrent une intelligence qui ne leur appartient pas de nature. Ils ont envoyé les deux plus simples, je dois dire

les deux idiots, de ma plantation, comprenant bien que nous ne daignerions pas faire tomber notre colère indignée sur deux pareilles brutes. Mais ils se sont trompés, je propose de les jeter aux fers avec leurs camarades, de réunir une troupe assez nombreuse pour faire rentrer dans l'obéissance mes esclaves révoltés et rendre à la liberté mon serviteur le citoyen Moreau, qui n'est pas un sang mêlé, mais un blanc de pure race.

Après quelques rumeurs d'opposition, l'avis de Valbrun fut fortement appuyé, puis accepté à la presque unanimité. Les esclaves furent conduits à la prison, et massacrés à la porte par la populace blanche ameutée.

Pendant ce temps-là on délibérait sur les moyens à prendre pour réunir une troupe nombreuse afin d'aller châtier les esclaves en révolte. Cette nouvelle s'était répandue comme un éclair dans la ville; ce n'était plus les esclaves d'une seule plantation qui étaient en révolte, mais tous ceux des plantations de la basse terre. On alla même jusqu'à affirmer qu'ils marchaient vers la ville, sous la conduite d'un planteur blanc. Cette calomnie avait été insinuée par le citoyen Valbrun, qui avait résolu de perdre Adolphe Martel. On courut aux armes, les canons furent chargés, des postes placés aux points à défendre, et des éclaireurs lancés dans la direction où la révolte avait, dit-on, éclaté.

Deux heures après, un parti d'éclaireurs revint, amenant un nègre, qui devait faire d'importantes révélations. C'était un homme de haute stature, dans la force de l'âge, il ne paraissait point intimidé.

Voici ce qu'il dit :

— Je suis esclave sur la plantation Chémeau, sur la limite des Goaves : n'ayant pas voulu prendre part à la révolte, je me suis enfui, mais j'ai rencontré, aux pieds des mornes, là où commencent les premières forêts, une bande d'esclaves qui emmenait un blanc garrotté avec eux. Ils m'ont retenu quelques heures avec eux. J'ai pu remarquer qu'ils n'ont que de mauvaises armes et en

petite quantité. J'ai appris de l'un d'eux qu'ils appartiennent à la plantation Valbrun, et qu'ils veulent se réunir aux esclaves marrons ; ils m'ont paru fatigués et indécis dans leur direction. J'ai eu le bonheur de leur échapper et d'arriver au Cap sans autre rencontre.

S'il n'eût pas eu la peau noire, on l'eût probablement porté en triomphe pour sa généreuse conduite. Valbrun fit une proposition.

— La troupe est prête, la ville est à l'abri d'une surprise ; tombons sur les révoltés avant qu'ils se soient enfoncés dans les mornes, cet esclave nous servira de guide.

Cet esclave qu'on allait prendre pour guide était Jeannot, que nous avons vu naguère sur la plantation Martel, et promettant secours et dévouement au propriétaire. C'était Jeannot le marron, qui joua un si terrible rôle dans la révolte des noirs. Trahissait-il Adolphe Martel, ou voulait-il attirer la troupe improvisée au Cap dans une de ces embuscades où plus tard il fit périr tant de blancs ? C'est ce que la suite va nous apprendre. La garde nationale du Cap avait pour capitaine général La Chevalerie, président de l'assemblée du nord : homme bouffi de vanité, rodomont à l'excès, il voulut profiter de cette occasion pour déployer son étrange civisme ; comme tous les blancs de la colonie, il poussait le mépris pour les noirs jusqu'à dire qu'il fallait ne prendre que des fouets et des rotins pour remettre les révoltés sous le joug. Ce fut lui qui prit Jeannot pour guide.

Jeannot, témoin apathique, en apparence, des préparatifs qui se faisaient pour entrer en campagne, observait tout avec intelligence. Il eut la ruse de montrer un dévouement si entier au vaniteux La Chevalerie, que celui-ci, oubliant que Jeannot était un de ces esclaves qu'il prisait moins que les brutes, voulut qu'il fût armé jusqu'aux dents, et qu'il marchât à l'avant-garde, sans qu'il prit aucune des précautions usitées en pareille circonstance.

La troupe suivit d'abord la route qui se dirigeait vers la

plantation Valbrun; puis, comme la distance était assez longue et que les nouveaux soldats n'étaient pas habitués à faire de longues marches, Jeannot la conduisit à une habitation qui s'écartait beaucoup de la route. Là elle passa la nuit et se reposa jusqu'au lever du soleil; durant la nuit, sous le prétexte de pousser des reconnaissances en avant, Jeannot, avec un petit nombre d'hommes, s'avança jusqu'en vue des premières forêts qui couronnaient les mornes. De retour, il alla faire un rapport au vaniteux capitaine La Chevalerie.

— Je n'ai aperçu, maître, ni feu ni fumée; je soupçonne que les révoltés se sont dirigés vers le nord, et cherchent à faire perdre leurs traces. D'ailleurs c'est dans le centre des mornes que les marrons ont, depuis longtemps, établi leur quartier général : mais, monseigneur, votre excellence (Jeannot prodiguait tous les termes de la flatterie), votre excellence peut leur couper la route, si elle veut s'en rapporter à moi. Qui sait, ajouta-t-il, si monseigneur, avec sa vaillante troupe si bien armée (Jeannot faisait allusion à l'attirail dont les gardes nationaux s'étaient chargés, fusil avec baïonnette, ceinturon garni de longs pistolets, quelques-uns y avaient ajouté les poignards et de petites haches), avec sa vaillante troupe si bien armée, pourrait tomber sur le quartier-général des marrons et mettre fin à leurs déprédations.

Jamais insinuation ne fut mieux accueillie. La Chevalerie vit tout-à-coup sa gloire et sa renommée portées à leur apogée, son imagination en calcula les conséquences et lui offrait en perspective la dictature sur toute la colonie. Il se montra généreux envers Jeannot, lui recommanda un secret absolu, et alla dresser un nouveau plan d'attaque.

Au lieu de se rendre à la plantation Valbrun, toujours d'après les avis du guide, il dirigea sa marche en entrant directement dans les forêts qui ombrageaient les contreforts des montagnes. Les éclaireurs avaient beau lui rapporter qu'on ne trouvait aucune trace des révoltés, que le terrain était de plus en plus embarrassé de broussailles et

de rochers ; il se contentait de sourire et leur répondait :

— Attendez la fin, citoyens, et vous serez étonnés des résultats de notre expédition.

Ces paroles, prononcées d'un air mystérieux et plein d'assurance, suffirent pour remplir d'espoir les gardes nationaux du Cap. Au début de la guerre contre les noirs, les blancs montrèrent tant de légèreté d'esprit, un si profond mépris pour ceux qu'ils voulaient ramener sous le joug ou exterminer, qu'ils commirent faute sur faute, et ne devinrent un peu plus prudents, un peu moins rodomonts, que lorsque des défaites, des massacres sur une grande échelle, et surtout des incendies leur eurent appris que c'était une lutte à mort, et que, si les révoltés étaient moins bien armés, moins disciplinés qu'eux, ils avaient à leur opposer un courage sauvage, indomptable, et l'abri des montagnes et des forêts presque impénétrables.

La troupe avait fait halte sur la lisière des forêts pour y laisser passer la chaleur excessive qui rendait la marche écrasante sous une charge d'armes et de provisions.

Le campement fut entouré de sentinelles, le reste de la troupe se livra aux douceurs alors nécessaires de la sieste. Deux hommes seuls ne s'y livrèrent pas. C'étaient le capitaine général La Chevalerie et le noir Jeannot. Ce dernier, respectueux jusqu'à la plus abjecte soumission, indiquait au blanc de hautes cimes dénudées qu'on pouvait découvrir à travers les éclaircies des rameaux, et lui disait :

— Là-bas, derrière ce haut piton, s'étend une petite plaine qui n'est accessible que de deux côtés : s'ils étaient bien gardés, il serait difficile de les enlever, mais les marrons n'ont jamais été relancés jusque-là et y vivent sans défiance.

Monseigneur a su si bien dérober sa marche, qu'il tombera sur le quartier-général avant que les marrons aient même eu vent de son approche.

— Qui sait, ajouta-t-il en souriant à demi, si monsei-

gneur ne les surprendra pas occupés à faire cuire leurs ignames !

— Mais la distance doit être considérable, objecta La Chevalerie, et les forêts d'un abord difficile.

— C'est ce qui assure le succès à monseigneur. Les forêts ont des sentiers suivis et frayés par les marrons, qui descendent la nuit dans la plaine. Monseigneur profitera de ces sentiers.

C'était ainsi que le rusé Jeannot abusait le crédule et vaniteux commandant général. Les cimes des montagnes qu'il lui indiquait étaient une chaîne âpre, inabordable, et n'avaient aucune plaine où les noirs marrons pussent établir leur quartier-général; enfin il était impossible à des colons, déjà épuisés par la marche, de traverser ces vallées, profondément creusées, embarrassées d'un fouillis d'arbres et d'arbrisseaux, et bordées de forêts aussi inabordables, qu'il fallait franchir pour atteindre les hauts pitons déserts. Jeannot le savait bien, mais il avait son plan, la stupidité de La Chevalerie s'y prêtait à souhait.

Le repos et le sommeil, en ranimant les forces de la troupe, avaient aussi donné plus d'ardeur à leur courage. Chacun désirait brûler au moins une amorce; certes, en partant du Cap, ils n'avaient pas pensé qu'il faudrait deux jours de marche avant de tirer sur les peaux noires. Ce fut donc avec empressement qu'ils reprirent leurs rangs de marche, et qu'ils demandaient à continuer leur expédition. Mais alors le belliqueux La Chevalerie se trouva fort en peine, le guide Jeannot avait disparu; personne ne l'avait vu. Le capitaine La Chevalerie se croyait si sûr de son guide, qu'il affirma qu'il allait reparaître, qu'il savait ou plutôt qu'il devinait la cause de son absence. La halte fut prolongée plusieurs heures; enfin, les yeux de La Chevalerie commencèrent à s'ouvrir, il ne s'avouait qu'intérieurement qu'il avait montré trop de confiance à un misérable nègre; sa vanité en souffrait cruellement, il voulut cacher sa sottise, et dit aux gardes nationaux :

— Citoyens, notre guide sera tombé dans un parti de noirs marrons qui rôdent toujours dans ces contrées; ils l'auront massacré : tenons-nous sur nos gardes.

Presqu'au même instant un petit sifflement passa au-dessus de sa tête, et une balle claqua contre le tronc d'un tamarinier. C'était l'adieu de Jeannot; tous les canons de fusils furent dirigés vers les broussailles au-dessus desquelles s'élevait une petite fumée, et une détonation retentit. Puis les gardes nationaux se précipitèrent presque en désordre vers le point de mire.

Les branches étaient brisées et dispersées sur le sol, mais il n'y avait ni morts ni blessés sur la terre. Seulement on trouva un lambeau de foulard rouge, qui fut reconnu pour celui qui entourait le cou du guide. Il n'y avait plus à se faire illusion; il les avait trompés, trahis. Ce fut plus que de la rage; ils se pressent, gesticulent, crient et accusent La Chevalerie. Il se tira d'affaire assez habilement.

— Citoyens, leur dit-il, ce lambeau de foulard pourrait aussi prouver autre chose qu'une trahison. Remarquez bien qu'il a été déchiré, et que puisqu'il était au cou du guide, c'est qu'on le lui a arraché avec violence. Je maintiens donc mon opinion, et je répète encore que les noirs marrons ont surpris le guide et lui ont fait un mauvais parti.

Un cri s'éleva de derrière le groupe qui entourait La Chevalerie. Tous se retournèrent et virent deux soldats qui tenaient la main tendue vers des rochers assez éloignés.

Un groupe d'une dizaine de noirs s'y était installé, et paraissait regarder tranquillement vers le lieu où se tenait la troupe.

— Silence ! cria La Chevalerie; chargez vos armes, distribuez-vous en trois corps, et en avant.

On obéit avec ardeur à ce commandement. Deux des corps se dissimulèrent le mieux qu'ils purent en marchant sur les flancs, le troisième avança à découvert; quand ils

se rejoignirent sur les rochers, les nègres avaient disparu. On chercha vainement leurs traces. Les uns soutinrent qu'ils avaient gagné l'abri des forêts; d'autres qu'ils avaient dû grimper sur les rochers, ou descendre dans les vallées. La troupe était composée d'environ deux cents hommes; elle fut encore divisée en trois corps, et lancée dans ces trois directions. Laissons deux de ces corps errer, comme des chasseurs désorientés, sur les rochers, en s'ouvrant un passage dans les inextricables amas de troncs, de lianes et d'autres arbustes grimpants. Suivons celui que commande le capitaine général La Chevalerie. Il fut, cette fois, assez avisé pour s'en rapporter à deux soldats de la garnison du Cap, qui prenaient part à cette triste expédition. Ceux-ci firent avancer lentement la troupe, précédée de nombreux éclaireurs, le long de la vallée. Mais elle devint impénétrable, ils suivirent les hautes pentes encore abritées par des arbres, mais plus rares. De gros lézards fuyaient devant eux, grimpaient lestement sur les arbres et les regardaient passer; des volées d'oiseaux s'élevaient des asiles des rameaux, et allaient s'abattre à quelque distance; un animal traversait rapidement une clairière; ils mettaient tous les êtres en émoi, mais l'animal qu'ils cherchaient, l'animal à la peau noire, ne se montrait nulle part. Quoiqu'ils profitassent de l'ombrage des arbres, une chaleur moite, humide, fumait du fond des vallées et les allanguissait; la soif les tourmentait, et les estomacs, comme les sacs aux provisions, se trouvaient vides. Le belliqueux capitaine commençait à comprendre que la guerre dans les mornes n'était pas une partie de plaisir, et que si les noirs se révoltaient sérieusement, il faudrait plus que des fanfaronades pour les soumettre ou les extermier; les leçons de l'expérience profitent aux plus vaniteux mêmes.

Les deux nouveaux guides, plus désireux de se rapprocher des plantations que de chasser des noirs, commencèrent à diriger la marche vers la porte des mornes; mais des obstacles imprévus les forcèrent de suivre le lit

de la vallée durant plusieurs heures. Déjà le disque du soleil avait disparu derrière les hautes côtes des montagnes de l'ouest quand ils atteignirent enfin un espace dénudé, où le rocher n'était couvert que d'une faible végétation. Ils connaissaient si peu les lieux, qu'ils prirent le parti de passer la nuit sur cette espèce de plateau, quoiqu'ils ne fussent qu'à quelques centaines de pas d'un sentier qui conduisait à l'habitation Martel; la fatigue, la faim et l'inquiétude les avaient abattus. Ils s'étendirent en silence sur la terre nue, aspirant les fraîcheurs du soir, et livrés à de tristes réflexions. Leurs regards erraient des rochers aux masses sombres des forêts, quand ils découvrirent une véritable colonne de fumée qui montait lentement dans l'air pur et tranquille du soir.

— Il y a dans le voisinage une plantation, s'écrièrent-ils en se levant avec joie!

— Peut-être une réunion de marrons, fit observer La Chevalerie, qui voulait en trouver à toute force.

— Fût-ce une réunion de diables, dit un des soldats, il faut aller demander le couvert et les vivres.

Aussitôt les voilà en route, ne perdant pas plus de vue la colonne de fumée, que les Hébreux ne perdaient de vue la colonne de feu qui les dirigeait dans le désert.

Cette fumée sortait de la caverne inférieure au-dessus de laquelle madame Martel était réfugiée avec ses enfants et deux nègres. Nina préparait dans la caverne d'entrée le repas du soir, un peu plus tôt que les autres jours. La pauvre négresse ne pouvait pas soupçonner qu'un des ennemis de la famille de son maître était dans le voisinage accompagné d'une nombreuse troupe armée. Leur retraite était si retirée, entourée de tant d'obstacles, et dans une contrée si sauvage, qu'elle avait cru pouvoir négliger les avis de sa maîtresse, qui lui avait commandé de ne faire du feu que lorsque la fumée s'élevait dans les ombres de la nuit.

Alléchés par l'espoir de trouver de la nourriture et un gîte moins désagréable que le plateau de la montagne, les

compagnons de La Chevalerie se portèrent en avant et furent arrêtés par la profonde crevasse qui s'ouvrait entre eux et les rochers au-dessus desquels ils avaient aperçu de la fumée. La faible clarté qui tombait du ciel ne leur permettait de distinguer qu'un abîme sombre. L'ouverture à pic de leur côté rendait la descente impossible. A gauche, la vallée se creusait aussi couverte de ténèbres, et n'offrant rien de rassurant à ceux qui oseraient s'y aventurer la nuit ; quelques-uns tentèrent le passage, mais arrêtés par la masse d'arbrisseaux, par les lianes qui avaient escaladé les rameaux des grands arbres, ils revinrent découragés. On roula quelques pierres dans la crevasse, plusieurs affirmèrent qu'ils avaient entendu le bruit qu'elles avaient rendu en tombant dans l'eau. On remonta le long de la crevasse, et on alla se heurter contre des rochers escarpés. Il fallut se résigner à passer la nuit sur le plateau, ayant pour coucher la terre peu épaisse qui couvrait le rocher, et pour tenture la voûte étincelante du ciel ; ils auraient préféré la vue d'une table copieusement servie à la contemplation de ce magnifique spectacle. Il fallait cependant passer la nuit sur ce plateau, dont la position assez élevée rendait de plus en plus le séjour désagréable. D'abord une brise de mer vint frissonner dans les rameaux et fit entendre un murmure que l'on écoute avec plaisir, sous un bon toit, après le repas du soir et sans inquiétude pour la manière dont va passer le reste de la nuit ; mais ce murmure, loin de charmer les oreilles des gardes nationaux du Cap, devint par degrés un véritable supplice. La brise fraîchit et devint si piquante qu'ils se serrèrent les uns contre les autres pour diminuer l'intensité du froid. Le capitaine général La Chevalerie restait plongé dans un silence qui prouvait ses tristes réflexions. Il était sorti du Cap sûr de la victoire, se flattant d'y être de retour avant l'épuisement de ses provisions de bouche ; sa vanité évoquait des fantômes de renommée ; son imagination les embellissait encore. Tout s'était évanoui et sa seule gloire se bornait à

passer une nuit douloureuse, l'estomac vide, sur un plateau des mornes, comme un nègre marron.

Enfin le jour parut, on se lève, on secoue une froide rosée attachée aux habits, et on interroge du regard les environs. Autour d'un tronc rabougri, une petite corde se trouvait fortement attachée; l'obscurité n'avait pas permis de la découvrir; plusieurs mains la saisissent, l'attirent, et un long et fort câble sortit comme un immense boa d'entre les arbrisseaux du fond de la crevasse, amenant un panier tissu des tiges légères du bambou, et assez large pour contenir un homme. Ils poussèrent un cri de joie, une retraite de noirs marrons était découverte! Ce cri fut probablement le salut de la famille Martel.

— Avez-vous entendu? demanda Hélène aux deux négresses.

— Oui, maîtresse; des hommes ont crié bien fort vers là-haut.

— Parlez bas, les enfants dorment encore; je vais regarder par l'ouverture.

— Non, maîtresse, non; Nina va regarder, la peau noire ne se remarquera pas comme la peau blanche de maîtresse.

En même temps la jeune négresse s'avança à l'entrée de la première caverne. Elle se pencha lentement au dehors, promena ses grands yeux sur la vallée du côté d'où le bruit était arrivé. Le plateau était masqué par des avancements de rochers et par les cimes de quelques arbres, elle ne découvrit rien.

— Avez-vous aperçu quelqu'un, Nina?

— Non, maîtresse, des rochers, des arbres et le ciel : voilà tout.

— Ce sont des marrons qui viennent se réfugier ici, dit la vieille négresse. Je conseille à maîtresse de monter dans l'autre retraite.

— Vous avez raison, Zoé, les enfants pourraient s'éveiller et pleurer. Appliquez l'échelle à l'ouverture.

Tandis que madame Martel montait, la prudente Nina

balayait les cendres du foyer, qu'elle jetait au dehors, et Zoé enlevait tout ce qui pouvait faire soupçonner que la caverne était habitée. Ces précautions prises, les deux négresses montèrent à leur tour, attirèrent à elles l'échelle, et roulèrent la pierre sur l'ouverture. Ce bruit éveilla les enfants.

— Maman, demanda la petite Hélène, papa va-t-il enfin venir nous voir ? Hier soir Eugène me disait qu'il le lui avait promis.

Madame Martel l'embrassa, en lui disant à voix basse :

— Tais-toi, ma fille aimée, je ne voudrais pas qu'Adolphe vînt ici aujourd'hui.

L'enfant la regarda avec un naïf étonnement.

— Et moi, maman, dit Eugène en attirant sa mère sur sa petite couche, ne voulez-vous pas aussi m'embrasser et me parler à l'oreille ?

— Si, mon chéri, je vais t'embrasser et te faire la même recommandation qu'à ta sœur : tais-toi, on entend du bruit aux alentours.

— Ce sont probablement des noirs marrons. Mais les marrons ne nous feront pas de mal, mon père et vous les avez toujours assistés !

— Tu sais, mon cher enfant, qu'il y a des méchants qui veulent nous faire du mal, et que c'est pour les fuir que nous sommes ici.

— Maitresse, vint dire Nina, j'ai entendu du bruit au bas du rocher. Ce sont des blancs.

Hélène jeta sur ses enfants un long regard qui peignait toutes les tranches du cœur d'une mère.

— Taisez-vous, leur dit-elle en les embrassant avec force. Oh ! ne faites pas le moindre bruit !

Elle s'approcha doucement de l'ouverture et écouta.

— C'est de cette masse de rochers que sortait hier soir de la fumée, disait une voix, je la reconnais, elle s'élève comme un mur.

— Voyez donc cette fente, capitaine, dit un autre, je
Martel le Planteur.

parierais que c'est l'ouverture d'une caverne qui recèle une nichée de ces bêtes noires que nous chassons ?

— Impossible, répondit La Chevalerie, cette roche est unie comme une glace, les lézards seuls peuvent s'y accrocher.

— On le pourrait si nous avions une échelle, cherchez dans les fouillis, nous la trouverons peut-être comme le câble.

Tandis qu'ils cherchèrent, Hélène, couchée sur le rocher, écoutait le cœur haletant, elle sentit quelque chose qui pesait sur elle. C'était le petit Eugène qui tenait une pierre à la main, et qui voulait la lancer sur ceux qui étaient au pied du rocher.

— Que vas-tu faire, imprudent ? lui dit-elle à voix basse ; retourne auprès de ta sœur, je te le répète encore. Taisez-vous.

Il retourna d'assez mauvaise grâce auprès d'Hélène, le brave petit garçon voulait se défendre, et s'imaginait qu'une pierre pourrait effrayer les assaillants.

Tous les gardes nationaux ne se trouvaient pas au pied du rocher ; d'autres, ou plus avisés ou plus vivement pressés par la faim, s'étaient répandus aux alentours du plateau, tandis que leurs camarades opéraient lentement la traversée de la crevasse. Ils trouvèrent le sentier, le suivirent rapidement et arrivèrent à un champ planté en cannes à sucre. En couper, les mâcher, pour en sucer le jus aussi doux que nourrissant, fut ce qu'ils firent aussitôt. Une pareille plantation annonçait le voisinage d'une habitation ; elle dépendait de la propriété de monsieur Martel, mais était cependant plus voisine de la plantation Valbrun. Ils venaient de découvrir les toits de cette dernière, au milieu des arbres qui l'environnaient, quand une bande de noirs apparut à deux cents pas devant eux. Leur désordre et le soin qu'ils prirent de se disperser dès qu'ils découvrirent les blancs à leur tour, firent supposer à ces derniers qu'ils venaient de rencontrer un parti de noirs marrons. Ils se hâtèrent de se diriger vers eux, et pour mieux leur im-

poser, ils tirèrent quelques coups de fusils, qui eurent pour conséquence la fuite plus précipitée des noirs. Mais une personne restait sur la place. Ils approchent et reconnaissent un blanc garrotté, dont une balle avait percé la cuisse; ce blanc était le commandeur Moreau, de la plantation Valbrun. Les esclaves de cette plantation, ayant appris ce qui était arrivé aux deux envoyés au Cap pour proposer l'échange de Moreau contre la mise en liberté des noirs arrêtés précédemment, emmenaient Moreau dans les mornes, où ils se réfugiaient, craignant la cruauté des blancs. Ils entraînaient Moreau avec eux.

Des détails que leur donna le blessé, il résultait que, de près de deux cents esclaves, plus de la moitié avait pris la fuite : les autres, sur les conseils de monsieur Martel, avaient mieux aimé courir les risques de subir les mauvais traitements que leur infligerait le planteur Valbrun, que de s'exposer à la vie aventureuse et pleine de dangers qui les attendait parmi les noirs marrons.

On se hâta de faire parvenir ces nouvelles au capitaine La Chevalerie, qui s'obstinait à chercher les moyens de monter dans la grotte. Elles changèrent son plan, et l'espoir de bientôt trouver de la nourriture, d'arrêter ou de fusiller quelques bêtes noires, les fit repasser sur le plateau avec empressement. Ce fut à l'habitation Valbrun qu'ils rejoignirent leurs camarades. Ils y firent main basse sur tout ce qui pouvait satisfaire un violent appétit, mais ce soin n'empêcha pas La Chevalerie de mettre une forte garde autour des esclaves entassés dans la cour. Ils devaient accompagner, dans son projet, les vainqueurs à leur entrée dans la ville du Cap. Il fallait à ce Don Quichotte un triomphe à tout prix, et il voulait le rendre éclatant.

Ce qu'il y eut d'étonnant dans la circonstance, c'est qu'ils ne s'occupèrent pas plus de monsieur Martel que si sa plantation ne se trouvait pas à une faible distance du lieu où ils étaient en force. Mais La Chevalerie était préoccupé de son entrée au Cap, et ses compagnons ne

désiraient pas une continuation d'aventures. La chasse aux noirs offrait trop de fatigues.

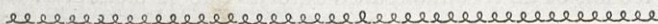
Ce fut un bonheur et pour eux et pour Adolphe Martel, car il est probable qu'il y aurait eu collision, et Adolphe Martel s'était mis en mesure de la soutenir; le nègre Jeannot lui avait fait parvenir des fusils et des munitions, selon sa promesse, et se tenait prêt à le soutenir avec une centaine de noirs marrons bien armés.

Monsieur Martel put remarquer que les fusils n'étaient pas de fabrique espagnole, mais anglaise. De tous temps l'Anglais s'est prêté à secourir les ennemis de la France. Il convoitait la magnifique colonie de Saint-Domingue, et on ne blesserait pas la vérité en affirmant que des agents de cette nation fournissaient des armes aux marrons, tandis qu'ils soufflaient la discorde dans la ville du Cap.

Pour en finir avec cette ridicule campagne, entreprise par les conseils et sous les ordres du prétendu capitaine général La Chevalerie, nous allons décrire en peu de mots son entrée triomphale au Cap.

Les malheureux esclaves, qui méritaient des éloges pour être restés fidèles à leur propriétaire, furent enchaînés deux à deux. Une longue corde s'étendait des premiers aux derniers, et dans cet état on les conduisit à coups de fouet et de crosse de fusils jusqu'en vue du Cap. Là s'arrêtèrent les vainqueurs, pour ordonner leur marche. Des deux côtés du cortège des prisonniers se tenait fièrement une haie de gardes nationaux. La Chevalerie se plaça à l'arrière-garde avec un état-major improvisé, et l'avant-garde, portant Moreau blessé, annonça son approche par une salve de coups de fusils. Quelques coups de canon y répondirent; les portes regorgeaient de la population, qui s'ouvrait pour livrer passage à ces étrangers vainqueurs. C'était pitié de voir ces pauvres noirs, harassés de fatigue et de coups, enchaînés comme des bêtes féroces, presque tous âgés ou infirmes, traînant leurs femmes et leurs enfants après eux, entrer la tête baissée, et passer au milieu de la foule qui les accablait

d'injures et de malédictions. On les jeta dans les prisons, en attendant que les comités populaires instruisissent leur procès (c'était par ostentation, car on ne jugeait pas les noirs, on les mutilait ou on les pendait). Pour comble de ridicule et de vanité bouffonne, le capitaine général La Chevalerie créa, de sa propre autorité, un ordre de chevalerie, et décora ses valeureux compagnons d'un ruban bleu, liseré de blanc. L'anarchie se trouvait alors si complète que nulle autorité ne contesta à La Chevalerie le droit d'instituer un ordre de mérite militaire.



CHAPITRE IV.

Troubles au Cap français. — Retour de madame Martel à la plantation. — Le noir marron. — Jeannot. — La fuite. — Rencontre d'un navire. — Les prisonniers français.

QUINZE jours se sont écoulés depuis les événements racontés dans le chapitre précédent. Quoique les appréhensions de monsieur Martel fussent plus vives que jamais, vu la tournure que prenaient les affaires au Cap et dans le reste de la colonie, il fit cependant revenir sa femme et ses deux enfants à l'habitation. Un séjour déjà trop prolongé dans la caverne avait altéré la santé de la mère et des enfants. Le désordre augmentait d'une manière effroyable, et les esclaves marrons formaient déjà des bandes considérables qui descendaient dans les basses terres, ravageaient et incendiaient les plantations. Une

révolte générale des noirs était imminente. Les blancs semblaient prendre à tâche de la hâter par tous les moyens que leur suggéraient la rage et la vengeance : dans leur stupide imprévoyance, ils s'aliénaient de plus en plus les hommes de couleur, par leur orgueil et par le mépris qu'ils leur témoignaient ; les noirs libres étaient encore plus malmenés ; quant aux esclaves, ils les accablaient plus que jamais de mauvais traitements, les fusillaient ou les pendaient, et les laissaient exposés sur les chemins, pendus aux arbres pour épouvanter les noirs. La division régnait entre eux, déjà si peu nombreux ; chaque blanc un peu influent voulait dominer, s'établissait comme un seigneur féodal, et ne reconnaissait d'autorité que la sienne. Si les faits n'étaient pas historiquement constatés, on refuserait de les croire. Jamais l'orgueil, la vanité, l'ambition stupide ne jetèrent des hommes, qui se prétendaient civilisés, dans un aveuglement si profond, si opiniâtre.

Un danger commun put seul les réunir, mais il était trop tard. Des armes furent fournies aux nègres des mornes par la partie espagnole de l'île, et par des croiseurs anglais qui les débarquaient sur des points déserts des côtes, et encourageaient de leur mieux les nègres dans leur révolte. Le nègre Jeannot, dont nous avons déjà parlé, commençait à se signaler par des expéditions sanglantes, et se montrait féroce et sauvage envers les blancs, sans épargner le sang mêlé (nom des mulâtres de toute nuance) ; la plantation Martel, qui avait été respectée, d'où aucun noir ne s'était encore enfui, servait de texte aux accusations des planteurs réfugiés au Cap. Le danger s'annonçait pour lui de tous côtés, les noirs révoltés ne l'épargneraient pas longtemps, il le prévoyait, et les blancs le puniraient d'avoir su par la douceur et la prévoyance écarter les dangers du côté des mornes. Il n'avait pas abandonné le projet formé antérieurement de se réfugier à Cuba ou en Amérique, mais il craignait la colère de ses anciens esclaves qui, se croyant abrités par lui, se trouveraient abandonnés à la rage des blancs s'il

s'éloignait. Cependant il ne croyait pas possible de les transporter tous avec lui, soit à Cuba, soit sur le continent américain. Le noir raisonne peu, et a l'esprit mobile. Adolphe Martel redoutait surtout les influences du dehors. Il ne s'ouvrit de son projet qu'à ses deux surveillants et à un vieux noir qui avait servi son père, sur la plantation duquel il était né. Déjà, depuis longtemps il avait mis en sûreté son or, son argenterie et ses effets les plus précieux, mais ce qu'il abandonnerait était encore d'une valeur considérable. Il pensait à l'avenir de sa femme et de ses enfants, habitués à une vie opulente, qu'ils ne trouveraient plus sur la terre du refuge. Cependant c'était encore le parti qui lui semblait le meilleur; il le prit donc sérieusement.

Du côté de l'ouest, la plantation Martel touchait à une de ces nombreuses criques qui découpent le rivage de l'île. Monsieur Martel entretenait dans cette crique une petite chaloupe et deux barques de pêche. La chaloupe, qui servait à transporter des denrées dans l'île de Cuba, était pontée et pouvait servir au départ de la famille Martel. Le transport de son chargement ne pouvait pas s'effectuer sans danger, dans l'état où se trouvait l'île; il fallait donc que monsieur Martel employât un certain nombre de noirs. Comment pourrait-il dissimuler son projet? Après bien des hésitations, monsieur Martel résolut de prévenir une dizaine d'autres noirs, qui lui seraient d'ailleurs nécessaires pour la manœuvre.

Tout alla bien les quatre premiers jours, et la famille Martel commençait à espérer qu'elle pourrait enlever tous les effets précieux, et encore une grande quantité de denrées dont elle se débarrasserait avantageusement à Cuba, lorsque des événements imprévus faillirent bouleverser leur plan et anéantir toute la famille. Le terrible Jeannot apparut avec une bande armée, incendia les bâtiments de la plantation Valbrun, et vint se cantonner sur la plantation Martel. Jeannot n'était plus ce noir marron si bienveillant pour Martel. Il avait goûté au sang des blancs, il

se trouvait à la tête d'une bande presque organisée, la tête lui avait tourné et son caractère sanguinaire se dessinait nettement. Ce fut en maître qu'il s'établit chez monsieur Martel, et il ne put ou ne voulut pas empêcher les déprédations et les vols de ses noirs compagnons. Les anciens esclaves de monsieur Martel, débauchés par ce contact effréné, commencèrent à se montrer exigeants, insolents même, et monsieur Martel eut à craindre le pillage de ce qu'il avait transporté dans la chaloupe.

Il passait le jour et la nuit en surveillance, et les rapports qu'il recevait à chaque instant des nègres encore dévoués, n'étaient pas d'une nature très rassurante. Un soir, la cloche d'appel ne réunit qu'une vingtaine de noirs ; où étaient les autres ? C'est la question que se faisait monsieur Martel lorsqu'un envoyé de Jeannot accourut pour le prévenir qu'une troupe très nombreuse, partie du Cap, était à la distance de quelques lieues. Lui, Jeannot, ne voulant point hasarder une bataille contre des soldats bien armés et disciplinés, se réfugiait dans les forêts avec tous les noirs qui redoutaient les vengeances des blancs. Il engageait monsieur Martel à le suivre, lui promettant sa protection.

Le rusé Jeannot comprenait l'influence qu'il acquerrait s'il pouvait obtenir la coopération d'un homme comme Adolphe Martel ; il sentait qu'une fois engagé, monsieur Martel ne pourrait plus reculer, et qu'il aurait à sa disposition un homme plus expérimenté que tous les chefs nègres. Heureusement que Jeannot ne connaissait pas encore les projets de fuite de la famille Martel ; s'il les eût connus, il y aurait certainement mis obstacle ou pillé la chaloupe. Tandis que le fils d'Osée suivait à distance les marrons en retraite pour connaître la direction qu'ils prenaient, Osée, monté sur un vigoureux cheval, allait en reconnaissance du côté du Cap, et monsieur Martel gagnait avec ses serviteurs restés fidèles la vallée qui aboutissait à la crique.

Les trois noirs qui restaient à la garde de la chaloupe,

ancrée à une portée de fusil du rivage, mirent les barques à l'eau sur le signal donné de la rive, prirent la famille Martel et la conduisirent à bord de la chaloupe ; tout ceci se passait aux premières heures de la soirée. Un second voyage des barques au rivage en rapporta le reste des ballots, mais six noirs avaient refusé de s'embarquer avec Osée et son fils. Il était prudent de passer sous une éminence de terre d'où on pouvait cribler la chaloupe, si on voulait s'en emparer ; monsieur Martel se hâta donc de la conduire au-delà, et de ne jeter l'ancre que bien loin de la portée du fusil. Le terrain accidenté ne permettait pas d'amener du canon.

La rive de la droite offrait les mornes qui se prolongeaient en amphithéâtre vers le nord, avec leurs sombres et imposantes forêts. La rive gauche, moins élevée, présentait des échancrures à travers lesquelles on pouvait, dans le lointain, découvrir les massifs d'arbres qui environnaient les bâtiments abandonnés. Quoique la nuit fût claire, on ne distinguait que leur masse noire tranchant sur le plan plus abaissé de la plaine.

C'était avec une profonde tristesse que les regards de la famille Martel se tenaient fixés vers ces lieux, où elle avait passé des jours si paisibles avant les troubles de la colonie. Hélène sentait ses yeux mouillés de larmes, et cherchait à les cacher à son mari et à ses enfants. L'ainé, Auguste Martel, était debout près de son père, à la poupe de la chaloupe, et tenait comme lui les yeux fixés vers leur habitation. Soudain un nuage de noire fumée monta lourdement dans l'azur transparent du ciel ; puis au milieu, çà et là, des étincelles ; puis une gerbe de flamme se dressa, se courba ondoyante comme un panache resplendissant.

Ils laissèrent échapper un cri de douleur : leurs bâtiments étaient livrés aux flammes.

Adolphe Martel s'approcha d'Hélène et lui dit :

— C'est notre habitation qui brûle, chère Hélène ! remercie Dieu de l'avoir quittée à propos, et de nous

trouver à l'abri des vengeances, qu'elles viennent des nègres ou des blancs !

— Ah ! mon ami, dit-elle en serrant ses deux jeunes enfants contre son sein, je frémis en songeant quel sort ils nous réservaient.

Une épouvantable explosion retentit à leurs oreilles, et des charbons ardents, des solives enflammées, des milliers d'étincelles s'élevèrent dans les airs et retombèrent en éparpillant le feu à travers les nuages rouges comme de la fonte en fusion.

Le feu avait atteint un baril de poudre que monsieur Martel n'avait pu enlever, et vomi cette ardente explosion. On n'entendit plus que les lointains échos des voix, et les murmures de l'incendie crépitant au milieu de ces masses de combustibles.

Une brise de terre gonfla les voiles tendues ; la chaloupe glissa légèrement vers la haute mer : les deux barques suivaient dans son sillon phosphorescent ; on eût dit d'une couche de lumière mourante courant sur les lames mollement ondulées.

Monsieur Martel fit monter à bord de la chaloupe les noirs des barques, et réunissant sur le petit pont tous ceux qui l'avaient suivi, il leur dit :

« Mes amis, je m'éloigne de cette terre où ma famille et moi ne pouvons plus attendre des jours paisibles : mon habitation est livrée aux flammes, mes récoltes ravagées ou incendiées ; cependant, vous le savez, ni moi ni aucun des miens n'avons cherché à nuire à qui que ce soit ! de tous les serviteurs noirs affranchis par moi, vous êtes les seuls qui ne m'avez pas abandonné, mais, je vous le répète encore, vous êtes libres ; je ne veux pas vous associer malgré vous au sort que le ciel nous réserve. Que ceux qui regrettent cette terre de Saint-Domingue profitent des barques pour retourner au rivage, je ne me plaindrai point, pas un reproche ne sortira de ma bouche. Choisissez, ajouta-t-il, ou de me suivre, ou de monter dans ces barques. »

— Pas les barques! pas les barques! maître. Non, non, la chaloupe avec vous, avec bonne maîtresse, avec bons petits blancs, crièrent-ils tout d'une voix en se jetant aux genoux de monsieur Martel.

Celui-ci, ému, leur dit :

— Relevez-vous, amis; vous vous associez volontairement au sort de ma famille; une terre paisible, que les passions effrénées des blancs ne tourmentent point, nous attend, Dieu vous y bénira car vous êtes bons et reconnaissants. Tendez toutes les voiles, et hissez les deux barques à bord.

Ce fut avec empressement que ces ordres furent exécutés, et quand les premiers rayons du soleil glissèrent obliquement sur la mer, l'île de Saint-Domingue disparaissait à l'orient comme enveloppée d'un voile funèbre.

Quand la mer enfermée entre les grandes Antilles n'est pas bouleversée par ces subits et impétueux ouragans, trop fréquents entre les côtes orientales de l'Amérique et la ceinture d'îles dont Cuba et Saint-Domingue sont regardées comme les reines, cette mer est si calme, si unie, que les navigateurs l'ont surnommée la mer des Dames.

La chaloupe glissait sur ces lames transparentes que les grands oiseaux des mers touchaient légèrement du bout de leurs ailes, en s'abattant pour saisir la proie imprudente qui nageait à la surface sous les chauds rayons du soleil; aucune voile ne blanchissait à l'horizon lumineux, et la famille Martel croyait pouvoir se livrer à la sécurité et se reposer de la tension de leurs nerfs depuis tant de jours agités par les appréhensions et les terreurs d'un imprévu chargé de menaces.

Hélène donnait ses soins maternels à ses deux jeunes enfants; Adolphe Martel et son fils aîné se tenaient à l'arrière, tout près du vieil Abraham, à qui la barre du gouvernail était confiée; les autres noirs, ou étendus sur le pont, ou hissés le long des petits mâts, se livraient à cette molle indolence si douce sous un ciel ardent et si agréable quand les regards se promènent sur l'étendue d'une mer

paisible, dont le passage des poissons, le vol rapide des brillantes frégates rident seuls la surface.

— Père, dit Auguste Martel, est-ce un oiseau dont je vois les grandes ailes, là-bas, dans le point de la mer où nous allons chercher Cuba ?

Monsieur Martel prit une longue-vue et la dirigea vers le point indiqué par son fils. Après avoir examiné quelque temps, il dit :

— C'est un navire ; ses mâts sont élevés, les voiles toutes dehors : il nous a découverts. Abraham, serrez à vous la barre du gouvernail, la brise souffle d'est-quart-d'est. Il vaut mieux nous déranger de notre route que de faire mauvaise rencontre.

En parlant ainsi, il prit la longue-vue et examina avec une profonde attention le navire, dont les proportions grossissantes prouvaient qu'il venait sur eux.

— Osée, cria Adolphe Martel, diminuez la haute voile, nous avons un navire en vue.

A cette époque la mer des Antilles et l'Atlantique étaient souvent sillonnées par des corsaires français et anglais. Monsieur Martel les redoutait également.

Le navire avançait assez rapidement quoiqu'il eût une brise debout. Il venait sur eux, le doute n'était plus permis.

— Il faut éviter cette rencontre, c'est un navire de guerre anglais, cria monsieur Martel d'une voix ferme quoique émue. Il faut l'éviter à tout prix.

Osée, après avoir examiné le navire, dit à son tour :

— Oui, maître, c'est un navire bien armé ; il est certainement anglais, mais je ne crois pas qu'il vienne sur nous.

— Qui vous le fait penser, Osée ?

Voyez, maître, il présente le flanc, il change de route.

L'observation du noir était juste. Bientôt le navire, tournant sur lui-même, leur permit de compter douze sabords : il se jetait dans le lit du vent.

Monsieur Martel était trop peu familiarisé avec les manœuvres de la marine pour comprendre cette manœuvre, mais il s'en réjouit, car il écartait le navire de sa route directe, et lui faisait espérer qu'ils n'avaient pas été remarqués. Mais aussitôt ses craintes revinrent : deux autres voiles furent signalées. Ce navire faisait-il partie d'une flottille, ou prenait-il chasse devant les deux autres qui avançaient rapidement ?

— Carguez toutes les voiles, cria-t-il, carguez-les vite, mes amis.

Précaution inutile ! un des deux nouveaux navires porta droit sur la chaloupe, ils avaient été vus, un pavillon blanc se déroulait dans l'azur du ciel. Le navire était français, on ne pouvait l'éviter. Monsieur Martel fit mettre toutes voiles dehors et continuer la route. Déjà le navire n'était plus qu'à un demi-mille, il fit tirer un coup de canon et avançait toujours ; c'était un fort brick fin voilier. Monsieur Martel prit le sage parti de mettre en panne et d'attendre la chaloupe qu'il voyait descendre à la mer.

Elle fut bientôt à portée de la voix, un jeune officier la commandait ; l'empressement qu'il mit à faire jouer le porte-voix prouva à monsieur Martel que la vivacité n'était pas injustement reprochée aux Français.

— Holà ! de la chaloupe ; qui êtes-vous, où allez-vous ?

Il approchait et se trouva bientôt bord à bord. Sans plus d'hésitation le jeune officier sauta dans la chaloupe, et se trouvant en présence d'un homme d'un aspect respectable, entouré d'une dame et de deux enfants, il ôta son chapeau avec une exquise politesse, et répéta ses questions d'un ton moins impérieux que la première fois.

Dès qu'il connut la position de monsieur Martel, son visage s'attrista. Le nom de Saint-Domingue avait produit cet effet subit.

Il écouta avec attention tous les détails que lui donna monsieur Martel ; quand il releva la tête son front était soucieux.

— Monsieur, dit-il, lorsque nous quittâmes la France pour venir croiser dans ces mers, nous escortions un convoi en destination pour Saint-Domingue; notre escadre combattit une escadre anglaise, qu'elle mit en fuite, et c'est à la poursuite de deux ou trois de ses navires que nous avons été détachés. Le convoi doit être rendu au Cap français, mais comment va-t-il y être reçu? Nous savions bien que la colonie était agitée; les délégués des planteurs blancs, des hommes de couleur et des noirs libres faisaient assez parler d'eux à l'assemblée nationale, mais nous étions loin de soupçonner que le mal fût aussi grand dans la colonie, dont on avait rappelé et changé les autorités. Le convoi et le vaisseau de guerre qui a dû l'accompagner jusqu'au Cap n'ont point assez de forces pour se faire obéir, dans l'état où sont les partis à Saint-Domingue. Mon commandant va éprouver de bien vives inquiétudes, il est allié à la famille Barbé-Marbois qui habite cette île. Mais il faut que je vous quitte, j'entends le canon du rappel. Prenez garde au corsaire anglais que nous chassons, c'est un véritable forban, et il n'est pas seul.

Il sauta dans sa chaloupe, les rames battirent la mer en cadence et bientôt la frégate fut accostée par la chaloupe, et hissée à bord.

Sans perdre de temps, monsieur Martel se dirigea vers Cuba; il espérait que les vaisseaux français éloigneraient les croiseurs ennemis.

Déjà les deux vaisseaux disparaissaient dans l'horizon, quand il crut distinguer des nuages légers de fumée s'élevant entre les eaux et le ciel; puis, en prêtant une oreille attentive, il crut entendre les roulements lointains du canon. Les Français avaient donc, selon sa supposition, atteint le navire anglais, et le combat était engagé. Du haut du mât le jeune Osée cria qu'il distinguait des colonnes de flammes sur deux points assez éloignés l'un de l'autre. Monsieur Martel pensa que le navire anglais, qui avait pris chasse, avait rencontré d'autres vaisseaux

de sa nation, et qu'au lieu de refuser le combat il était venu le provoquer. Il connaissait les Anglais et ne douta point qu'ils étaient alors supérieurs en forces.

Si les Français avaient le dessous, sa position devenait d'autant plus critique que le jeune officier français l'avait prévenu qu'ils chassaient plusieurs vaisseaux ennemis.

Il fit ajouter deux voiles basses, l'une à l'avant et l'autre à l'arrière; on se servit aussi des rames, et quoique la chaloupe fût lourdement chargée, elle marchait rapidement, en s'éloignant du point où la lutte avait lieu, sans trop dévier de la route de Cuba; c'était du moins l'opinion de monsieur Martel.

Jusqu'alors le temps s'était montré favorable; le vent, quoique faible, soufflait d'arrière; tout concourait à calmer leurs inquiétudes, quand la chaloupe toucha rudement sur un rocher à fleur d'eau; la mer était trop calme pour qu'un bouillonnement les eût avertis de son approche.

Plusieurs fois monsieur Martel avait fait la traversée de Cuba à Saint-Domingue, mais il ne s'était jamais écarté de la route suivie, il n'est donc pas étonnant qu'il ne connût point cet écueil, cependant indiqué sur la carte de cette mer. Une petite voie d'eau se déclara; le jeune Osée plongea à plusieurs reprises et reconnut qu'elle n'était pas dangereuse. On parvint à la boucher, et lorsque l'eau fut épuisée on se disposait à reprendre la route; mais des brisants s'offraient de tous côtés, et la chaloupe, trop chargée, prenait un grand tirant d'eau. Les noirs mirent les barques à la mer et cherchèrent un chenal; déchargée de leur poids et de celui des deux barques, la chaloupe enfonça moins et put gagner une eau profonde. Ils aperçurent une terre à environ trois milles de distance; cette découverte fit connaître à monsieur Martel qu'il s'était beaucoup éloigné de sa route et lui inspira des inquiétudes d'autant plus vives que la journée était fort avancée, et qu'il allait se trouver, durant la nuit, dans une partie inconnue de cette mer. Il fit donc porter directement sur la terre qu'il avait en vue. C'était un îlot plutôt qu'une île;

les abords en paraissaient difficiles. Une barque chercha un mouillage et le trouva entre deux avancements de terre, offrant un bon abri pour un aussi faible bâtiment que leur chaloupe.

On descendit à terre, les deux jeunes enfants commençaient à éprouver des atteintes du mal de mer, mal qu'il faut attribuer aux mouvements de tangage, d'autant plus sensibles que la chaloupe était fort chargée.

On enleva les deux grandes voiles pour faire des tentes, et les deux petits mâts, dépouillés de voilure, se dessinaient dans la perspective comme des troncs d'arbres dépouillés de feuilles et de rameaux. Monsieur Martel ne pensait pas que cette circonstance sauverait sa famille.

Ainsi que nous venons de le dire, c'était sur un îlot que la chaloupe était amarrée. Comme dans tous les pays que le soleil féconde, quand ses rayons trouvent un sol humecté par les rosées de la nuit, la terre était couverte d'arbres et de verdure. Ce petit espace de terrain avait si peu d'étendue, qu'on ne l'avait pas jugé digne d'être habité. Monsieur Martel le parcourut en peu de temps et s'assura qu'il était désert.

Un faible filet d'eau douce se perdait dans une toute petite vallée tapissée d'un gazon luxuriant ; elle débouchait à l'entrée de l'échancrure où la chaloupe trouvait un assez bon mouillage. Ce fut sous les arbres de cette vallée qu'on établit deux tentes pour y passer la nuit, et quelques jours de plus si l'incommodité des enfants l'exigeait.

Monsieur Martel consulta sa carte marine et finit par y trouver l'indication de brisants à fleur d'eau, dans le voisinage d'un îlot encore sans nom ; il reconnut qu'il avait dévié vers l'ouest-nord-ouest, d'une distance considérable. Il attribuait cette erreur aux rencontres des navires suspects, tandis qu'elle provenait d'un courant qui l'avait insensiblement jeté hors de sa route. Ne sachant pas positivement à quelle distance il se trouvait de Cuba, il voulut, avant de reprendre la mer, visiter la voie d'eau et le corps entier de la chaloupe. On se mit à

l'œuvre pour la délester et la tourner sur le côté. Ce travail demanda une partie de la nuit. Le jour on reconnut que l'avarie était plus considérable qu'on l'avait pensé, et on se mit en devoir de la réparer.

Dans ces contrées intertropicales, le travail fatigant n'est guère possible durant la chaleur du jour, et c'est pendant ces heures ardentes qu'on se livre au sommeil. Tous les noirs, les uns étendus à l'ombre des arbres, les autres sous la tente, dormaient de ce sommeil sans inquiétude que Dieu semble avoir donné pour consolation aux esclaves ; monsieur Martel et son fils veillaient seuls, sans croire leur surveillance nécessaire.

— Père, dit Auguste, voilà de magnifiques poissons, savez-vous où l'on a mis les instruments de pêche ? Abraham ne peut pas les avoir oubliés.

— Nous allons le savoir, mon ami, répondit monsieur Martel, qui éprouvait la même tentation que son fils, si tu veux éveiller Abraham. Celui-ci dormait sous la tente à quelques pas de la crique.

Dès que le jeune homme eut éveillé le noir, il alla chercher, au milieu du chargement de la chaloupe, les instruments dont il savait si bien se servir dans la crique de la plantation de Saint-Domingue, et revint mettre la plus petite barque à flot. Tout en pêchant, ils sortirent de l'échancrure et doublèrent une des éminences de rochers ; alors monsieur Martel découvrit vers le nord un grand navire qui lui parut dans un triste état, le mât de beaupré y manquait, les agrès des autres pendaient en lambeaux, pas une voile n'était entière. Il marchait lourdement et se dirigeait vers l'îlot. En examinant avec plus d'attention, ils crurent voir que ce navire était toué par deux chaloupes ; tout alarmait monsieur Martel ; ils portèrent à la rive, y cachèrent leur barque, et lorsque monsieur Martel fut muni de sa longue-vue, il acquit la certitude que le navire était enfoncé jusqu'à la batterie haute, que l'on jetait des corps lourds à la mer, et que les deux

chaloupes étaient remplies de matelots et de soldats occupés au touage.

— C'est sans doute, dit-il, un des vaisseaux qui ont pris part au combat d'hier. Il va couler s'il n'arrive pas promptement à la côte, et s'il n'y trouve pas un mouillage. Mais est-il anglais ou français? Dieu veuille qu'il trouve ce qu'il cherche dans la partie nord de cet îlot!

Il envoya Abraham éveiller ses compagnons et faire défense d'allumer du feu; pendant ce temps-là il se rendit sur le point le plus élevé de l'îlot et observa tous les mouvements des barques et du navire; à un quart de mille, le navire s'arrêta immobile, soit qu'il fût pris entre des rochers, soit qu'il eût touché le fond. Ce qui lui prouva que les gens de ce navire jugeaient impossible de le touer plus près de la rive, c'est que les barques s'y dirigèrent, y déposèrent une partie de leur monde et retournèrent au vaisseau, d'où elles revinrent chargées de monde, qu'elles déposèrent sur la rive. Monsieur Martel crut qu'il y avait beaucoup de blessés.

En outre il reconnut l'uniforme des soldats de marine anglais; ces hommes, dont il n'évalua pas le nombre à moins de soixante, allaient se répandre sur le petit îlot, découvrir sa retraite, et certainement le dépouiller et prendre les noirs comme esclaves de bonne prise.

A quoi ne devait-il pas s'attendre pour sa famille et pour lui de la part des Anglais! Il n'y avait pas de temps à perdre, il fallait s'éloigner de ce dangereux voisinage sans être découvert, car il craignait la poursuite des deux chaloupes anglaises; quand il fut de retour à la crique, il fit hâter la réparation de la voie d'eau, et opérer l'amarrément des bagages. Tout se fit avec une étonnante promptitude, monsieur Martel avait stimulé ses noirs en leur communiquant ses craintes.

La conduite des Anglais dans les îles ne leur a pas fait d'amis, tant s'en faut.

Les Anglais étaient encore occupés à transporter à terre tout ce qu'ils pouvaient enlever du navire, qu'ils s'atten-

daient à chaque instant à voir sombrer, quand les préparatifs du départ de la chaloupe Martel se trouvèrent achevés. Auguste et le fils d'Osée se trouvaient toujours en observation sur la petite éminence, d'où monsieur Martel était revenu en hâte; le soleil avait disparu à l'horizon, et les demi-ténèbres de ces contrées commençaient à s'étendre sur la mer. C'était l'heure fixée pour le départ, mais les deux jeunes gens ne revenaient point; l'inquiétude d'Hélène devint si vive qu'elle supplia monsieur Martel d'aller lui-même à la recherche de son fils. Il partit avec quelques noirs bien armés; mais il avait eu la précaution d'embarquer sa famille, d'éloigner la chaloupe de la rive, où un noir resta dans une barque pour les attendre.

L'éminence était déserte; à un mille environ, le rivage brillait de plusieurs feux. Ils se répandirent aux environs de l'éminence, espérant y trouver les deux jeunes gens, qui se seraient avancés étourdiment pour mieux observer les Anglais. Leurs recherches furent inutiles.

— Il faut, dit Martel avec désespoir, que je retrouve mon fils mort ou en vie.

— Maître, laissez-moi aller voir, dit un de ses compagnons. La peau noire se voit moins la nuit que la peau blanche; il partit.

Les inquiétudes qui torturaient monsieur Martel ne lui permirent pas d'attendre son retour, il s'avança aussi vers le point où il voyait briller les feux des Anglais; les herbes étaient hautes, les arbres nombreux. A chaque instant il perdait de vue la lueur des brasiers; enfin en sortant d'un massif d'arbres il aperçut une ombre qui paraissait tantôt au dehors du sol, tantôt semblait s'y enfoncer. Il ne douta pas que ce ne fût son éclaireur. Un de ses compagnons fit entendre un sifflement doux dont les noirs se servaient pour signal sur sa plantation. Un autre sifflement, mais infiniment plus faible, y répondit, et presque au même instant deux ombres se dressèrent à peu de distance vers

la gauche. Cette apparition remplit monsieur Martel de joie, car il reconnut son fils et celui d'Osée.

— Ah ! malheureux enfant, dit monsieur Martel en le serrant dans ses bras, hâte-toi de retourner auprès de ta mère, de calmer, par ta présence, ses poignantes inquiétudes !

— Père, dépêchez-lui quelqu'un pour la rassurer, il faut que je reste ici, vous arrivez fort à propos.

Alors il lui raconta rapidement que sous la tente la plus voisine se trouvaient des prisonniers français.

— Il n'y a qu'une sentinelle ; baissez-vous, regardez sous ces rameaux, vous la verrez se promener entre nous et le feu qui s'éteint. Nous voulons les délivrer, mais nous avons vu quelqu'un rôder auprès de ces buissons.

— C'est un des nôtres, dit un noir, j'ai reconnu son sifflement.

Le jeune Martel dit alors : S'il en est ainsi nous allons facilement délivrer les prisonniers. Les Anglais savent sans doute que cet îlot n'est pas habité, car ils n'ont mis de garde qu'auprès de la tente des prisonniers ; le petit Osée a été rôder autour des autres tentes, il dit que tout le monde dort. Voyez d'ailleurs, tous les feux s'éteignent !

Le plan de monsieur Martel fut aussitôt dressé : il avait huit hommes avec lui, quatre firent un circuit en se traînant sur le ventre, et allèrent se poster entre les autres tentes et celle où se trouvaient les prisonniers. Le jeune Osée rampa de son côté jusqu'auprès du soldat en faction, tandis que monsieur Martel, son fils et les trois autres noirs s'avançaient sans bruit à l'abri de la tente. On entendit un bruit sourd, tout-à-coup, puis une lutte et un râlement. Le jeune Osée tenait la sentinelle à la gorge, les quatre autres noirs les entouraient, bâillonnaient l'Anglais et l'emportaient dans un massif voisin.

Déjà monsieur Martel et ses compagnons avaient pénétré sous la tente.

— Etes-vous des prisonniers français? demanda-t-il à voix basse.

— Oui, lui fut-il répondu; mais qui êtes-vous?

— Suivez-moi, et vous serez délivrés.

— Nous sommes garrottés et attachés à des pieux, comme des chevaux.

Les cordes furent coupées et les prisonniers, au nombre de sept, voulurent suivre leurs libérateurs, mais leurs jambes étaient si engourdies qu'il fallut les emporter.

Monsieur Martel trouva le fils d'Osée et ses compagnons qui sortaient du massif à l'instant où il allait y pénétrer.

— Qu'avez-vous fait du prisonnier? demanda-t-il aussitôt; vous ne l'avez pas tué?

— Non, maître; il est mort de frayeur, nous avons été obligés de l'attacher à un arbre.

— Aidez à transporter ces hommes, leur dit-il, et hâtons-nous de gagner la chaloupe.

— Maître, dit alors le premier noir envoyé en éclaireur, j'ai vu les deux chaloupes sur le rivage. J'ai cru que si les Anglais n'avaient plus de rames, il leur faudrait du temps avant de nous poursuivre. Je les ai jetés à la mer, qui se retire, et ai endommagé ce qui leur sert de gouvernail.

— C'est bien, mon ami, mais que portez-vous sur l'épaule?

— Maître, cette sacoche était sur mon chemin, je l'ai ramassée; elle est bien lourde.

C'était un sac d'argent que le noir avait trouvé en inspectant les débris épars sur le rivage, il le jugeait de bonne prise.

Il pouvait être entre dix et onze heures de la nuit quand ils se trouvèrent tous installés dans la chaloupe. Des sept prisonniers délivrés, cinq étaient blessés, au nombre desquels se trouvait le jeune officier qui deux jours auparavant avait abordé leur chaloupe.

— Ah! ah! s'écria-t-il presque avec gaité, je suis heureux d'être tiré d'entre les mains de ces chiens d'Anglais, mais plus encore de l'être par vous. Soyez sans inquiétude

de leur côté, ils ne peuvent pas vous poursuivre, deux frégates et un autre petit bâtiment ont coulé notre brick, après plus de deux heures de combat, et n'y ont gagné que sept hommes qu'ils ont recueillis pour toute épave ; mais leurs frégates ne sillonneront plus la mer ; celle qui agonise là-bas est la moins malheureuse, l'autre a coulé. Je crois que le commandant de la frégate française a fort maltraité trois autres vaisseaux anglais et qu'il leur a échappé.

Il entra alors en de plus amples détails et raconta qu'après leur entrevue, les deux navires français s'étaient mis en quête du navire anglais qu'ils avaient perdu de vue.

— Ce ne fut que fort tard, dit-il, que nous le découvrîmes, arrivant sur nous à toutes voiles, mais il n'était plus seul. Nous tombions dans une escadre de six vaisseaux de guerre, et de plusieurs bâtiments de transport. La partie n'était pas égale. Les signaux de la frégate nous donnaient l'ordre d'éviter le combat. Ce fut inutile : les ennemis avaient le vent pour eux et deux frégates excellentes voilières. Nous acceptâmes le combat. Tandis que notre frégate répondait vigoureusement aux feux de trois vaisseaux anglais, je fus attaqué par deux autres frégates, dont une me lâcha sa bordée et courut ensuite à l'autre combat. Celle qui restait avait soixante canons, et notre brave petit brick n'en avait que seize. Nous approchâmes pour l'abordage et ne lâchâmes nos bordées que lorsque nous étions presque sous sa hanche. Tout boulet porta ; mais il nous fut impossible de sauter sur l'Anglais. Tandis qu'il virait de bord pour nous écraser de la bordée de babord, une seconde décharge du brick le cribla à fleur d'eau. Il s'éloigna, et aussitôt l'autre frégate fondit sur nous, lâcha bordée sur bordée, rasa complètement le brick, mais aucun coup n'avait endommagé la coque. Presque tous nos hommes étaient tués ou blessés. Une balle étendit le commandant anglais sur son banc ; nos blessés servirent les pièces sans songer à leurs blessures ;

nous étions si près et si bas, que nos boulets percèrent aussi la coque de cette seconde frégate. Nous pûmes un instant espérer qu'elle allait s'éloigner, mais elle ne fit ce mouvement rétrograde que pour boucher les voies d'eau, revint sur nous qui étions complètement désespérés, et nous envoya une bordée de sa basse batterie. Que vous dirai-je, notre pauvre brick fit eau, et coula en faisant feu. Les Anglais nous repêchèrent au milieu des débris flottants, et nous jetèrent sous le pont ; l'eau les gagnait, nous entendions toujours les grondements du canon. Je distinguais parfaitement les bordées françaises. Elles se répétaient avec plus de vigueur et plus d'ensemble. Le mouvement que j'entendis sur la frégate me fit supposer qu'elle s'efforçait de s'éloigner. Deux vaisseaux anglais avaient été coulés bas.

Je crois que la frégate française leur a échappé, et que les ennemis ont été trop maltraités pour la poursuivre.

Le vaisseau où nous étions prisonniers faisait eau de tous côtés, les pompes étaient impuissantes à l'épuiser : nous avons passé la nuit dans des tranes continuelles, tous les canons ont été jetés à la mer, et les Anglais, qui avaient découvert l'îlot, s'y sont fait touer pour sauver au moins l'équipage et des sommes considérables dont le navire était chargé, car cette frégate était plutôt montée par des pirates que par des croiseurs anglais.

Tandis qu'il faisait ce récit, madame Martel pensait de son mieux les blessés, dont les Anglais ne s'étaient nullement occupés : le jeune officier avait reçu une blessure à la tête et une autre au bras gauche ; Osée, qui sur la plantation faisait souvent l'office du médecin et du chirurgien, assura que ces deux blessures n'offraient aucune gravité, et alla porter son aide à madame Martel.

La chaloupe, déjà fortement chargée, tirait plus d'eau et avançait lentement, le nombre des embarqués se trouvait augmenté de sept hommes, il n'y avait point de vent. Le jeune Français assura que si l'on pouvait avancer en mer, faire descendre une partie des hommes dans les barques

et ramer vigoureusement, on aurait l'île de Cuba en vue avant la nuit. Plus expérimenté que monsieur Martel, il reconnut que la chaloupe avait été portée hors de sa route par un des bras du courant du golfe Stream, et fit aussitôt changer de direction. Ils avaient encore en vue l'îlot, la masse immobile du bâtiment anglais, qui se montrait comme un point noir au nord de l'îlot. Avec sa lunette, monsieur Martel crut distinguer des Anglais sur une des éminences qui formaient la petite crique où ils s'étaient réfugiés.

— Voyez, Monsieur, dit-il au jeune officier, nous sommes heureux de ne pas avoir retardé notre départ ; il lui présenta la lunette.

— Sa fidélité nous eût perdu, dit celui-ci en rendant la lunette. Pauvre Mylord, c'est lui qui a conduit les Anglais sur ce point. Il reste, lui, avec nos ennemis. Il parlait de son chien, qui s'était sauvé avec lui, lors de la perte du brick, et dont les Anglais s'étaient emparés. Il croyait que c'était son chien qui les avait conduits à la crique, où il s'était embarqué.

Remarquant l'inquiétude de monsieur Martel, il lui dit :

— Oh ! ne craignez pas qu'ils nous envoient leurs chaloupes ; ils ont trop à faire là-bas. Leur vaisseau tient bon, mais ils ne pourront le mettre à flot, leur grande occupation va être d'en enlever tout ce qu'ils pourront, ensuite ils enverront une chaloupe à la plus proche colonie anglaise pour en obtenir du secours.

Par bonheur, un bon vent du nord vint à souffler, la chaloupe soulagée des hommes passés sur les barques avançait, et l'on s'attendait à découvrir les cimes des montagnes de Cuba avant la fin du jour. Cet espoir fut réalisé beaucoup plus tôt ; un noir cria d'une voix éclatante :

— Terre ! terre ! voici la terre, maître !...

Tous les yeux se dirigèrent vers le sud-sud-ouest, et purent distinguer, entre le ciel et la mer, comme de longs nuages tachetés. C'était Cuba ; on reprit les rames avec plus d'ardeur : chacun y employait toutes ses forces. Là-

bas s'élevait la terre du refuge, du repos, le terme d'un voyage qui, quoique court, n'avait pas manqué d'accidents périlleux.

— Ne nous livrons point trop à la joie, dit le jeune officier français, les événements qui se passaient en Europe, lors de notre départ, pourraient bien y avoir interrompu les bonnes relations avec l'Espagne, et nous préparer un accueil peu amical. Je connais l'orgueil espagnol et leur esprit peu hospitalier. Qui sait si l'esprit de révolte qui agite les noirs de Haïti ne s'est pas communiqué à la partie espagnole de l'île qui a des révolutions fréquentes avec Cuba?

Plus ils approchaient de l'île, plus les terres semblaient sortir des eaux, et des voiles nombreuses s'épalaient sur la mer. Ils virent bientôt un navire porter sur eux; c'était un gros schooner qui étalait pavillon espagnol.

— Faites rentrer les barques, Monsieur, dit le jeune officier, elles ne contiennent que des nègres. Les dons espagnols pourraient faire fi de nous. Mettez-vous en apparence avec tout ce que vous'avez de blancs; faites surtout en sorte qu'ils voient madame Martel et ses enfants. Leurs lunettes sont braquées sur la chaloupe, je n'en doute point.

Cette précaution fut prise trop tard; les Espagnols, ainsi qu'ils l'apprirent ensuite, voyant une grande chaloupe précédée de deux petites barques chargées de nègres, crurent que c'étaient des révoltés échappés d'Haïti: ils avaient pris le parti de s'en emparer et de les conduire au gouverneur de la Havane. Ce fut donc d'un air aussi arrogant que menaçant qu'ils poussèrent leur navire sur la chaloupe; monsieur Martel descendit dans une barque avec son fils et se rendit à bord de l'espagnol. La civilité de cette nation n'est pas commune chez les autorités des colonies, encore moins chez les subalternes, comme le capitaine de ce navire côtier. Il reçut d'un air hautain et majestueux la salutation de monsieur Martel, l'écoula

sans sourciller et se contenta de lui commander de faire suivre sa chaloupe et de rester sur son bord.

Monsieur Martel était d'une nature énergique quoique réservée. Il lui demanda en quelle qualité il comptait les traiter, et si l'Espagne était en guerre avec la France.

Le grossier personnage ne daigna lui répondre que ces mots :

— J'ai dit, obéissez.

— Vous n'avez aucun droit de me donner des ordres, dit vivement monsieur Martel, je viens chercher un refuge dans l'île de Cuba, et les hommes policés ne me le refuseront jamais.

Peut-être que cette réponse eût eu des suites, si un homme, qui remplissait des fonctions à bord de l'Espagnol, ne se fût penché à l'oreille du capitaine et ne lui eût dit rapidement quelques mots. Ce dernier, toisant monsieur Martel des pieds à la tête, resta muet un instant, puis enfin lui demanda son nom et s'il connaissait quelqu'un à la Havane de qui il pût se recommander.

— Mon nom est Adolphe Martel, j'ai eu des relations, encore l'année dernière, avec don Joachim Arrojo, qui habite la Havane.

— Retournez sur votre coque de noix, dit le grossier Espagnol, vous suivrez mon navire jusqu'à l'entrée de la passe, où vous attendrez les ordres du gouverneur. Que pas un seul de vos esclaves noirs ne s'avise auparavant de sauter à terre.

Quand monsieur Martel, de retour sur sa chaloupe, raconta au jeune Français, qui se nommait le chevalier Dumirail, la réception de l'Espagnol, le chevalier lui dit :

— Attendons-nous à des formalités sans fin. Heureusement que vous avez une connaissance à la Havane : faites-lui parvenir un mot, il peut nous épargner bien des ennuis.

Le capitaine espagnol refusa de se charger du billet, en disant :

— Adressez-vous à un de mes mousses.

Alors l'employé, qui lui avait déjà parlé à l'oreille, le laissa s'éloigner, et, à l'instant où monsieur Martel allait descendre dans sa barque, il lui dit :

— Señor Martel, je me charge de votre missive.

Ce fut quelques instants avant le coucher du soleil, que le navire garde-côtes entra dans l'étroite ouverture du port de la Havane, suivi, à deux encâblures, par la chaloupe; il fit donner l'ordre d'ancrer sous les canons des forts, et s'avança seul dans la rade. Une véritable forêt de mâts de toute hauteur s'élevait dans cette magnifique rade, qui pourrait contenir jusqu'à mille vaisseaux; déjà un grand nombre de fanaux brillaient, à travers les mâts et les cordages, et présentaient un spectacle assez attrayant pour captiver l'attention de madame Martel, que les derniers événements et la perte de leur plantation avaient profondément abattu.

Monsieur Dumirail choisit lui-même le lieu de l'ancrage, s'assura que la petite ancre avait bien pris, puis se rendit sur le pont, où se tenait la famille Martel.

— J'ai, leur dit-il, fait plusieurs relâches dans ce port. C'est le meilleur de l'Amérique; les fortifications sont telles que si elles étaient défendues par des Français, elles seraient imprenables et braveraient toutes les flottes de l'Europe et de l'Amérique. La ville est fort peuplée; en y comprenant les faubourgs, sa population peut s'élever à environ cent quarante-cinq à cent cinquante mille âmes, mais son intérieur est triste, ses rues étroites et tortueuses; elle a peu de monuments remarquables, bien qu'elle soit la capitale de toute l'île; elle est la résidence du gouverneur, capitaine général, d'un évêque; chef-lieu du département occidental, elle possède un arsenal de marine. Sa cathédrale, qui renferme les cendres de Christophe Colomb, est le monument le plus remarquable. Le palais du gouverneur, l'hôtel de la douane et celui des postes sont les autres monuments, et répondent peu à l'idée que l'on se fait de cette riche colonie, dont l'étendue égale presque celle de l'Angleterre; elle jouit d'un climat

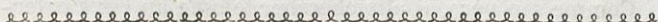
favorisé du ciel, moins brûlant que celui de Saint-Domingue, dont le sol fertile est propre à toutes les cultures des pays intertropicaux. Aussi ses habitants sont-ils les plus civilisés de toutes les colonies espagnoles du Nouveau-Monde.

Les nombreux vaisseaux que vous découvrez dans sa rade, et qui sont marchands pour la plupart, prouvent l'importance de son commerce, et, malgré les développements qu'a pris New-York, la Havane peut être regardée comme sa rivale. Si l'île de Cuba appartenait à un peuple aussi entreprenant, aussi actif que celui de la jeune république américaine, elle deviendrait une puissance maritime du premier ordre. Sa situation dans une mer qui baigne le vaste continent américain, qui la met sur le passage des navires qui circulent de l'ancien continent au nouveau, et, comme je vous l'ai dit, dans un climat favorisé du ciel, lui donne des avantages immenses sur cette petite île brumeuse, froide, presque privée des rayons du soleil, qui veut s'arroger, et qui s'est peut-être arrogé l'empire des mers. Mais les Espagnols vaniteux et mous en sont les propriétaires, et ce sont des esclaves qui lui font produire ses richesses. Et l'Angleterre n'a pas d'esclaves, si ce n'est dans ses colonies, ajouta-t-il d'un ton amer. Madame Martel, ne regrettez point la brûlante Haïti, ses planteurs insensés et follement ambitieux; je ne sais si je me trompe, mais je suis porté à croire que la race noire se vengera de ses longues souffrances, en chassera la race blanche, si elle ne l'extermine pas. La Havane vous offrira un séjour plus doux, une existence plus assurée, et voici un garçon, il désignait l'aîné Martel, qui ne se croisera pas les bras pour contempler l'immense mouvement commercial qui est parvenu à tirer quelques familles espagnoles de leur superbe indolence.

La nuit fut douce et resplendissante, comme toutes les belles nuits de ces heureuses contrées. Déjà tous les noirs dormaient de ce sommeil de plomb que ne troublent ni les soucis ni les inquiétudes, quand la famille Martel se retira

dans la cabine, l'esprit plus calme et mieux disposé à jouir des douceurs du sommeil.

Quoiqu'on eût élevé une tente à l'avant pour mettre les blessés à l'abri des fraîcheurs de la nuit, le jeune Dumirail persista à rester sur le pont, où il s'enveloppa d'un large manteau et se livra aux espérances rêveuses qui donnent tant d'énergie à la jeunesse.



CHAPITRE V.

Le señor Arrojo. — Hospitalité généreuse. — Le chevalier Dumirail embarqué.

Dès les premières heures du jour, une petite barque en forme de gondole sortit de la passe et vint aborder la chaloupe Martel; le señor Joachim Arrojo la montait. Il sauta presque lestement dans la chaloupe et alla embrasser monsieur Martel; il offrit ensuite ses respectueuses civilités à madame Martel, et se montra affectueux et empressé.

Petit-fils d'un Basque et d'une femme de la même contrée, il avait conservé le type et l'active intelligence de cette race. Son grand-père, ainsi que les hardis marins basques, avait passé une partie de son existence sur la mer. Le climat de la Havane l'avait charmé; il renonça, vers ses vieux jours, à la vie aventureuse du marin, transporta sa famille à Cuba, et tourna son activité vers le commerce; riche, il acheta une magnifique plantation dans le voisinage de la Havane, se décida à faire un der-

nier voyage à la côte d'Afrique, d'où il revint heureusement avec une cargaison de noirs. Il les distribua sur sa plantation, en prit lui-même la direction et doubla sa fortune en quelques années. Son fils unique, père du señor Joachim, montra la même activité, la même habileté commerciale, et quoique, pour ainsi dire, étranger à la race dominante dans l'île, il y jouit d'une importance très grande. Il était un des plus riches planteurs d'une île qui les compte par centaines.

Comme son père, il alla chercher femme au pays paternel, persuadé que l'activité du sang basque se perdrait par le mélange avec le sang des colonies espagnoles.

— Señor Martel, dit Arrojo, je reçus votre billet trop tard pour lever toutes difficultés à votre descente à terre, dès hier au soir. Je le regrette d'autant plus que la señora Martel et vos deux charmants enfants n'ont pas passé commodément la nuit dans cette chaloupe. Nous allons entrer dans la rade, et vous viendrez, presque sous mes croisées, opérer votre descente. Mais je vois que vous avez avec vous des blessés !

Les Français, assez curieux de leur nature, venaient de soulever le voile de la tente et montraient leurs visages pâles et leurs têtes et bras enveloppés de bandages.

Monsieur Martel lui expliqua comment il avait été assez heureux pour les délivrer des mains des Anglais, et les prendre dans son embarcation.

— Bien ! bien ! s'écria le señor Arrojo ; il fallait m'en dire un mot dans votre billet, et ce n'est pas moi qui serais venu vous chercher, mais une barque du gouverneur. Le combat glorieux soutenu avec des forces si inégales contre les Anglais, a fait l'admiration de toute la Havane ; la frégate anglaise la moins maltraitée est venue s'échouer contre une de nos îles : les Anglais sont prisonniers des Espagnols, qui les relâcheront d'autant moins que cette escadre anglaise avait fait bien du tort à notre commerce.

— Et la frégate française, demanda le chevalier Dumirail, sait-on ce qu'elle est devenue ?

— Nos côtières assurent qu'elle a pu gagner la Jamaïque.

— Hourrah pour mon commandant ! s'écria le jeune officier, vous voyez ici ce qui reste du brick qui était sous ses ordres.

Arrojo le regarda avec cette admiration qu'éprouvent les hommes de mer en voyant un des leurs qui s'est signalé.

— Venez, venez, dit-il ; vous serez fêté en ville ; vous, mon cher Martel, vous me conterez à loisir votre histoire quand vous aurez pris des rafraîchissements et du repos.

Il offrit la main à madame Martel pour l'aider à descendre dans sa barque, où tous les blancs, surtout les blessés, ne pouvaient malheureusement se loger, puis s'avança dans la passe suivi de la chaloupe, et arriva bientôt en vue d'une vaste maison, sur les quais, ayant un embarcadère vers le milieu du port. Si l'extérieur de la maison n'était pas monumental, l'intérieur offrait un luxe, un confortable qui surprit madame Martel, quoiqu'elle fût habituée à l'intérieur luxueux des planteurs d'Haïti.

La nouvelle de l'arrivée d'un officier français, blessé dans le combat où les croiseurs anglais avaient été si maltraités, et de plusieurs blessés de la même nation, se répandit bientôt dans la ville ; le gouverneur envoya complimenter le chevalier Dumirail, et son médecin particulier pour soigner les blessés. La famille Martel ne fut pas oubliée : on l'assurait de la haute protection de son excellence monseigneur le gouverneur, mais on la priait très civilement de ne pas mettre ses nègres en contact avec ceux de la Havane. C'est que les nouvelles venues de Saint-Domingue présentaient l'état de la colonie française sous un jour véritablement alarmant.

Le chevalier Dumirail avait d'autant plus grand besoin d'un médecin habile, que la blessure de sa tête prenait un caractère inquiétant. Le médecin attribua l'enflure considérable de la tête à l'influence de la lune, alors en

son plein, et cita plusieurs faits de matelots valides qui avaient dormi sur le pont de leurs vaisseaux la tête exposée aux rayons lunaires, et dont la tête avait prodigieusement enflé.

Que son opinion fût fondée ou non, le traitement auquel il soumit le chevalier eut un très rapide résultat, quant au gonflement de la tête, mais la blessure parut inquiéter le médecin. Les autres blessés, quoique deux le fussent grièvement, n'offraient aucuns symptômes inquiétants. Madame Martel, dont l'esprit et les nerfs avaient été si longtemps tendus, tomba dans une espèce d'anéantissement, qui nécessita aussi les soins du docteur Félice Narvaez. Il rassura monsieur Martel sur les suites de cette prostration, et ce bon père put aussi se calmer et jouir de la franche et splendide hospitalité du señor Arrojo. Quand celui-ci eut connu tous les détails des événements qui concernaient monsieur Martel, il parut réfléchir profondément; enfin il lui dit :

— Vous avez perdu une belle plantation, mon ami, mais vous avez sauvé votre famille, et vous devez vous trouver heureux, si les récits qui nous sont parvenus de Saint-Domingue ne sont pas exagérés; on dit que les blancs, transportés de je ne sais quel délire, non contents d'avoir repoussé les hommes de couleur, se sont montrés si cruels envers les noirs, affranchis ou esclaves, que ceux-ci sont en pleine révolte et commettent des atrocités.

L'émigration commence; les navires français ont donné des signes de révolte; la soldatesque fait la loi, les autorités obéies se disputent le pouvoir, c'est une véritable anarchie, une épouvantable anarchie. Ce que vous avez sauvé du naufrage vous permettra de refaire ici votre fortune, et, Dieu aidant, vous y parviendrez. Quoique le séjour de la Havane soit regardé comme salubre, dans l'état où se trouvent madame Martel et vos enfants, je vous conseille de vous retirer à la campagne durant quelque temps, de vous abstenir de toute tension d'esprit; durant ce temps, nous aviserons aux moyens de rétablir ce que le sort vous

a si injustement enlevé, une belle position. Soyez, à ce sujet, assez confiant pour me remettre le soin de vos affaires, et usez, comme de vos propres biens, de l'habitation que je mets à votre disposition. La température y est plus douce qu'à la Havane, et j'aurai le plaisir d'aller vous y rejoindre aux approches de la brûlante saison.

Cette franche générosité toucha monsieur Martel; il remit entre les mains du señor Arrojo tous les débris de sa fortune, et partit peu de jours après avec sa famille pour l'habitation d'été de son ami.

Le chevalier Dumirail et les blessés français restèrent à la Havane, entourés des soins généreux de leur hôte, le señor Arrojo, et de l'intérêt des hautes classes de la population. Le gouverneur avait donné l'exemple.

Laissons la famille Martel se reposer d'esprit et de corps dans la délicieuse habitation où l'amitié les accueillait, occupons-nous du jeune officier français. Il était en pleine convalescence, ainsi que les autres blessés, lorsqu'un navire arrivé d'Europe apporta des nouvelles de la capitale de la France. Elles étaient tristes : après des péripéties déplorables, la famille royale de France se trouvait enfermée au Temple, les factions populaires se combattaient, se renversaient et s'égorgeaient. On signalait l'influence qu'acquerrait chaque jour une faction sanguinaire qui déchaînait une populace aveugle contre tous les pouvoirs existants, et on la voyait, en frémissant, accaparer toute l'autorité et marcher avec une audace inouïe à la destruction du passé.

La noblesse avait fui à l'étranger; le clergé, plus malheureux encore, voyait ses églises envahies, dévastées. L'exercice du culte n'existait plus, et les prêtres, traqués comme des bêtes fauves, ou tombaient sous les coups des massacreurs ou erraient d'asiles en asiles, toujours exposés aux dangers les plus terribles.

Ces lamentables nouvelles brisèrent le cœur du jeune officier; sa famille habitait le midi de la France : noble, elle avait dû subir toutes les calamités qui pleuvaient sur

la noblesse et le clergé. A sa prière, le señor Arrojo invita le capitaine du navire marchand ; celui-ci ajouta de nouveaux détails qui achevèrent d'accabler le jeune marin. Il parla des révoltes des équipages, de la fuite ou de l'emprisonnement des officiers nobles, enfin de la manière dont les Anglais, secondés par les Espagnols, s'étaient rendus maîtres du port et de la ville de Toulon.

— Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à monsieur Dumirail, ne cherchez point à retourner en France, ce serait courir à votre perte ; puisque votre famille habite sur la côte de la Méditerranée, elle aura pu passer en Italie, et se soustraire ainsi à la hache révolutionnaire. Quant à la marine française, elle est tombée entre des mains si inexpérimentées qu'on peut la considérer comme anéantie. Une foule d'officiers de marine s'est réfugiée en Angleterre, et vous connaissez les Anglais.

Le jeune officier restait anéanti : il ignorait le sort de sa famille, voyait sa carrière perdue, et il se trouvait sur la terre étrangère, n'ayant que l'appui d'un homme généreux. Il y eut un long silence. Ce fut le señor Arrojo qui le rompit.

— Nous attendons, dit-il, plusieurs navires marchands partis d'Europe. Trois ont dû quitter Marseille, il y a une huitaine ; ils nous donneront sans doute des nouvelles plus récentes, et puisque votre famille est distinguée dans cette ville, peut-être pourront-ils nous apporter des renseignements à son sujet. Ne cherchez point à assombrir l'inconnu, c'est vous torturer, peut-être sans sujet ; espérez, l'espérance ne calmât-elle qu'un jour, qu'un instant, vos inquiétudes, aura toujours arraché ce jour, cet instant aux douleurs morales, les pires de toutes les douleurs. J'ai des projets concernant la famille Martel, je désire vous y associer et ouvrir une carrière à vos talents de marin. Dès que j'aurai un navire disponible, sous peu de jours, je l'espère, je vous prierai d'en prendre le commandement et de vous rendre à Saint-Domingue ; vous y trouverez un de mes associés, homme intelligent et au courant de

tout ce qui se passe dans la colonie espagnole : voisin de la partie française, il vous renseignera, sans exagération, sur les événements qui s'y passent ; monsieur Martel ne doit renoncer positivement à sa plantation que lorsqu'il verra tout espoir de la récupérer perdu pour lui. Vous pourrez aussi y trouver des nouvelles de la France, et surtout de la frégate de votre commandant Lamothe, s'il a pu, ainsi qu'on l'a dit, se retirer à la Jamaïque après son combat contre les Anglais.

Cette proposition convenait trop au jeune officier pour qu'il ne l'acceptât pas avec empressement. Seulement, il pria le señor Arrojo de lui donner un second qui pût prendre le commandement du navire dans le cas où il pourrait retourner à bord de son ancien commandant.

Le señor Arrojo, par un sentiment de délicatesse, n'avait pas voulu que le jeune officier connût toutes les nouvelles qu'il avait apprises ; il savait bien que la frégate du commandant Lamothe se trouvait depuis plusieurs jours loin de la Jamaïque, et que le bruit avait couru que les Anglais l'avaient coulée à fond, après un combat où les forces étaient encore plus inégales que dans le premier. Il désirait vivement, dans son intérêt et dans celui du jeune Français, l'engager dans ses entreprises commerciales, qui s'étendaient sur les côtes occidentales de l'Afrique, et jusqu'aux grandes Indes. Il avait besoin de marins expérimentés et énergiques : il avait découvert toutes ces qualités chez le jeune Dumirail, qui avait déjà fait deux croisières dans les mers des Indes.

Peu de jours après, on signala une flotte marchande venant d'Europe : le señor Arrojo, toujours heureux dans ses entreprises, eut la satisfaction de voir entrer dans le port de la Havane les vaisseaux chargés pour son compte, tandis que deux autres armateurs de la Havane avaient eu le malheur de laisser trois de leurs vaisseaux entre les mains des croiseurs anglais. Les capitaines de ces vaisseaux ne firent que confirmer les premières nouvelles,

et apportèrent en outre celle de la rupture de l'Espagne avec la France.

— Voici trois vaisseaux, deux sont bons marcheurs, dit le señor Arrojo au jeune officier. Nous les visiterons après le déchargement, et vous choisirez celui qui vous paraîtra préférable pour notre petite expédition projetée; il sera chargé des marchandises que je destine pour Saint-Domingue, vous en prendrez le commandement, et j'enverrai son capitaine à New-York, où il sera enchanté de se rendre : deux de mes capitaines sont yankees.

Quinze jours s'écoulèrent durant ces préparatifs. La société du jeune Dumirail se rétablissait complètement, et le moral s'en ressentait.

Quelques jours avant de prendre la mer, il se rendit avec son hôte auprès de la famille Martel, dans le but de lui faire ses adieux et de lui communiquer la cause et le but de son voyage. Ils trouvèrent cette intéressante famille dans un état parfait de santé, et joyeuse de les revoir. Le señor Arrojo ne put voir sans étonnement les résultats obtenus en aussi peu de temps par les travaux exécutés par les noirs de la suite de monsieur Martel. Quoiqu'ils ne fussent qu'au nombre de dix-huit, ils avaient plus avancé leurs travaux que les cinquante esclaves employés sur cette petite plantation.

— Ah ! mon cher Martel, lui dit-il, ce que je vois est merveilleux ; je comprends les regrets que vous ressentez en songeant à l'abandon de votre plantation d'Haïti. Jamais nos esclaves n'ont fait tant et si bien que les vôtres !

— Ils ne sont plus mes esclaves, répondit doucement monsieur Martel, je les ai tous affranchis, et je vous demanderai la rémunération de leurs travaux.

— Et je la leur accorderai, s'écria Arrojo, en y mettant le double du prix fixé, si vous me garantissez qu'ils resteront à mon service, comme travailleurs libres, en attendant que leurs économies les mettent en état de s'établir à leur compte ; mais j'ai à vous demander une véritable faveur, mon cher Martel : le commerce me force de confier

la surveillance de mes plantations à des intendants dont je suis, comme tous les autres planteurs, dans la nécessité d'accepter les comptes presque les yeux fermés : prenez la gestion de mes biens, partageons-en les revenus, je crois que j'y gagnerai encore.

Cette proposition était d'autant plus généreuse que le señor Arrojo tirait d'immenses revenus de ses plantations.

— C'est trop, lui répondit monsieur Martel avec émotion, c'est beaucoup trop, mon ami. Je ne puis accepter qu'en changeant les conditions. Vous savez quel est le revenu de vos plantations, prenez la moyenne de dix années, et vous me céderez le surplus de ce que j'obtiendrai par ma gestion. La plus grande partie de ma vie s'est passée sur ma plantation, je la surveillais avec l'intention de faire pour mes enfants ce que mon vénérable père avait fait pour moi : je n'ai donc d'autre aptitude que celle d'un planteur actif, et nulle proposition ne pouvait mieux me convenir que celle que vous m'avez faite, mais aux conditions que je propose.

Le señor Arrojo sourit, et tendant la main à monsieur Martel, il lui dit :

— Il faut que je subisse vos conditions, mon ami, mais j'en ai d'autres à vous imposer. Vous m'avez confié des sommes considérables, l'argent ne doit pas dormir dans les coffres d'un père de trois enfants ; je vous associe à mon commerce et me charge de le faire valoir, comme vous, de votre côté, ferez valoir mes terres ; piquons-nous d'une émulation mutuelle, ajouta-t-il en souriant, et vous n'aurez point à regretter votre belle plantation. Mais, je suis sorti d'une race qui passe pour tenace et qui ne cède qu'à la nécessité de céder. Vous allez donner vos pleins pouvoirs à notre jeune ami, qui veut bien prendre le commandement d'un navire que j'expédie à Saint-Domingue ; tout jeune qu'il est, je crois qu'il en usera dans vos intérêts, s'il y a possibilité de faire valoir vos droits de propriété.

C'est ce que monsieur Martel se hâta de faire. Ce n'est

pas qu'il en espérait quelque résultat avantageux, mais le señor Arrojo lui rappelait ce que des jours pleins d'an-goisses pour le sort de sa famille lui avaient écarté de la mémoire.

Ils passèrent deux jours entiers auprès de la famille Martel, qu'ils purent encore mieux apprécier ; le soir de la veille de leur départ, le jeune Adolphe Martel alla trouver son père et le pria de lui permettre d'accompagner monsieur Dumirail à Saint-Domingue.

Cette demande inprévue surprit le père. Son imagination lui présenta aussitôt les dangers auxquels un fils chéri allait s'exposer, sa jeunesse, son inexpérience de la mer, enfin la résistance d'Hélène. Il fit toutes ces observations à son fils, qui s'y était attendu, et qui avait préparé ses réponses aux objections de son père.

— Les dangers de la mer, lui dit-il, ne sont rien dans un bon navire, et pour une aussi courte traversée. Ne l'avons-nous pas accomplie heureusement, mon père, sur une chaloupe conduite par des gens inexpérimentés ? Monsieur Dumirail est un habile marin, il nous l'a prouvé, et votre ami lui-même lui reconnaît cette qualité ; vous et ma bonne mère savez que j'ai toujours montré un grand penchant pour la carrière maritime : lorsque je vous en parlais vous ne le combattiez point ; loin de là, vous vous associiez à mes projets d'enfant. Permettez-moi donc, mon bon père, de faire mon apprentissage de marin sous la direction d'un homme que vous estimez, que vous aimez et dont je vous ai plusieurs fois entendu vanter l'habileté dans un aussi jeune âge.

Après un instant de réflexion, le père lui dit :

— Mon ami, l'enfant appartient plus à la mère qu'au père. Je vais consulter Hélène.

Le jeune Martel, en véritable petit diplomate, courut communiquer ses projets au señor Arrojo et à monsieur Dumirail. Le premier les adopta sur-le-champ ; il pensait qu'un jeune homme devait toujours s'ouvrir une carrière, en choisissant celle qui convenait le mieux à ses goûts et

à son caractère; le chevalier Dumirail fut enchanté d'avoir la perspective de vivre avec un jeune homme qu'il affectionnait, qu'il croyait d'un caractère énergique, et enfin qui serait pour lui un ami sûr. Il serait, lui, un étranger pour son équipage. Le jeune Martel eut donc deux ardents auxiliaires, et il en avait besoin pour vaincre la résistance de madame Martel et la rassurer au sujet du fils qui le premier lui avait donné le doux nom de mère.

Le lendemain, sur une éminence d'où l'on découvrait l'entrée de la rade et la vaste étendue de la pleine mer, une femme était assise les yeux fixés sur l'azur étincelant des flots; deux jeunes enfants, couchés à ses côtés, levaient de temps en temps la tête et demandaient :

— Maman, voyez-vous le vaisseau ?

— Non, mes amis, pas encore, leur répondait-elle d'une voix tremblante d'émotion.

L'un de ces enfants était un petit garçon d'environ huit à neuf ans, et l'autre une petite fille moins âgée. Celle-ci ouvrait de grands yeux et prolongeait ses regards vers la mer.

— Oh ! que la mer est étendue, maman, elle se perd bien loin, bien loin dans le ciel. J'avais bien peur quand nous étions dans la chaloupe et que je ne voyais autour de nous que des flots, et au-dessus de nos têtes qu'un ciel sans fond. Il me semblait que nous n'étions rien et que la première lame allait nous engloutir !

Madame Martel, car c'était elle qui s'était postée sur cette éminence pour jeter un dernier regard d'adieu au premier fruit de ses entrailles, madame Martel se sentait plus émue, en écoutant les réflexions de son jeune fils.

Elle essuya une larme qui roulait sur sa joue.

— Maman, demanda à son tour la jeune fille, grand frère reviendra-t-il bientôt ? Il faut prier le bon Dieu pour lui.

— Tu as raison, ma chère Hélène, il faut prier le bon Dieu pour qu'il nous le conserve !

— Voyez donc, voyez donc, maman ; je suis bien sûr

que ce sont des voiles de navires que je vois, et cependant on dirait que ce sont les grands oiseaux de mer qui glissent les ailes étendues. C'est pourtant bien grand et bien gros un vaisseau, et d'ici c'est si petit !

L'enfant, dont les regards n'étaient pas uniquement fixés sur la sortie de la rade, comme ceux de sa mère, venait de découvrir vers l'ouest plusieurs navires marchands qui montaient au-dessus de l'horizon, et faisaient voile vers la Havane.

— D'où viennent ces navires, maman ? demanda-t-il.

Après avoir porté ses regards vers la direction indiquée par son fils, elle lui répondit :

— Je crois qu'ils viennent des ports de l'Amérique.

— Sont-ils aussi loin d'ici que l'est Saint-Domingue, maman ?

— Oui, mon ami, la distance est beaucoup plus grande.

— Ah ! bon, bon, s'écria l'enfant en frappant ses mains l'une contre l'autre. Grand frère reviendra aussi de Saint-Domingue.

— Maman, demanda Héléne, faudra-t-il qu'il se cache comme nous dans une vilaine caverne ; y a-t-il toujours des méchants comme ceux qui voulaient nous tuer et qui ont brûlé notre maison et nos ateliers ?

En éveillant ces tristes souvenirs, la pauvre petite ne savait pas quelles douleurs elle faisait revivre au cœur de sa mère. Madame Martel l'attira sur son sein, l'embrassa avec émotion, et pleura.

— Pauvre grand frère, dit tristement Héléne, je vois bien qu'il sera aussi malheureux que nous l'avons été là-bas !

— Non, ma fille aimée, dit Héléne. Les lieux où il se rend ne sont pas habités par les méchants que nous avons fuis, il restera sur un bon navire ou dans une belle maison, puis il nous reviendra.

— Ah ! tant mieux, tant mieux, s'écria l'enfant, déjà consolée par cette espérance. Nous prions bien le bon Dieu de nous le renvoyer au plus tôt !

— Le voilà, le navire, le voilà, maman. Voyez donc comme il glisse majestueusement vers la haute mer. Ah ! il n'a pas l'air d'un oiseau, celui-là, et grand frère n'a rien à craindre.

Effectivement, le navire commandé par le chevalier Dumirail venait de sortir de la passe étroite du havre ; un bon vent soufflait de terre, toutes ses voiles étaient tendues et arrondies. Il glissait véritablement sur les eaux.

Hélène prit sa lunette, suivit quelque temps la marche du navire, puis quand elle le vit se perdre dans le lointain, elle s'écria :

— Adieu, mon fils, que la Providence veille sur toi !

A peu près à l'heure où madame Martel revenait à l'habitation, tenant sa petite Hélène par la main et précédée de son fils, Adolphe Martel s'éloignait de la Havane où il s'était rendu pour assister à l'embarquement de son fils. Ce n'avait pas été sans émotion qu'il l'avait embrassé en quittant le navire ; il avait voulu y accompagner son fils, connaître encore une fois la manière dont il serait établi, examiner l'intérieur du navire, et enfin ne s'éloigner de son fils qu'au dernier instant. Homme, il devait cacher sa faiblesse paternelle, dérober à son fils les larmes qui remplissaient ses yeux.

— Monsieur le chevalier, dit-il en serrant la main du jeune Français, je vous confie Auguste : veillez sur lui comme un père.

Il ne put en dire davantage, les larmes le gagnaient. Il embrassa son fils, et près de descendre dans la chaloupe, il se retourna pour l'embrasser encore.

— Mon enfant, que Dieu te bénisse ! ne l'oublie point ; rappelle-toi les saintes habitudes de la famille.

— Allons, Martel, cria le señor Arrojo, qui venait de terminer l'inspection du navire ; le vent souffle bon, ne perdons pas de temps ; adieu, monsieur le commandant, cria-t-il à Dumirail.

— Bon voyage et heureux retour !

Quand la chaloupe qui les ramenait au débarcadère eut touché, monsieur Martel se tourna vers le navire qui filait avec grâce dans la passe.

— Ce petit Français est un vrai marin, dit Arrojo ; voyez donc, Martel, avec quelle adresse il glisse entre les autres navires : s'il a quaranté-huit heures de ce bon vent, ils seront après-demain dans le port de Santo-Domingo.

— Votre garçon débute sous un bon maître, mon cher Martel, nous en ferons quelque chose.

A l'instant Auguste souleva son chapeau. C'était son signal d'adieu.

— Maintenant, Martel, au revoir. Votre noir a reçu l'ordre de tenir deux chevaux sellés. Vous aurez des larmes à sécher à la plantation. L'homme doit avoir la force de retenir les siennes, Martel, mais une mère...

— Allons, au revoir, dit-il en s'éloignant, j'irai vous voir un de ces jours ; mais, vous le savez, nos voisins en ont fait un proverbe, « le temps, c'est de l'argent. »

Lorsque monsieur Martel arriva à la plantation, il trouva Hélène résignée : la rougeur de ses yeux révélait les larmes qu'elle avait répandues. A la vue de son mari, qui le dernier avait vu et embrassé son fils, il lui sembla qu'il lui apportait quelque chose de la personne et du cœur d'Auguste. Elle embrassa son mari avec effusion.

— Tu l'as vu, Adolphe : a-t-il du courage, paraît-il résolu ; comment l'as-tu laissé ?

— Chère Hélène, lui répondit-il, tout est bien. Auguste paraît content, le navire est en parfait état, et tu connais notre jeune ami Dumirail.

— Il t'a paru satisfait ? fit Hélène avec tristesse. Ah ! les enfants n'ont pas le cœur d'une mère.

Eugène et Hélène vinrent apporter une salutaire distraction à cet entretien.

— J'ai vu le navire, papa, oh ! comme il marche bien ; que c'était beau quand il étendait ses grandes ailes blan-

ches, et qu'il glissait sur la mer. Auguste est bien heureux !

— Déjà, dit mélancoliquement madame Martel, ce pauvre petit oiseau, qui a encore besoin de l'aile de sa mère, déjà il songe à s'envoler du nid !

— Mauvais petit frère, dit Hélène, je vois bien que tu fais de la peine à maman. Mère, moi je ne veux pas vous quitter, ajouta-t-elle en se jetant sur le sein de sa mère.

Le pauvre Eugène la regarda d'un air étonné et sourit ; il demanda :

— Maman, est-ce que je vous ai fait de la peine ?

— Non, mon ami, fit Hélène, ce n'est pas toi, c'est l'idée qu'un jour il faudra que tu t'éloignes aussi de nous.

— Oh ! pas encore, maman, pas encore ; je ne suis pas grand comme Auguste.

— Quand tu seras aussi grand que lui, demanda son père, voudras-tu aussi t'embarquer, mon ami ?

L'enfant, après avoir réfléchi un instant, répondit en se jetant à son tour entre les bras de sa mère :

— Maman, je ferai ce que vous et papa voudrez.

A peine l'enfant avait-il prononcé ces mots, qu'on entendit la voix d'Osée, qui accourait et qui criait :

— Est-il vrai, maître, est-il vrai que Zim n'est pas revenu avec vous ?

Zim était le nom de son fils.

Tous les yeux se fixèrent sur le noir, dont la figure était bouleversée.

— Mais, Osée, répondit monsieur Martel étonné de la question, votre fils n'est point venu avec moi à la ville ; je ne l'ai point vu !

Le pauvre noir s'arrêta, bouche béante, interdit. La réponse de monsieur Martel l'avait consterné.

— Maître ne l'a point emmené à la ville, maître ne l'a point vu. Ah ! malheur, malheur ! Que va dire la vieille ; que va-t-elle dire, bon Jésus ?

— Calmez-vous, Osée, lui dit Hélène avec bonté, et

expliquez-vous. Depuis quand Zim a-t-il quitté votre demeure ?

— Bonne maîtresse, quand maître partit pour aller voir petit maître Auguste, Zim nous dit : Je veux aussi l'aller voir ; et il partit, et il n'est pas revenu.

Monsieur Martel commença à entrevoir la vérité. Le fils d'Osée, plus âgé de quelques années qu'Auguste, avait été son petit gardien sur la plantation de Haïti, et s'était fortement attaché à Auguste. Il soupçonna que le jeune noir, craignant un refus s'il demandait à suivre son jeune maître, s'était introduit dans le navire, où il était resté caché jusqu'à ce qu'on ne pût le renvoyer à terre.

— Qui sait, se dit-il, si Auguste n'a pas prêté la main à cette affaire.

En y réfléchissant, il n'était pas fâché que son fils eût auprès de lui un serviteur dévoué aussi intelligent que vigoureux. Mais il blâmait la manière dont la chose s'était faite. S'adressant au noir, il lui dit :

— Mon bon Osée, d'après ce que vous me dites, je suis porté à croire que Zim a voulu s'embarquer avec mon fils ; vous savez combien il lui est attaché.

— Embarqué avec jeune maître, dit Osée, dont la face parut s'illuminer. Ah ! bon ; comme ça, la vieille Bada ne va plus gémir quand elle le saura. Maître ne savait donc pas cela, demanda-t-il d'un air de simplicité ?

— Non, Osée, mais je crois que la chose s'est passée ainsi. Zim ne court aucun danger, il reviendra avec Auguste.

— Bon ! bon ! dit Osée tout consolé ; la vieille craignait qu'on ne l'eût enlevé pour le faire esclave sur une autre plantation, quand elle a appris que maître était revenue seul.

Ce soupçon ne parut pas dépourvu de vraisemblance à monsieur Martel ; cet enlèvement de noirs libres et transportés dans l'intérieur, ou vendus à des planteurs américains, s'était plusieurs fois répété ; le gouvernement espagnol ne donnait aucune suite à ces raptus de noirs libres, tandis qu'il aurait fait rechercher soigneusement

les voleurs d'esclaves. Le mépris que l'on portait aux nègres était tel qu'on ne regardait pas comme un crime, dans l'île de Cuba, ce que les négriers pratiquaient sur une grande échelle le long des côtes d'Afrique. Un esclave était un bien meuble, voilà pourquoi l'enlèvement était poursuivi et puni.

Le lendemain, monsieur Martel écrivit au señor Arrojo au sujet du jeune Osée, et le pria instamment de s'informer s'il avait été vu sur le navire en partance, et dans le cas contraire d'intéresser l'autorité à rechercher un de ses travailleurs libres. Le soir même son envoyé lui rapporta la réponse suivante :

« Le jeune Zim, fils d'Osée, établi sur la plantation dont
» vous avez bien voulu prendre la surveillance, cher
» Martel, fut employé par votre fils à porter ses bagages à
» bord; il a mangé avec deux matelots nègres, après le
» chargement : quoique je ne le trouve pas porté sur le
» rôle de l'équipage, dont je conserve toujours un double
» à mon comptoir, je suis presque certain qu'il est resté
» avec votre fils... Votre ami Dumirail passera, en sa
» faveur, sur cette infraction au règlement. »

Cette réponse dissipa tous les soupçons de monsieur Martel, il s'en réjouit; mais sa joie n'égalait pas celle d'Hélène, qui voyait son fils plus en sûreté avec un serviteur aussi dévoué que Zim. La famille reprit ses occupations ordinaires, et à la prière du soir, on avait ajouté une prière particulière pour celui qui courait les chances de la mer et dont la place à table, restée vide, faisait toujours soupirer la bonne mère.

CHAPITRE VI.

Le navire le *San-Felipe* à Santo-Domingo. — Le jeune Martel. — Jeannot, le noir marron, chef des révoltés. — Ses propositions. — Retour à la Havane. — Osée père et fils. — La vieille Bada.

DÉJÀ quinze jours s'étaient écoulés depuis le départ du *San-Felipe*, nom du navire sur lequel était embarqué le jeune Martel. On avait appris qu'il était arrivé à Santo-Domingo sans avaries, et on s'étonnait de ne pas recevoir des nouvelles particulières; il eût été facile d'en faire parvenir : le voisinage des deux îles, les rapports journaliers qu'elles avaient par les navires de commerce, permettaient à nos marins d'écrire à la Havane. Livré aux occupations qu'exigeaient les travaux de la plantation, monsieur Martel semblait ne pas s'apercevoir que les jours se succédaient sans qu'il reçût de nouvelles de son fils; cependant il n'en était rien; il affectait ce calme pour tranquilliser Hélène, dont il remarquait l'existence inquiète. Il se garda bien de lui dire qu'on avait embarqué des troupes à la Havane, destinées à renforcer les garnisons de la partie espagnole de Santo-Domingo. Cet envoi de troupes prouvait que le gouverneur de la Havane redoutait des troubles, s'ils n'avaient déjà éclaté, à Santo-Domingo.

Il lui semblait impossible que la révolution de la colonie française, qui n'était séparée de celle d'Espagne que par une chaîne de montagnes, ne s'étendît pas dans toute l'île,

surtout si les esclaves s'étaient soulevés, ainsi qu'on l'affirmait de tous côtés Pourquoi le commandant Dumirail n'en écrivait-il pas à Arrojo, et surtout comment son fils le laissait-il dans une pareille inquiétude? Loin de faire part de ses appréhensions à madame Martel, il la rassurait et lui disait que ce silence prouvait que le navire ou était en voie de retour ou sur le point de l'opérer. Cet espoir, il ne l'avait pas, et cependant il était fondé.

Chaque jour, dès que monsieur Martel s'était rendu à sa surveillance ordinaire, Hélène, accompagnée de ses deux enfants, se rendait sur l'éminence d'où la vue s'étendait au loin sur la mer; ses doigts s'occupaient de broderie, mais l'attention de la pauvre mère était plus fixée sur la mer que sur son travail. Eugène et Hélène s'amusaient à feuilleter une bible remplie de belles images, et à chaque instant demandaient une explication à leur mère. Ce n'était plus comme autrefois, en souriant, qu'elle la leur donnait; son regard se plongeait aussitôt sur l'étendue des flots: chaque voile, et il en apparaissait fréquemment sur cette mer, faisait battre son cœur d'espoir; mais elle ne conservait pas longtemps l'espérance: tel navire devait venir des côtes d'Amérique, tel autre des îles sous le vent, et d'autres partaient de la Havane.

Cette attente, entrecoupée d'espérances, de déceptions, minaient sa frêle constitution.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle un jour, je sens que mes forces n'y suffiront pas!

Les deux enfants levèrent la tête avec étonnement et regardèrent leur mère en silence.

— Mes chéris, leur dit Hélène, qui le remarqua, pourquoi ne jouez-vous pas sous ces ombrages, puisque les images ne vous amusent plus?

— C'est que vous avez dit de bien tristes paroles, maman, répondit Eugène.

— Et que vous êtes bien pâle, fit la petite Hélène.

Madame Martel se dit aussitôt:

— J'ai troublé le bonheur de ces deux pauvres enfants,

je suis une femme sans courage. Et aussitôt elle saisit le livre et l'ouvrit au hasard.

— Venez, dit-elle, je veux m'assurer que vous n'avez point oublié mes explications.

La première gravure qui s'offrit représentait le fils de Tobie guidé par un ange.

— Eugène, que signifie cette image? demanda-t-elle.

L'enfant la regarda un instant.

— Maman, c'est le fils de ce pauvre père qui était aveugle, et qui allait bien loin, bien loin, où l'envoyait son père.

— L'autre, se hâta d'ajouter Hélène, est un ange du bon Dieu. Maman, le bon Dieu aurait bien dû faire accompagner aussi grand frère d'un bel ange, comme celui-ci; vous n'auriez pas tant d'inquiétude pour lui, le sachant si bien accompagné.

— C'est vrai, dit Eugène; c'eût été bien mieux.

— Voyez, maman, les deux voyageurs marchent sur la terre, et la terre n'est pas mouvante comme l'eau.

— Mais il est dans un bon navire, fit madame Martel, qui voulait se rassurer elle-même.

— Bon navire, dit Eugène en songeant. Mais s'il faisait un grand vent il l'emporterait comme cette feuille de tamarinier qu'il chasse vers la vallée. Et puis la mer n'est pas ferme comme ceci.

L'enfant frappait la terre du pied, et le pauvre petit ne savait pas le mal qu'il causait au cœur de sa mère.

— Le bon Dieu gardera grand frère, fit Hélène, tous les soirs nous prions pour lui.

Ces simples paroles apportèrent un peu de calme à l'esprit de madame Martel. Un mot peut troubler le cœur d'une mère, parce qu'un mot y présente une image, mais un autre mot peut le soulager en offrant une pensée d'espoir. Elle ferma le livre et reporta les yeux sur la mer. Les deux enfants les y portèrent aussi.

— Hélène, dit vivement Eugène en saisissant la main de sa sœur, vois-tu là-bas, là-bas, bien loin, bien loin?

— Que vois-tu, mon enfant ? demanda madame Martel que le ton de la voix de son fils avait émue.

— Mais c'est bien la route que suivit le navire quand il partit, répondit l'enfant ; je l'apercevais entre ces deux arbres. Voyez, maman, en voici un qui vient absolument du même côté.

Hélène se plaça derrière son fils, prolongea son regard entre les deux arbres indiqués par Eugène.

— Mon enfant, je ne vois rien que l'étincellement des lames de la mer.

— Ah ! c'est au-dessus ! tenez, voyez, c'est un navire ; j'en suis sûr.

Le regard de l'enfant ne le trompait point. Dans la ligne qui sépare la mer du ciel, un point noir se détachait ; il grossissait et semblait s'élever au-dessus des flots ; c'était un navire.

Faut-il ajouter foi aux pressentiments, ou croire que la pensée, fortement surexcitée, acquiert une lucidité qui tient du prodige ; ce qui expliquerait la clairvoyance de certains montagnards écossais ; madame Martel reconnut le *San-Felipe*, et une immense espérance l'inonda ; ses yeux se remplirent de larmes, ses oreilles bourdonnèrent, elle tomba à genoux, leva les yeux au ciel et s'écria en sanglotant :

— C'est lui ! c'est lui ! merci, mon Dieu !

C'était le navire si anxieusement attendu ; l'œil d'une mère en voyait toutes les voiles, tous les mâts, tous les cordages. Il revoyait avec une joie sans égale ce navire cingler vers le port, comme elle l'avait vu s'en éloigner avec un si douloureux serrement de cœur. Elle ne remarqua pas Eugène qui courait vers l'habitation de toute la vitesse de ses petites jambes. Ses regards ne se détachaient point du navire : sa vie était passée dans ses yeux. Elle fut distraite par la petite Hélène.

— Maman, dit doucement l'enfant, je crois qu'Eugène va chercher papa !

Ces paroles rappelèrent madame Martel à l'état ordinaire
Martel le Planteur.

de l'existence. Elle regarda, mais déjà Eugène avait disparu dans les touffes d'arbrisseaux fleuris.

— Il pense à tout ce bon Eugène, se dit-elle. Et moi, je suis peut-être égoïste : je ne vois que moi !

Elle se tourna encore vers la mer, le navire venait d'en accoster un autre qui le couvrait à sa vue, mais aussitôt elle vit son avant fendre l'eau et cingler vers la Havane. Par un hasard heureux, monsieur Martel s'était trouvé sur la route que suivait Eugène en courant toujours. Il se hâta de se rendre à l'éminence où se tenait encore Hélène, et braqua sa lunette vers le navire.

— C'est le *San-Felipe*, dit-il, il y a des gens en mouvement sur l'avant et un nègre au haut du grand mât.

Hélène se jeta dans les bras de son mari, et fondit en larmes. Les deux enfants sautaient de joie, et si le père parut seul être calme, c'est qu'il avait appris à maîtriser la démonstration de ses émotions, mais elles n'en étaient pas intérieurement moins profondes.

De retour à l'habitation, monsieur Martel se hâta de faire préparer le petit véhicule qui convenait à un voyage dans une contrée montueuse et fortement accidentée, et bientôt deux vigoureux chevaux, conduits par Osée, qui s'essuyait de temps en temps les yeux avec ses manches de calicot, emportèrent la famille Martel vers la Havane. La chaleur était intense, une sueur fumante couvrait les chevaux. Monsieur et madame Martel ne s'apercevaient de rien, ne sentaient rien. Ils ne voyaient que le port de la Havane, le navire, et Auguste leur fils.

Le crépuscule du soir est court sous ces latitudes ; la nuit assombrissait déjà les objets quand ils arrivèrent au domicile du señor Arrojo. Il était sur le port. L'arrivée du navire lui avait été signalée par la vigie.

— Reste ici, chère Hélène, dit monsieur Martel, je me rends au port ; ton émotion serait remarquée par des gens qui ne la comprendraient point. Les gens livrés au commerce ne sont sensibles qu'aux intérêts.

— Oh ! Adolphe, va vite ; amène-le moi.

A l'instant la pâleur couvrit son visage ; elle chancela. Hélas ! son cœur ouvert au bonheur venait d'être resserré, flétri par le souffle d'une cruelle pensée. Peut-être Auguste n'est-il plus ?

L'empressement de monsieur Martel à se rendre au port l'empêcha d'en faire la remarque. Il appelait Osée, mais Osée ne répondait point.

— A peine les chevaux ont-ils été dételés, lui dit un serviteur de la maison, que le vieux noir est parti comme une flèche ; s'il va longtemps ce train-là, il sera demain matin à l'autre extrémité de Cuba.

Osée aussi attendait son fils, et les nègres ont un amour délirant pour leurs enfants.

La distance à parcourir était courte ; à l'instant d'entrer sur le quai, un grand jeune homme tomba comme une bombe sur monsieur Martel, l'enlaça dans ses bras, le couvrit de baisers. Il ne prononçait que ces mots :

— Mon père ! mon père ! où est ma mère, et mon frère, et ma sœur ?

Monsieur Martel, surpris, saisi, ne put lui répondre. Il l'embrassait. Il le considérait ; en peu de temps, le jeune homme presque enfant était devenu un grand jeune homme, aux traits fiers, au regard énergique.

Arrivèrent Osée et son fils. Le père pleurait, sautait, poussait des exclamations, empoignait la tête laineuse de Zim entre ses larges mains, la laissait et recommençait ses exclamations.

— Ma mère ! ma mère ! criait de son côté Auguste.

Monsieur Martel électrisé oublia son âge, sa gravité ordinaire, et prit sa course vers l'habitation d'Arrojo. Ils y arrivèrent tous quatre haletants.

Heureusement pour madame Martel, dont les oreilles percevaient le moindre bruit, qu'elle entendit les cris de joie qu'Osée poussait en courant.

— Ah ! Zim, criait-il, que la vieille Bada va donc être heureuse ; et puis d'autres cris où le nom de petit maître Auguste, de Zim, se trouvaient entremêlés.



— Ils arrivent, dit Hélène en embrassant les enfants. Ils arrivent.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! je vais embrasser le pauvre petit !

Eugène courait déjà à leur rencontre. Hélène entendit l'exclamation, le bruit de l'embrassade. La joie l'inondait, l'impatience la bouleversait. Enfin, elle tomba dans les bras de son fils ; son étreinte fut convulsive ; heureusement qu'elle put pleurer.

Hélène, suspendue à la veste de matelot de son frère, cherchait à attirer son attention, lorsque Auguste l'enlevant d'un bras vigoureux, la porta à la hauteur de son visage et l'embrassa avec ardeur. Les petits bras de l'enfant enlacèrent son cou.

— Grand frère ! grand frère ! te voilà. Maman, ne pleurez donc plus.

Dans un coin du salon, sur un canapé, le vieil Osée s'était assis : il tenait Zim sur ses genoux, comme un enfant, et chantait tout bas une de ces plaintes avec lesquelles les négresses endorment leurs petits enfants.

Madame Martel s'en aperçut ; ce tableau d'amour paternel l'émut.

— Eh bien ! mon cher Zim, dit-elle, n'as-tu rien à me dire, après une si longue absence ?

— Ah ! bonne maîtresse, répondit Zim en se dressant, vous êtes si heureuse !

A cette réponse aussi à propos que touchante, madame Martel fut attendrie ; elle tendit sa main blanche. Zim la prit entre les siennes noires comme de l'ébène, fléchit le genou et la porta à ses grosses lèvres.

— Que maîtresse permettre à Zim d'aller voir sa vieille mère, dit-il en se levant.

— Mon ami, fit monsieur Martel, il est bien tard ; demain, au lever du soleil, tu pourras partir.

— Ah ! maître, la nuit est trop longue, j'aurais des épines dans la chair.

Il prit à peine le temps de se rafraîchir et partit avec son père pour la plantation.

— Elle va pleurer toutes ses larmes de joie, la vieille Bada, dit en partant le bon Osée.

Ils se livraient à cette conversation déçousue, qui semble ne rien dire et qui dit tant au cœur, quand le señor Arrojo et le chevalier Dumirail se firent annoncer.

— Madame, dit le chevalier en s'approchant de madame Martel avec une grâce et une politesse infinie, je vous ramène le précieux dépôt que vous voulûtes bien me confier. Il est digne de toute la tendresse d'une mère ; je vous remercie sincèrement de m'avoir procuré un ami. Votre fils est aujourd'hui un homme.

Hélène lui tendit la main.

— Merci, Monsieur ; oh ! cent fois merci. Le cœur d'une mère ne sait pas faire de phrases.

Tandis que le señor Arrojo présentait ses civilités à madame Martel, un souper, comme on peut le servir à la Havane, comme l'opulence de leur hôte aurait pu l'offrir partout, était dressé dans la salle voisine, et les convives entourèrent la table. Arrojo avait désigné la place d'Auguste entre son père et sa mère.

— Non, dit Hélène, en face. Je le verrai mieux.

Et plaçant ses deux autres enfants à ses côtés, elle dit :

— Je suis heureuse !

Elle mangea peu la bonne mère ; mais ses regards ne se détournaient point de son fils.

— Comme il est changé, se disait-elle ; quel regard, ce n'est plus un enfant. Toujours calme, mais que je le trouve digne. Ah ! mon Auguste fera l'orgueil de la famille !

— Savez-vous, Martel, fit Arrojo, que notre petite expédition, car, comme vous le voyez, c'est un voyage, nom une promenade, reprit-il en souriant ; savez-vous qu'elle nous rapportera plus qu'une expédition sur la côte d'Afrique, qui ramènerait une cargaison d'ébène (d'esclaves noirs). Monsieur le chevalier est aussi habile traficant que

bon marin, les troubles de Santo-Domingo ont fermé les magasins : ils sont encombrés, le commerce est peureux. Monsieur le chevalier revient chargé jusqu'aux écoutilles ; il a payé des prix plus que modérés.

— Señor, dit le chevalier en s'inclinant gracieusement, vous savez choisir votre monde ; le subrécargue que vous m'avez donné mérite des éloges que je lui retourne en bonne justice ; il a fait tous les achats, j'ai seulement veillé à l'aménagement. A chacun ce qu'il mérite, señor Arrojo !

— Par Notre-Dame del Pilar, s'écria Arrojo, quand il eût fait encore de meilleurs marchés, monsieur le chevalier, à quoi cela m'eût-il servi si vous n'aviez pas amené à bon port un navire qui aurait dû couler sous le poids des marchandises ? Jamais navire aussi lourdement chargé n'a fait une si heureuse traversée, son tirant d'eau enfonçait de deux pieds de plus. Tout le monde a fait cette remarque à l'arrivée de mon navire.

— Puisque vous prétendez ne pas vous être mêlé d'achats et de ventes, veuillez donc nous raconter les nouvelles que vous avez recueillies, demanda monsieur Martel que la révolution de Haïti intéressait de si près.

Le visage du chevalier se couvrit de tristesse ; il passa la main sur son front, et répondit lentement :

— Mon cher monsieur Martel, ce que j'ai à vous apprendre sera aussi long que triste. Je vous vois tous heureux, ne troublons point ces heures de bonheur.

— Mon Dieu ! fit Hélène, tout ce qu'on nous a rapporté est donc vrai ? Martel a donc pris le parti le plus sage en abandonnant notre plantation ?

— Ah ! oui, bien certainement, le plus sage, répondit le chevalier. Vous êtes ici tranquilles, heureux, car vous y avez trouvé un ami. Ce n'est pas la spoliation seule qui vous eût frappés là-bas, dans cette île aujourd'hui livrée à la fureur des démons, c'est le meurtre, accompagné de tortures sauvages ; le meurtre lent, raffiné. Votre voisin Valbrun, qui fut un des héros des premières convulsions,

a été écorché vif par le farouche Jeannot, par ce noir marron à qui vous avez donné asile. Oui, Valbrun a péri du supplice le plus épouvantable qu'on puisse faire souffrir à une créature humaine : son cadavre mutilé a été jeté dans l'incendie de son habitation. Vous le voyez, Madame, monsieur Martel a pris le parti le plus sage, et moi je me reproche de vous avoir fait ce court récit, entraîné que j'ai été par de lugubres souvenirs. La colonie française ne peut échapper à la destruction.

On fit cercle autour du chevalier. Il ne pouvait remettre son récit. Voici ce qu'il rapporta à ses auditeurs attentifs.

— Mon cher monsieur Martel, vous savez, car vous étiez encore dans le voisinage du Cap Français à cette époque, comment le décret de l'Assemblée nationale du 8 mars de cette année fut reçu à la colonie : l'assemblée de l'ouet, dite de Saint-Marc, le repoussa avec un hautain mépris ; prenant, de son chef, le titre d'assemblée générale de Saint-Domingue, elle s'érigea en assemblée constituante, c'était en réalité se séparer de la métropole. Elle ne laissa plus aucun doute sur ses projets ; elle anathématisa tout ce qui venait de France, et, sous l'impulsion d'hommes plutôt furieux qu'insensés, elle déclara qu'à elle seule appartenait le droit de régir la colonie.

Mais l'assemblée du nord continuant à reconnaître l'autorité de la métropole, les deux assemblées armèrent, et la guerre fut déclarée entre le Cap et Saint-Marc.

Le gouverneur, de Peguier, et le nouveau colonel du régiment du Port-au-Prince, de Mauduit, se prononcèrent pour la ville qui reconnaissait la métropole : ce dernier dissipa un comité qui s'était établi en relation avec les indépendants de Saint-Marc, et il fut résolu de traiter de la même manière cette assemblée de Saint-Marc, qui déclarait son indépendance et son omnipotence.

Pour s'assurer un appui, l'assemblée de Saint-Marc embaucha les matelots et la plupart des officiers de la marine. Une révolte éclata sur le *Léopard*, vaisseau commandé par le marquis de la Galissonnière, chef de la station maritime :

il se vit dans la nécessité de remettre son commandement au marquis de Santo-Domingo, le seul des officiers du navire qui eut la lâcheté d'oublier son devoir, en usurpant les fonctions du véritable commandant. Il alla offrir à Saint-Marc l'appui de son équipage et de ses canons. Mais cette entreprise criminelle échoua : l'équipage déclara qu'il voulait soutenir l'assemblée fidèle à la France, et non ses ennemis.

L'assemblée du Cap, qui fut depuis désignée sous le sobriquet de Pompons blancs, marcha sur Saint-Marc. L'assemblée de cette ville, reconnaissant son impuissance, s'embarqua en masse sur le *Léopard*, le 8 août 1790, et partit pour la France, allant ainsi solliciter l'appui de la métropole qu'elle venait d'anathématiser.

Les quartiers du Cap, du Port-au-Prince et de la Croix-des-Bouquets envoyèrent aussitôt des commissaires en France ; ils se dirigèrent vers Nantes, tandis que le général de Vincent faisait route vers Lorient pour justifier les mesures prises par le gouvernement colonial.

A son arrivée à Nantes, les commissaires de Saint-Marc parvinrent à gagner à leur cause le club démagogique de cette ville, et se firent reconnaître par une députation de la municipalité ; on les salua comme les représentants des martyrs de la liberté, mais leur triomphe fut de courte durée. Mieux informée, l'Assemblée constituante décréta que l'assemblée de Saint-Marc avait provoqué et mérité sa dissolution ; que ses décrets étaient nuls, attentatoires à la souveraineté nationale et à la puissance législative. De Vincent, le gouverneur de Peguier et le colonel de Mauduit furent remerciés et félicités pour avoir combattu dans l'intérêt de la métropole.

Deux vaisseaux de ligne devaient être envoyés à Saint-Domingue pour comprimer la révolte ; mais par un retour illogique, et trompée par les intrigues des commissaires de Saint-Marc, l'Assemblée nationale rapporta son décret, condamna ceux qu'elle avait loués, et releva ceux qu'elle avait abaissés.

Cette conduite inexplicable acheva de mettre le feu à la colonie. La province du sud, qui n'avait pas pris part aux mouvements révolutionnaires, travaillée par les agents de Saint-Marc, prit avec fracas parti contre le nord et contre l'autorité métropolitaine. Les assassinats commencèrent; on égorgeait ses ennemis sous prétexte qu'ils favorisaient les gens de couleur, et le major de Codère, commandant militaire aux Cayes, fut arraché, par les colons blancs, des bras de sa femme, accablé d'outrages et massacré. Mais un crime qui eut des résultats plus terribles fut presque en même temps commis.

Le mulâtre Vincent Ogé, homme intelligent et énergique, revint à Saint-Domingue, malgré la surveillance des blancs, dans le but d'exiger l'exécution des décrets du 8 mars et des instructions du 28 du même mois, qui sous-entendaient les droits de sa caste à prendre part aux affaires coloniales. Pour appuyer sa demande, il se mit à la tête d'un rassemblement de mulâtres : l'autorité militaire céda aux exigences des blancs et marcha contre le rassemblement.

Le général de Vincent et le colonel Combefort, qui commandait le régiment du Cap, réunirent des forces considérables, tombèrent sur les mulâtres, les écrasèrent, dispersèrent le reste, et Ogé, qui s'était réfugié dans la partie espagnole de l'île, fut livré en vertu d'un traité d'extradition, rompu vif sur un échafaud et sa tête exposée sur un poteau ; son frère et un de ses compagnons eurent le même sort. D'autres mulâtres, aussi condamnés, se réfugièrent dans les montagnes du sud, préparèrent la vengeance en soulevant les noirs.

Ces choses se passèrent, mon cher monsieur Martel, peu de temps après votre départ de l'île. Dès lors la révolution, sans but arrêté, se trouva en face du soulèvement presque général des hommes de couleur et des noirs. A la tête de ces derniers, qu'exaltent leurs obis (sorcières), se sont montrés des hommes altérés de vengeance, d'une barbarie sauvage : le nègre Jeannot, que vous avez connu, en est

un ; c'est lui qui a incendié la plantation Valbrun et écorché vif le planteur. Ce n'est plus qu'une épouvantable confusion, où les incendies, les meurtres féroces se succèdent chaque jour ; et, ce qu'il y a de plus stupide, c'est que les blancs s'entre-détruisent. Je vous le dis, dans l'amertume de mes convictions, la colonie est perdue pour la France, si la France peut échapper aux horribles déchirements qui la travaillent et l'ensanglantent. La partie espagnole de l'île regorge d'émigrés, de gens de toutes les factions qui se poursuivent de leurs vengeances ou se préparent à rentrer les armes à la main dans la colonie française. Le commerce y est paralysé, les marchandises amoncelées, et le señor Arrojo, en y renvoyant un chargement d'armes et de munitions, en échange de denrées coloniales, a fait un calcul aussi profond que lucratif, car les Anglais, ces entremetteurs entre toutes les nations, commencent à arriver avec des chargements d'armes et de munitions, qui passent aux révoltés et aux blancs (1).

— Chevalier, fit Arrojo, à qui ces détails étaient connus depuis longtemps et qui, par conséquent, en était moins impressionné que la famille Martel ; chevalier, mes calculs n'ont pas la profondeur que vous voulez bien leur prêter, ils sont logiques, parce qu'ils sont simples. Dans tous les lieux où j'ai porté mon commerce, j'ai établi des commis intelligents qui me tiennent au courant des affaires et des dispositions des esprits : je n'ai plus qu'à y expédier les marchandises convenables, en tâchant de prévenir les autres négociants. Ainsi je vends vite et fructueusement. Depuis longtemps je m'attendais à un bouleversement dans la colonie française de Saint-Domingue, et je crains bien, mon cher chevalier, que les principes proclamés par la France ne portent les mêmes brandons de discorde dans ses autres colonies. Je me suis mis en mesure de faire face à tous les débouchés. C'est par mon conseil que son

(1) *Histoire maritime de la France.*

excellence le señor gouverneur de la Havane vient d'envoyer des troupes à Santo-Domingo. L'arsenal militaire manquait d'armes et de munitions suffisantes, j'ai pu fournir le tout à beaux deniers comptants ; c'est ainsi que j'entends le commerce.

Le rapport du chevalier Dumirail avait laissé monsieur Martel et sa femme plongés dans une grande tristesse, qui troublait douloureusement la joie causée par le retour de leur fils. Ce jeune homme, froid et réservé, n'avait encore rien dit de ce qui lui était arrivé dans le cours de son voyage ; ce fut Hélène qui le questionna.

— Mère, lui répondit-il, tant que nous avons été sur mer, ma vie s'est écoulée heureusement. J'aime la marine, j'ai étudié sous le maître le plus capable de m'instruire dans cette science, et en même temps le plus aimable, le plus ami, sous monsieur le chevalier Dumirail.

Celui-ci s'inclina gracieusement, comme pour remercier Auguste de l'éloge qu'il venait de faire de lui.

— A terre, continua le jeune homme, je ne me suis pas aussi bien trouvé dans mon élément. En fait de commerce, je suis un véritable ignorant.

— La science viendra plus tard, fit Arrojo en lui secouant la main ; là où il y a l'étoffe d'un bon marin, il y a plus qu'il faut d'intelligence pour faire un commerçant.

Auguste continua :

— Durant les premiers jours qui suivirent celui du déchargement du navire, je me trouvai complètement dépaysé. Sur le port, je n'avais vu que le mouvement du commerce, dans la ville je ne rencontrais que des personnes agitées, courant aux nouvelles ou les racontant. Un jour, monsieur le chevalier et moi nous étions éloignés du tumulte de la ville, monsieur le chevalier pour en observer les ouvrages de défense, et moi pour m'éloigner de ce bourdonnement, pour me soustraire aux porteurs de nouvelles et aux questions dont on nous accablait. Nous étions sur les premiers contreforts des montagnes, et j'admirais la variété des sites et la magnifique végétation

du pays. Monsieur le chevalier dessinait : je m'écartai un peu. Tout-à-coup une vieille négresse sortit d'un fourré, et m'appelant par mon nom, me fit signe de m'approcher d'elle, ce que je fis, étonné que j'étais d'avoir entendu prononcer mon nom dans une contrée où je devais être inconnu. La négresse écarta les broussailles et marcha rapidement le long d'un sentier qu'elles avaient caché à ma vue. Nous marchâmes quelque temps. Ne voyant pas le terme de cette espèce de course qui me conduisait dans les mornes, je m'arrêtai. La négresse vint alors à moi, et me dit :

— Maître (nom que les esclaves donnent volontiers aux blancs), venez, un ami vous attend.

Je la suivis encore quelque temps. Enfin, ayant atteint le bord d'une vallée profonde, la négresse me dit :

— Il est là.

— Elle fit entendre un glapisement, et peu après, je vis un noir de haute taille, accoutré comme un soldat, sortir d'un massif d'arbres et se diriger vers moi : il était armé d'un fusil double, de deux longs pistolets et d'un couteau de chasse. Il se plaça devant moi. Je reconnus le nègre Jeannot ; mais, quoiqu'il ait toujours l'air farouche, je le trouvai bien changé. Son regard était hautain, féroce et quand il me dit, en cherchant à sourire : « Messer Martel reconnaît-il Jeannot ? » je ne sais pourquoi je frissonnai. Nous nous assîmes au pied d'un arbre. Jeannot me fit, avec volubilité, une foule de questions sur ma famille. Il croyait qu'elle avait péri dans les troubles de la colonie, et parut apprendre avec plaisir que nous étions en sûreté à Cuba.

— Ah ! bon, fit-il ; jeune monsieur Auguste est venu dans un bon navire. La bonne blanche est là-bas, aussi les petits enfants, aussi le père. Ils n'ont plus besoin de messer Auguste. Il faut qu'il vienne avec nous. Ils ont brûlé la plantation Martel, Jeannot a brûlé la plantation Valbrun, il a écorché Valbrun, fit-il avec un éclat de rire qui me glaça, il en tuera d'autres. Jeannot a soif de ven-

geance ; il a bien souffert. Venez avec nous, vous vous vengerez.

— Jeannot, lui répondis-je en modérant mon émotion, ma religion me défend la vengeance.

Il me regarda d'un air ébahi, puis me demanda lentement :

— Est-ce que messer Auguste n'a pas la même religion que les autres blancs ?

— J'ai celle que m'ont enseignée mon père et ma mère, lui répondis-je.

— Bons blancs, fit-il en baissant la tête. Il y eut un silence.

Je voyais le visage de Jeannot perdre peu à peu le calme ; ses yeux roulaient presque injectés de sang, et le sourire féroce qui découvrait ses dents blanches me fit lui trouver des rapports de ressemblance avec une bête féroce.

— Messer Auguste ne veut pas venir ? C'est peut-être mieux. Nous tuerons tous les blancs. Vous ne devez pas m'avoir vu ici, messer. Je suis bien aise que vos parents soient en sûreté, adieu.

Il reprit son fusil appuyé au tronc de l'arbre et s'enfonça dans la vallée. Je revins rapidement sur mes pas, le cœur encore ému, et rejoignis monsieur le chevalier, que mon éloignement commençait à inquiéter. Sans lui raconter l'étrange rencontre que je venais d'avoir, je le pressai de retourner au port. Je craignais de parler. Derrière chaque buisson pouvait se cacher un espion. L'altération de mon visage ne lui avait point échappé, ce fut sur notre bord qu'il me questionna, et que je lui racontai ce qui m'était arrivé.

— Monsieur le chevalier, vous me conseillâtes, avec raison, de garder le silence au sujet de cette entrevue, car la présence de Jeannot, du terrible Jeannot, était signalée aux autorités ; cependant il put repasser les montagnes chargé d'armes et de munitions.

Pendant ce récit, les deux enfants s'étaient endormis sur les genoux de leur mère. Il fallut songer au repos.

— Demain, mes amis, leur dit-il en leur souhaitant une nuit paisible, demain nous descendrons au port et vous aurez une idée des bonnes affaires qui se sont faites sous les auspices de monsieur le chevalier.

N'oublions pas que, pendant que nos personnages causent émués dans le salon du señor Arrojo, deux autres, d'un ordre inférieur selon le monde, sont en route vers l'habitation Martel. La nuit était assez claire, car le ciel non voilé de nuages brillait de toute sa splendeur. Il marchait rapidement, le bon vieux Osée; il voulait réjouir le cœur de sa vieille compagne, mais son fils, plus vigoureux, faisait de fréquentes haltes pour lui laisser le temps de respirer. Le sentier était étroit, Osée prenait le chemin de traverse qui abrégait la longueur de la route. Les rameaux des arbres, entrelacés de lianes, dérobaient le peu de clarté qui tombait du ciel : ils marchaient enveloppés d'ombres épaisses, découvrant de temps à autre les étoiles étincelantes à travers les éclaircies des rameaux.

— Osée est vieux, Zim, fit le père en respirant bruyamment.

— Oh! père, appuyez-vous sur moi, il y a si longtemps que je n'ai embrassé ma mère.

— Va, Zim, va; va-t-elle sauter la vieille Bada; va-t-elle pleurer. Oh! Zim!

— Je boirai ses larmes, père; elles rafraîchiront mon cœur.

— Oh! hé! Zim, oh! hé; je n'ai plus d'haleine. Mon esprit est si joyeux!

Zim l'enleva dans ses bras, et dit :

— Marchons.

— Tu vas t'écraser, Zim, et la vieille ne te trouvera pas bonne mine. Reposons-nous un peu.

Ils se jetèrent au pied d'un arbre.

— Sais-tu, Zim, que tu es presque aussi fort que je l'étais à ton âge?

— Oui, père, oui je suis fort, ma mère est là-bas : elle nous attend. N'entendez-vous point les aboiements des chiens ?

— Non, c'est le bruit de la cascade, étouffé sous le couvert.

— N'est-ce pas une lumière que j'entrevois, père, là-bas, entre les rameaux ?

— C'est une étoile, Zim, il est minuit passé, je la reconnais bien.

— Pauvre mère, fit Zim, je parie qu'elle ne dort pas encore !

— Non, Zim, elle t'attend.

Le ruisseau est franchi sur un arbre jeté en travers ; Osée et son fils sont dans les champs de la plantation.

— Ah ! enfin, père !

Et Zim se mit à faire des enjambées de géant.

— Va, va, mais chante pour que la vieille te reconnaisse de loin, car, se dit-il, elle serait assez bête pour s'évanouir.

Et le brave Osée allongeait aussi le pas.

A cent pas devant lui, la voix forte mais entrecoupée de Zim chantait :

Dors, bijou de mon cœur,
Ma mamelle est tarie...
Dors, je veille sur toi,
Sur toi, sur toi, sur toi...
O mon âme, ô ma vie ;
Dors, bijou de mon cœur,
Mon trésor, mon bonheur.

La mère entendit les paroles avec lesquelles elle endormait son enfant, elle reconnut sa voix.

— Zim ! Zim ! cria sa voix chevrotante ; Zim, mon petit Zim. Et elle se mit à courir.

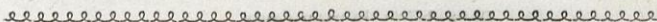
Quand Osée arriva tout essoufflé, la mère et le fils étaient enlacés dans les bras l'un de l'autre. On n'entendait que des sanglots de joie, entrecoupés des mots : Mère, Zim, mon petit Zim !

— Ah! ah! ma vieille Bada, tu l'as, ton petit Zim; tu l'as, ma vieille! Ne le mange pas de caresses. Allons, allons, à la case. Zim doit avoir soif. Il m'a porté comme un enfant.

— Comme un enfant, ma vieille, répétait-il en sautant et frappant ses mains l'une contre l'autre.

Dans la case, sur une table couverte d'une nappe aussi blanche que la peau de ses habitants était noire, s'étaient étalées des bananes grillées, des gâteaux de manioc et une multitude de bonnes choses.

Une grossealebasse était pleine du doux jus de la canne à sucre. Zim s'assit, attira sa mère sur ses genoux; celle-ci lui passait la main dans ses cheveux laineux, le regardait, et se mettait à pleurer en disant : Zim, Zim. Ce ne fut qu'après ces premiers moments de bonheur que les heureux habitants de l'humble case se mirent en mesure de profiter des préparatifs culinaires que Bada avait assaisonnés avec tant d'attention en attendant son fils. Le jour pointait quand ils se livrèrent au repos. Mais c'était jour de réjouissance.



CHAPITRE VII.

Soulèvement des hommes de couleur et des noirs. — Folies cruelles des planteurs. — Projets du señor Arrojo. — Le chevalier Dumirail s'embarque. — Orgueil des Espagnols. — Le chevalier à New-York.

Notre récit se termine vers la fin de l'année 1793. Les troubles d'Haïti ont pris une telle gravité, que ce n'est plus

un soulèvement, une révolte, mais une révolution sangninaire. L'île de Saint-Domingue, dans la partie française, ressemble au cratère bouillonnant d'un volcan. Les blancs s'accusent, se poursuivent de leurs haines, s'assassinent, mais ils se réunissent de temps en temps pour écraser les mulâtres et faire face aux noirs, dont les masses sombres roulent du haut des mornes, pendant les ténèbres de la nuit. L'incendie signale leur passage, et quand les colonnes de blancs s'élancent le matin à leur poursuite, elles trouvent le sol couvert de ruines fumantes et des cadavres des blancs massacrés, coupés en morceaux dispersés sur les sentiers et les routes.

Les noirs avaient des chefs, des campements fortifiés, des armes, et leurs obis pour attiser, exalter leur férocité au-delà de celle des bêtes féroces. Chaque navire apportait à la Havane des nouvelles de plus en plus effrayantes. C'était à ne plus y ajouter foi. La colonie espagnole donnait des inquiétudes, on en avait même à Cuba, où le bruit courait que les noirs avaient des conciliabules nocturnes et préparaient aussi leur soulèvement.

— Mon cher Martel, dit un jour le señor Arrojo, vous avez visité mes plantations; que pensez-vous des dispositions des esprits de mes noirs?

— Je crois que vous pouvez être sans inquiétude de leur côté; cependant, s'il y avait des soulèvements, ils sont faciles à entraîner.

Son excellence le gouverneur général a pris ses mesures, et se trouverait en état de les étouffer. Ici nous n'agissons pas comme les planteurs insensés de Santo-Domingo, nous ne nous déchirons pas. Les hommes de couleur ne sont point molestés et les noirs affranchis peuvent se livrer tranquillement à leurs petites industries.

— Je veux vous communiquer un projet, Martel, et avoir votre opinion. Nos relations commerciales avec les grandes et les petites Antilles sont languissantes; l'activité des yankees américains nous fait une ruineuse concurrence, et l'Europe manque de denrées coloniales : une

société de Cuba m'a proposé de préparer une grande expédition destinée à l'Europe, à l'Espagne surtout. Mais les mers sont sillonnées par de nombreux corsaires, tant anglais que français. Pensez-vous que le chevalier Dumirail accepterait le commandement du vaisseau de ligne et des deux frégates qui escorteraient cette flotte marchande?

— Je n'en douterais pas, répondit Martel, si le chevalier n'était exposé qu'aux rencontres des corsaires anglais, ou de toute autre nation que la France. Mais vous savez qu'il a refusé de se rendre en Europe pour entrer dans le corps d'armée que les émigrés préparent au-delà du Rhin? Ce n'est pas la France qui est sanguinaire, ce sont les misérables qui se sont emparés du pouvoir qui doivent supporter la honte, la réprobation de toutes les honnêtes gens, dit-il. Mon cœur se soulève d'indignation à l'idée de porter les armes contre ma patrie, toute coupable qu'elle est. Vous savez, mon ami, que depuis que le chevalier a eu la certitude que sa famille a trouvé un asile à Naples, il ne songe plus qu'à rétablir sa fortune et à préparer à ses vieux parents les moyens de rentrer honorablement en France quand la commotion révolutionnaire sera calmée?

— C'est un hardi et habile marin, fit Arrojo, qui suivait le cours de ses pensées : il a mené à bonne fin toutes mes entreprises. Votre fils, Martel, l'égalera dans quelques années. Savez-vous que nous aurons à nous partager un joli dividende, et que le prix de votre plantation de l'autre île n'égalerait pas votre part?

— Je sais, mon ami, que la Providence m'a donné en vous un sauveur, et que je n'ai qu'à me féliciter, surtout pour ma jeune famille, d'avoir pour ami le señor Arrojo.

— Vous féliciter, Martel! je crois que je vous dois plus de reconnaissance que vous ne m'en devez. Mes plantations sont les mieux tenues et les plus productives de l'île : elles font l'envie de tous les planteurs; depuis environ deux ans, mes navires n'ont éprouvé aucun désastre maritime. Si je pouvais vivre sans m'occuper de

commerce, j'ai presque assez de richesses pour mener le train d'un prince; et c'est à votre concours, à celui du chevalier et de votre fils que je dois cette prospérité presque inouïe. Parlez-moi donc de votre reconnaissance, Martel!

Arrojo resta quelque temps pensif; puis, il dit à son ami :

— Vous connaissez mieux que moi le caractère et les opinions de monsieur Dumirail; pensez-vous qu'il accepterait le commandement d'une expédition sur les côtes d'Afrique?

— Si elle n'a pour but que le commerce, je suis sûr qu'il l'accepterait. Il m'a plusieurs fois parlé de ce débouché, et pense qu'en s'élevant dans les latitudes du sud, en allongeant sa route de quelques centaines de lieues, il pourrait éviter les croiseurs et les forbans qui se tiennent dans les eaux de l'Atlantique. Mais il refusera s'il s'agit de la traite des noirs.

— Singulier homme, dit Arrojo; la race noire n'est-elle pas destinée à l'esclavage, qu'elle le subisse dans sa contrée natale ou dans toute autre contrée!

Les deux amis étaient encore en conférence, quand le chevalier Dumirail se fit annoncer. Quand il entra, ils remarquèrent que sa figure était réellement bouleversée, que ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé. Il présenta une lettre à monsieur Martel.

— Lisez, lui dit-il brièvement, lisez et traduisez au señor Arrojo.

Celui-ci ne comprenait qu'imparfaitement le français. Il se jeta ensuite sur un canapé, en proie à la plus étrange, à la plus convulsive irritation.

Cette lettre était datée de Naples et avait été apportée à la Havane par un bâtiment hollandais.

Monsieur Martel eut à peine parcouru les premières lignes de cette lettre que la pâleur couvrit son visage. Sa main tremblait. Il paraissait agité d'une émotion aussi douloureuse qu'imprévue.

— Dieu du ciel ! cela peut-il être vrai, dit-il. Un crime aussi abominable peut-il avoir été commis par un peuple civilisé, par un grand peuple !

Cette lettre contenait les détails du jugement, de la condamnation et de l'exécution de Louis XVI. Nous ne la rapporterons pas ici, ces détails sont connus de tout le monde. Seulement nous citerons son post-scriptum, ajouté par un officier de la marine française ami du chevalier Dumirail et réfugié à Naples.

« Vous êtes heureux, mon cher chevalier, de vous » trouver aux Antilles : au moins vous n'assistez pas à la » destruction de notre marine. Tous les officiers nobles » sont en fuite, ou en prison, l'échafaud les attend. Voici » une liste d'officiers qui ont péri ou qui se sont réfugiés à » l'étranger. »

Ce fut en frémissant d'émotion que monsieur Martel donna au señor Arrojo lecture et explication de cette lettre. Le planteur en parut terrifié. Son esprit pénétrant prévit les bouleversements de l'Europe et comprit la douleur, le désespoir de ses deux amis. Par sa naissance, par ses habitudes, le jeune chevalier Dumirail était attaché aux Bourbons; la personne d'un roi lui paraissait si sacrée qu'il la croyait inviolable, et il apprenait que le peuple qui était reconnu comme le plus doux de la terre venait d'arrêter, de condamner, et d'exécuter publiquement un souverain dont la bonté et les bonnes intentions étaient connues de tout le monde. Son esprit se trouvait dans une telle perturbation qu'il se croyait sous l'impression d'un horrible cauchemar. Il était anéanti.

Les impressions de monsieur Martel, sans être aussi douloureuses, aussi profondes, ne le laissaient pas moins sous le coup d'une certaine épouvante.

— Que va-t-il donc arriver, dit-il avec une espèce d'égarément. La France tue publiquement son roi !

Cette terrible nouvelle se répandit rapidement de la Havane dans le reste de l'île, et y consterna tous les esprits. La terreur devint générale quand, le même jour, on apprit

que les noirs de Saint-Domingue chassaient devant eux les blancs, qui ne trouvaient pas assez de navires pour échapper au massacre général. Le gouverneur de Cuba réunit les principaux de l'île, et il y eut un grand conseil : la patrie lui paraissait en danger. Quoiqu'on n'eût encore signalé que quelques conciliabules de noirs, fort insignifiants d'ailleurs, l'esclavage était doux à Cuba.

Les résolutions qui y furent prises changèrent la destinée du chevalier Dumirail et du jeune Martel. Les troupes envoyées dernièrement à Saint-Domingue laissaient l'île de Cuba un peu dégarnie de force armée, et surtout d'officiers de marine. Soit que le gouverneur de Santo-Domingo, partie espagnole, par une jactance naturelle à sa nation, voulût, pour donner plus de prix et plus d'éclat à ses services, exagérer les dangers qui l'entouraient, soit qu'il les crût réels, le gouverneur de Santo-Domingo demandait l'envoi de forces navales et quelques troupes de débarquement. On résolut d'employer le navire de haut-bord et les deux frégates achetées par Arrojo et ses associés, pour les envoyer en croisière dans les eaux de Santo-Domingo. Arrojo proposa le chevalier Dumirail pour commandant de cette croisière; la fierté espagnole ne permit pas qu'un pareil commandement fût confié à un étranger; mais comme la bravoure et l'habileté du chevalier étaient bien connues, sur les instances d'Arrojo on lui donna le commandement d'une des frégates, la *Santa-Fé*.

Le chevalier, à la grande surprise de ses deux amis, qui le voyaient si abattu, si consterné depuis les fatales nouvelles de Naples, accepta cette mission presque avec joie, et n'y mit qu'une seule condition : c'est qu'on lui donnerait pour second le jeune Auguste Martel.

Ce jeune homme, auquel il était attaché comme à un frère, avait depuis plusieurs années fait avec lui des voyages sur les côtes d'Amérique. Le chevalier l'avait formé et le jugeait capable de remplir ce poste. On accéda à la demande du chevalier; la famille Martel, déjà habituée à l'idée que la carrière qui convenait à Auguste était la

marine, ne mit aucune opposition à ces projets ; et le port de la Havane vit affluer les ouvriers appelés de tous côtés pour terminer les préparatifs de cette croisière. Le fils d'Osée, qui avait accompagné Auguste dans ses précédentes courses maritimes, fut porté sur les rôles de l'équipage en qualité de maître timonnier. La bonne vieille Bada reposait depuis un an dans le cimetière de la chapelle élevée sur la plantation Arrojo ; il ne laissait donc que son vieux père, qui jouissait réellement de ses Invalides.

Le commandant de cette petite escadrille se nommait don Lopez y Ximenes. Espagnol pur sang de la colonie, il avait toute la morgue des Espagnols, mais elle n'était appuyée ni sur un courage reconnu, ni sur les connaissances maritimes. Avant l'embarquement, dans un conseil tenu chez le gouverneur, il prouva son orgueil et son incapacité. Si le chevalier n'eût pas été engagé, il eût refusé de servir sous les ordres d'un pareil homme. Avec sa franchise ordinaire, il s'en ouvrit au gouverneur général, qui soutint l'homme de son choix. Ce fut donc dans de fâcheuses dispositions que le chevalier prit la mer.

Soit caprice, soit ordres secrets, don Lopez y Ximenes, au lieu de cingler directement vers Santo-Domingo, se dirigea vers la Martinique ; le chevalier obéit au signal du commandant. Arrivés en vue de cette île, ils prirent le large vers l'Atlantique, exerçant le droit de visite sur quelques bâtiments marchands isolés. Dumirail ne comprenait rien à cette croisière.

Le septième jour de leur navigation, ils découvrirent une quantité de voiles. C'était une escadre beaucoup plus forte que la leur. Le seigneur don Lopez y Ximenes donna à la frégate *Santa-Fé* le signal de faire arrière-garde, et, déployant toutes ses voiles, il profita du vent pour s'éloigner ; la frégate commandée par le chevalier avait un équipage choisi par lui et nombreux. Il obéit au signal et reconnut bientôt que la flotte en vue était anglaise.

Sans forcer de voiles il suivit à la distance de plusieurs milles le commandant espagnol. Une frégate anglaise le joignit à la portée du canon et lui envoya un boulet, sans doute pour lui commander de baisser les voiles et de l'attendre. Le chevalier continua tranquillement sa route, absolument comme s'il n'eût rien entendu. La frégate anglaise gagnait sur eux, et envoya un autre boulet qui déchira les basses voiles de la *Santa-Fé*.

— Enfants, à vos pièces ! cria le chevalier : laissez approcher.

Les Anglais, presque sûrs d'une prise qui montrait tant de mollesse, vinrent se placer en travers de la *Santa-Fé*. Alors une épouvantable bordée les accueillit, et rasa presque leur frégate.

— A l'abordage, enfants ! cria le porte-voix du commandant.

La frégate anglaise fut emportée avant que les autres, qui étaient à plusieurs milles et qui la croyaient maîtresse de la frégate ennemie, eussent songé à venir à son secours. Mais dès qu'ils aperçurent le pavillon de la *Santa-Fé* flottant au haut du mât et le pavillon anglais tombé, l'escadre entière fit force de voiles vers le point du combat. Aucuns de leurs mouvements n'échappait au chevalier ; faisant transborder les prisonniers anglais, il mit une longue mèche sur le magasin à poudre de la frégate vaincue et s'éloigna à toutes voiles. Il s'était à peine éloigné d'un mille qu'une explosion épouvantable retentit : Il vit, au moyen de sa lunette, deux vaisseaux anglais où le feu flamboyait.

— Nous retournerons à la Havane, dit-il tranquillement, pour y raconter les exploits de don Lopez y Ximenes.

Le troisième jour, ils entraient dans ce port et débarquaient soixante-cinq prisonniers anglais.

Ce fut alors que le chevalier apprit une nouvelle inouïe. Don Lopez y Ximenes, deux jours avant son arrivée, avait répandu le bruit que la frégate la *Santa-Fé*, n'ayant pas

obéi à son signal, était tombée entre les mains d'un escadre de croiseurs, qu'il nommait corsaires. Indigné d'une pareille lâcheté et d'une si audacieuse accusation, le chevalier demanda un conseil de guerre et raconta les faits.

Un Espagnol de haute famille accusé de lâcheté et de calomnie ne pouvait pas être condamné; mais aussi le témoignage des équipages, le succès du chevalier ne pouvaient pas être récusés. On ôta le commandement de la *Santa-Fé* au chevalier, et don Lopez y Ximenes fut envoyé de rechef dans les eaux de Santo-Domingo.

— Chevalier, dit Arrojo transporté de colère et d'indignation, nous allons travailler pour notre compte. Partez pour la Nouvelle-Orléans ou pour New-York, achetez un bon et solide navire; montez-le en artillerie et en équipage, et allez croiser où bon vous semblera. Tout le sang de mes veines bouillonne. Il faut que ces hautains hidalgos apprennent ce qu'ils ont perdu en vous perdant. Si les Anglais sont en paix avec nous, pourquoi tiraient-ils sur un navire portant pavillon espagnol?

La colère et l'indignation d'Arrojo n'étaient point feintes, mais il prenait le parti d'éloigner le chevalier, parce qu'à la suite du conseil chez le gouverneur il avait été arrêté que les prisonniers anglais seraient traités honorablement, renvoyés dans une colonie anglaise, avec le témoignage du regret de ce qui était arrivé et l'annonce que le capitaine de la *Santa-Fé* avait été destitué pour sa conduite. Le brave Arrojo connaissait le gouverneur, il craignait que l'outréuidance anglaise n'exigeât plus qu'une destitution.

Le cœur du chevalier se trouvait trop ulcéré pour ne pas embrasser avec ardeur l'offre d'Arrojo. Un navire de New-York devait mettre à la voile le lendemain, il y prit passage avec Auguste Martel et le fidèle Osée, muni de lettres qui lui donnaient un crédit illimité sur deux banquiers de New-York. Une âme ardente comme la sienne était pleine de projets, peut-être de projets de vengeance, c'est ce qui fut ignoré même d'Auguste Martel. Leur

traversée fut heureuse; dès son arrivée, le chevalier visita plusieurs navires; en Amérique tout se vend quand il y a bénéfice: un joli brick devait être lancé à la mer, il assista à l'opération, fut satisfait de la manière gracieuse et légère avec laquelle il se dressa après avoir plongé son avant dans les flots, et obtint l'autorisation de le visiter dans toutes ses parties. Cet examen le satisfit. Il en fit l'acquisition, et s'empessa d'ajouter, au grand étonnement des constructeurs, des modifications qui n'étaient point encore usitées dans la jeune marine des Etats-Unis. Ce brick était percé pour douze canons, il en fit mettre deux à l'arrière et deux à l'avant, puis pressa l'aménagement. Les dollars ne lui manquaient point, il s'approvisionna largement, sans pourtant charger son brick, et s'occupa de se former un équipage à son gré; tous ces préparatifs terminés, il prit la mer sans indiquer le but de sa course.

Il y a quelquefois une suite de circonstances si intimement liées pour mener à un but, qu'on pourrait dire que la fatalité s'en est mêlée. On avait parlé de l'aventure du chevalier, d'abord dans les tavernes où se rendaient les matelots, ensuite parmi les commerçants, puis dans les autres classes de la population. L'Angleterre y avait encore des partisans, la séparation d'avec la métropole ne remontait pas bien loin dans le passé.

L'escadre anglaise, dont le chevalier avait brûlé une frégate, vint mouiller, quelques jours après le départ du chevalier, dans le port de New-York, entendit parler de lui, et joignant ces nouvelles aux renseignements parvenus de la Havane, elle ne douta pas que le commandant du brick parti depuis peu ne fût l'audacieux capitaine qui leur avait infligé une si grande honte et causé la perte d'une frégate. Après s'être bien renseigné, le commodore Buxton crut l'occasion favorable de châtier l'insolent Français et se promit d'en profiter. Le brick avait en tout seize canons, une quarantaine d'hommes d'équipage; il envoya à sa recherche une frégate de cinquante canons, deux corvettes et un petit aviso. Il fallait, disait-il, tous

ces navires pour le trouver sur l'étendue des mers, d'autant plus que sa destination restait inconnue.

Quel fut le résultat de cette chasse digne des Anglais ? on l'ignora durant longtemps. Toujours est-il que ni le brick commandé par le chevalier Dumirail, ni les deux corvettes ne reparurent plus. La frégate anglaise, qui en avait été séparée durant une violente tempête, à l'entrée du détroit de Magellan, disait-on, n'avait pu retrouver ni le brick, que les deux corvettes suivaient de près, ni ces deux derniers navires. Il prolongea sa croisière dans ces parages sans rien en découvrir. A bout de vivres, il était revenu, persuadé que ces trois croisières avaient péri durant la tempête. Ces tristes nouvelles parvinrent à la Havane vers le commencement de l'année 1796, et plongèrent la famille Martel dans la consternation.

Madame Martel trouva des consolations dans la religion. Il lui restait encore deux enfants ; monsieur Martel chercha des distractions en se livrant plus que jamais à la surveillance des plantations de son ami Arrojo. Celui-ci, que ce malheur avait aussi profondément affecté, et qui dépassait la soixantaine, renonça au commerce, et vint vivre au sein de la famille Martel, dont il adopta les enfants, le ciel l'ayant privé depuis longtemps de sa femme et d'une fille unique, enlevées la même année par un de ces épidémies qui ravagent la population des colonies presque chaque année.

Une mélancolique résignation se lisait sur la figure de madame Martel, et inspirait l'intérêt et le respect : sa vie se passait à soigner l'éducation de ses enfants et dans des actes de piété et de charité. Arrojo en fut touché. Cet homme, dont l'activité d'esprit avait toujours été tournée vers les opérations commerciales, qui ne connaissait que le calcul, ne soupçonnait guère les joies intimes de la charité ; généreux par nature, il ne songeait à le prouver que lorsque l'occasion se présentait à lui ; il ne l'eût ni cherchée, ni devinée. En vivant auprès de madame Martel, son caractère se modifia. Il voulut s'associer à ses

bonnes actions et débuta par un acte qui surprit tous les planteurs : plus de trois cents esclaves se trouvaient sur ses plantations, il affranchit ceux dont la conduite lui fut signalée par monsieur Martel, se les attacha comme travailleurs libres, et promit la même récompense à ceux qui, durant l'année, se distingueraient par leur bonne conduite. Il établit un hospice et un oratoire sur chaque plantation, y attacha un moine qui fut chargé d'instruire les noirs et de leur expliquer les préceptes de la religion. La nourriture des esclaves fut améliorée ; depuis longtemps, grâce à monsieur Martel, le rotin et le fouet avaient disparu : les noirs, plus heureux, travaillaient avec plus de goût et plus d'ardeur. C'est ce qui avait fait l'étonnante prospérité des plantations Arrojo. Peu à peu la charité remplaça l'ardeur du calcul, et Arrojo s'étonna qu'il y eût pour l'homme un bonheur plus grand que celui d'amasser des richesses. La Havane lui dut plusieurs fondations pieuses, conseillées par madame Martel, et une institution scientifique que les années ont vu se développer, et enfin florissante.

Si la mélancolie d'Hélène n'eût pas jeté un peu d'ombre sur ces existences paisibles et bienfaisantes, on aurait pu les dire aussi heureuses qu'il est possible de l'être sur cette terre. Mais la mère ne pouvait oublier son premier né, qui lui avait donné tant d'espérances et qui lui avait été ravi d'une manière si mystérieuse.

FIN.

Nous publions la suite de cet ouvrage sous le titre de *Voyages dans les mers du Sud*, in-8° de 130 pages. (Note des Editeurs.)

TABLE.

CHAPITRE I^{er}.

La famille du Planteur à Saint-Domingue. 5

CHAPITRE II.

Symptômes de la révolution. — Inquiétudes et précautions. 22

CHAPITRE III.

Etat du Cap Français. — Folles ambitions des colons. —
Résultats. 36

CHAPITRE IV.

Troubles au Cap Français. — Retour de madame Martel à la
plantation. — Le noir marron. — Jeannot. — La fuite. —
Rencontre d'un navire. — Les prisonniers français. 53

CHAPITRE V.

Le señor Arrojo. — Hospitalité généreuse. — Le chevalier
Dumirail embarqué. 77

CHAPITRE VI.

Le navire le *San-Felipe* à Santo-Domingo. — Le jeune Martel.
— Jeannot, le noir marron, chef des révoltés. — Ses propo-
sitions. — Retour à la Havane. — Osée père et fils. — La vieille
Bada. 94

CHAPITRE VII.

Soulèvement des hommes de couleur et des noirs. — Folies
cruelles des planteurs. — Projets du señor Arrojo. — Le che-
valier Dumirail s'embarque. — Orgueil des Espagnols. — Le
chevalier à New-York. 112

LIMOGES ET ISLE.

Typographies de EUGENE ARDANT et C. THIBAUT.



7

BIBLIOTHEQUE SCHOELCHER



8 0097261

